VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE.

Digitized by Google

IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DU ROI

DU 28 SEPTEMBRE 1828.

MISE EN VENTE le 1er avril 1832,

Chez MM. DEBURE frères, libraires, rue Serpente, n° 7;
TILLIARD père et fils, rue Hautefeuille, n° 22;
FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n° 17;
DONDEY-DUPRÉ, libraire, rue Richelieu, n° 45;
ROLLIN, changeur, au Palais-Royal, n° 115;
Et chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

Les deux volumes in-4° avec 24 planches, dont 16 au premier et 7 au deuxième, plus une carte générale géographique,

SE VENDENT BROCHÉS 40 fr.

Digitized by Google

(2

VOYAGE

DANS

LA MACÉDOINE,

CONTENANT DES RECHERCHES

SUR L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE

ET LES ANTIQUITÉS DE CE PAYS,

PAR M. E. M. COUSINÉRY,

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL A SALONIQUE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUNICH, DE CELLE DE MARSEILLE,
ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXI.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Deux dissertations sur la numismatique thracico-macédonienne, et les planches qui les accompagnent, ont dû être placées séparément, étant en quelque sorte indépendantes du corps de l'ouvrage.

La première de ces dissertations a pour objet les monnaies en argent et en bronze d'Alexandre-le-Grand, offrant son effigie, et qui ont paru les unes avant, les autres après sa mort.

La seconde traite des monnaies, pour la plupart inédites, frappées dans le mont Pangée et dans le mont Bertiscus, de Ptolemée[1], ou qui ont

[1] Voyez sa géographie au sujet de cette montagne, qui est parallèle au mont Bora.

Digitized by Google

des rapports avec les monnaies des rois de Macédoine. Cette division numismatique en deux parties, dont l'une est à la fin du tome premier et l'autre à la fin du second, ne se trouvant séparées que par l'ordre des matières, doivent d'autant plus être regardées comme un seul objet, qu'en les rapprochant, elles forment en totalité une sorte d'abrégé chronologique nouveau de l'histoire des rois de Macédoine, à commencer par Amyntas Ier jusqu'à Alexandre-le-Grand, dernier rejeton de la dynastie de Caranus, issu d'Hercule, qui en était le fondateur.

On a réuni en masse, à la fin de chaque volume, les planches qui sont relatives aux deux sujets; chacune comporte cinq feuilles, y compris les inscriptions qui comptent pour nos 1 et 2; en tout dix feuilles.

L'auteur n'a pas cru devoir comprendre dans ces dix planches la description des monnaies de la colonie de Néopolis, puisque celles-ci appartiennent plus particulièrement à la partie géographique dont traite l'ouvrage; d'ailleurs, ces monnaies sont des imitations de celles d'Athènes,

Digitized by Google

faites par une de ses colonies; et leur comparaison avec les pièces de la métropole ayant donné lieu à la publicité des monnaies athéniennes primitives, il était nécessaire de faire connaître séparément des médailles qui n'ont pas été assez observées.

Les monnaies de Philippi n'ont pas dû non plus être comprises dans ces planches; l'auteur a le premier désigné cette ville comme ayant pris trois fois consécutivement le nom de *colonie*, sous divers fondateurs, d'abord par les Thasiens, sous la dénomination de *Crénidès;* en second lieu, sous le nom de *Philippi;* et la troisième fois, sous le même nom, à cause de la victoire d'Auguste et d'Antoine sur Brutus et Cassius.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Trop souvent l'homme a parcouru le monde, sans autre but que celui de le ravager et de le conquérir : heureux encore les peuples, lorsqu'à la suite d'une grande expédition militaire, ils ont vu quelques nouvelles connaissances se répandre parmi eux, quelques nouvelles communications s'établir pour l'utilité commune !

Nous devons sans doute de la reconnaissance à celui qui, abandonnant sa terre natale, et bravant les dangers inséparables d'un voyage de long cours, va visiter les deux hémisphères avec le noble dessein d'étudier la nature dans les différens climats, d'observer les astres, le gissement des côtes, de reconnaître tout ce qui concourt à perfectionner l'art de la navigation, de nous faire connaître les mœurs, les usages de l'homme de chaque pays.

Le voyageur géographe porte particulièrement ses regards sur l'ancien monde; il compare les relations des auteurs avec l'état actuel des lieux, recherche l'emplacement des villes qui n'existent plus, restitue aux montagnes et aux fleuves les noms primitifs que les révolutions ont changés ou défigurés.

Jamais l'étude de la géographie, sous quelque rapport qu'on la considère, ne fut plus favorisée qu'elle ne l'est aujourd'hui; jamais on ne s'occupa davantage d'en étendre les

Digitized by Google

branches. Comment louer assez le zèle de ces *sociétés libres*, dont le but principal est de répandre de plus en plus les lumières que des correspondances lointaines ne cessent de leur procurer!

Nous voyageons aujourd'hui avec beaucoup plus de moyens de succès que ne faisaient nos pères; mais, malgré les secours de tous genres que nous trouvons dans la navigation, dans le commerce, dans l'assistance des gouvernemens et des savans de toutes les classes, nous avons encore de grandes difficultés à combattre, soit à cause du plus grand cercle qu'il nous est permis de parcourir, soit par la grande diversité des recherches auxquelles le savant doit se livrer.

Parmi les pays fameux qui attirent les voyageurs on ne cessera de comprendre les malheureuses provinces où les Ottomans ont fait succéder l'ignorance, le fanatisme et la destruction, aux sublimes créations des lettres et des arts. Notre imagination nous ramène sans cesse vers cette terre célèbre.

Déjà, dès nos premières études, nous sommes impatiens de porter nos regards sur ce Pyrée, autrefois si peuplé, orné de tant de monumens, riche d'un si grand commerce, orgueilleux d'une si puissante marine, et qui a offert tant d'alimens à l'histoire. Nous voudrions présenter notre hommage aux propylées, admirer les colonnes à demi renversées et les sublimes sculptures du Parthénon.

Cette noble curiosité fut un sentiment profond dans le cœur du célèbre Winckelmann et du savant et judicieux auteur d'Anacharsis. Les amis de Barthelemy l'ont souvent

Digitized by Google

entendu se plaindre de ce qu'il n'avait pas profité de son séjour en Italie, pour entreprendre le pélerinage de la Grèce. Que nous en connaîtrions bien mieux les richesses, si nous avions pu les voir par les yeux de ces deux respectables antiquaires! Quant à moi, admirateur comme eux des chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais trop loin de leur vaste savoir, ce n'est pas de la Grèce proprement dite que je veux entretenir mes lecteurs; c'est d'un peuple qui, malgré son origine pélasgique et ses liaisons avec les Hellènes, était regardé comme barbare; c'est de l'ancienne et de la nouvelle Macédoine. Mais je suis d'autant plus encouragé à publier mes observations, que ces pays, rarement visités de nos jours, étaient mal connus dans les beaux temps mêmes de la Grèce. Deux rois de Macédoine ont rempli le monde de leur renommée: l'un n'a cessé, pendant tout son règne, d'étendre les limites de ses provinces; l'autre, après avoir subjugué l'Asie, soumis l'Égypte, et livré la Grèce elle-même à la domination de ses successeurs, a causé, par cette excessive ambition, l'anéantissement de sa dynastie.

Mais, indépendamment de cette célébrité, combien ce beau royaume ne mérite-t-il pas d'être connu, soit qu'on l'étudie tel qu'il est aujourd'hui dans son état politique, moral, industriel et commercial, soit qu'on y cherche les traces de son ancienne splendeur!

Le plus distingué de nos géographes du dernier siècle, Danville, a dit avec raison, au sujet de cet ancien royaume, qu'il était surprenant que nous fussions plus instruits sur la géographie de l'Inde et de la Chine, que sur celle des

Digitized by Google

contrées où régnèrent Philippe et Alexandre. Ce regret était tellement fondé que cet auteur, bien loin de pouvoir nous donner des éclaircissemens convenables sur un pays situé très-près de nous, a lui-même commis plus d'une méprise, et a égaré tous ceux qui, après lui, ont voulu s'occuper de la topographie de cette province ottomane. Faute de connaissances locales, le mont Pangée s'est trouvé dans nos cartes au nord de Philippi, tandis qu'il est au midi; le Strymon a pris le nom de *Pontus*, et la ville d'Amphipolis, qui se trouve placée sur une éminence, a été faussement partagée par un fleuve.

Parmi les anciens, Hérodote, ainsi que je le prouverai, a suivi, relativement à la topographie de la Macédoine, des mémoires quelquefois inexacts. Il vint à la vérité y séjourner à la fin de sa carrière; mais il ne se trouvait plus en mesure de corriger les erreurs où il était tombé dans le cours de son récit. Thucydide, plus à portée d'être instruit à cause de son exil dans l'île de Thasos voisine de la Thrace méridionale, n'a pas eu assez occasion de parler de ce pays; mais ce qu'il en dit est toujours d'une exactitude parfaite: de sorte qu'il faut lire souvent avec défiance le premier de ces auteurs, lorsqu'il s'agit de l'intérieur de ce royaume, et qu'on doit accorder une pleine confiance au second.

Plus j'ai parcouru la Macédoine, mieux je me suis convaincu de cette vérité.

Aux instructions que les auteurs anciens m'ont offertes, j'ai joint mes observations, fruit d'un séjour de plus de trente années. Mes fonctions de consul du Roi, m'ont

Digitized by Google

obligé de me transporter plusieurs fois dans l'intérieur du pays, et d'en fréquenter les chefs.

Pendant long-temps je n'avais pas eu la pensée de rassembler mes notes pour en composer une relation suivie : d'ailleurs la révolution qui, en 1793, m'a ravi ma place, a dû me faire perdre de vue une partie de mes premiers travaux. C'est seulement à l'époque de la restauration que, par l'effet de la justice et de la bienfaisance de Louis XVIII, j'ai pu revoir la Macédoine ; mais je n'ai point laissé échapper cette occasion de visiter de nouveau quelques-unes des provinces que j'avais déjà explorées, et j'ai cru devoir essayer une description qui m'a toujours paru propre à inspirer un grand intérêt.

Dans ces nouvelles courses, je m'étais proposé de suivre la division du pays, établie par les Romains après la conquête. Chacune des quatre sections de l'administration romaine, devait m'occuper pendant une année ; mais des circonstances inattendues et indépendantes de ma volonté, m'ayant fait quitter la Macédoine avant l'entière exécution de mon projet, j'ai borné mon travail aux seules provinces qu'il m'a été possible de revoir. Mon récit est un tableau de diverses courses particulières, plutôt qu'une description géographique méthodiquement suivie.

Après avoir traité de la Macédoine en général, et avoir fait connaître l'ancien et le nouvel état de Salonique en particulier, ma première course s'étendra jusque au-delà de la grande plaine située à l'ouest et au nord de cette ville, et où se trouvent Edesse et Pella, l'une et l'autre anciennes capitales de la Macédoine ; la première, depuis

Digitized by Google

Caranus jusqu'à Amyntas III; la seconde, depuis ce dernier roi jusqu'aux princes de la dynastie qui régna sur les Macédoniens après la mort de Cassandre, fils d'Antipater.

Ma seconde course a pour objet la ville de Serrès, située au midi de la vallée que parcourt le Strymon. Le séjour que j'ai fait plusieurs fois dans cette ancienne ville, m'a mis à même de réformer diverses erreurs qui concernent ses environs, et de fixer l'attention sur ses antiquités, son gouvernement actuel, ses richesses territoriales, et son commerce.

Les ruines de Philippi, et le mont Pangée étaient trop à ma portée pour qu'en sortant de Serrès je n'entreprisse pas ce voyage. Les détails qu'il m'a fournis, sont, à ce qu'il me semble, d'un grand intérêt pour la géographie, et il m'est bien agréable de savoir que mes observations ont déjà acquis une grande confiance auprès d'un de nos plus habiles géographes (1). On sera peut-être surpris que je me sois souvent servi des noms anciens qui m'ont paru propres aux lieux par où je passais sans prouver d'abord la justesse de ces dénominations; mais je me flatte que mes observations finiront presque toujours par justifier l'emploi de ces noms primitifs.

Parmi mes découvertes dans la plaine de Philippi, celle de la source de l'Angitas, ruisseau connu par Hérodote, m'a paru une des plus utiles, en ce qu'elle sert à replacer le Strymon dans la vallée d'où une erreur notable l'avait

(1) M. Lapie, auteur de la belle carte en seize feuilles, qu'il vient de publier, de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Digitized by Google

retiré. Cette dernière partie de mon ouvrage renferme de nouvelles explications des monnaies que l'on trouve fréquemment dans la Thrace macédonienne. La plupart ont été souvent regardées comme étrangères à ce pays peu connu; je les lui ai restituées.

Ce n'est pas seulement la géographie et les antiquités que je me suis appliqué à faire connaître; mon attention s'est portée aussi sur les débris de ces nations étrangères qui, à diverses époques, ont possédé le territoire macédonien, et qui, tour-à-tour conquérantes et conquises, ont, malgré ces révolutions successives, conservé les traits antiques de leur nationalité : on les reconnaît principalement à des habitudes que le temps a consacrées, bien loin de les détruire.

Il me reste à faire mention des motifs qui m'ont déterminé à occuper mes lecteurs de mes découvertes numismatiques. J'ai voulu d'abord satisfaire un assez grand nombre de savans, curieux de trouver dans ma relation, des apperçus nouveaux sur les monnaies macédoniennes, et en outre inspirer, si je le puis, aux voyageurs qui se dirigent vers la Turquie, le goût d'une science qui doit leur plaire, si c'est en effet le sentiment des arts qui les conduit dans la patrie des Pyrgotèle et des Dioscoride.

Depuis plusieurs siècles l'Europe savante reconnaît que la science des médailles, principalement destinée à multiplier et à épurer les sources de l'histoire, contribue aussi à élever les idées des artistes, et qu'en reculant les limites du savoir, elle offre un noble délassement à l'esprit. Il n'est pas besoin de rappeler les noms des hommes qui se sont distingués de nos jours, dans cette science attrayante, et

Digitized by Google

les doctes écrits qu'ils ont produits. Le plus étendu et le plus complet de tous ces ouvrages est sans contredit le *Doctrina Nummorum veterum* d'Eckhel. Prononcer le titre de ce livre, c'est faire son éloge et celui de l'auteur; cependant il laisse encore à desirer : c'est ce que ce savant antiquaire n'a pu s'empêcher de reconnaître lui-même, en disant que le vaste sujet qu'il traitait exigeait de nouveaux efforts et de nouvelles découvertes.

Les sciences, comme les arts, sont les enfans des siècles; il ne faut donc pas s'étonner que l'interprétation des énigmes, si nombreuses sur les monumens de l'antiquité, ait encore tant à attendre de l'érudition et de la perspicacité des savans.

Il eût été à desirer, pour l'avancement de la science, que tous les voyageurs qui m'ont précédé dans l'Orient, avec l'intention d'agrandir le cercle de nos connaissances sur la géographie ancienne et sur les monumens de l'art, eussent admis l'étude des monnaies dans le plan de leur voyage; mais il est bien certain que le plus grand nombre l'a négligée : il en est résulté que des dépôts précieux, retirés du sein de la terre, après tant de siècles, ont souvent été anéantis par le creuset, dans des pays où l'acheteur se présente rarement. Il serait particulièrement bien utile que, dans cette recherche, le voyageur signalât les lieux où il aurait trouvé de ces médailles d'or et d'argent sans légendes, qu'on place ordinairement parmi les incertaines. On comprend assez combien des observations locales de ce genre donneraient de facilité pour se convaincre de l'origine de ces monnaies, dont la plupart sont primitives.

Digitized by Google

Par ces divers moyens, la science numismatique avancerait de plus en plus, et la géographie ancienne, comparée à la moderne, acquerrait plus de développement et plus d'exactitude.

La découverte des monnaies antiques, faite sur les lieux mêmes où elles se trouvent, est pour un voyageur aussi agréable qu'instructive.

Elle formerait sous ses yeux, par des accroissemens successifs, une galerie d'images de rois, de héros, de philosophes, de temples, de divinités. Il faudrait, dès le premier classement de ces richesses, séparer les monnaies que chaque station aurait procurées. Par cette précaution, on jugerait plus facilement de la position des anciennes villes, de leur richesse, de l'époque de leur décadence. Cet examen presque journalier abrégerait le voyage, et, à son retour dans sa patrie, l'amateur aurait déjà bien avancé les travaux qui peuvent rendre ses connaissances utiles au public.

Dans le nombre des découvertes de ce genre que mes voyages m'ont mis à portée de faire, on verra avec plaisir des monnaies primitives, sans lettres et sans légendes, dont les antiquaires, qui n'en connaissent pas la *provenance*, n'avaient jamais tiré aucun parti. La plupart de celles que je cite sont dues à des peuples qui habitaient autour du mont Pangée; elles sont sans légendes. Celles qui viennent de Térone et de Chalcis de Thrace, quoiqu'elles portent des lettres ou des légendes, seraient encore dans une classification ou fausse ou douteuse, si, par une suite de mes voyages, il ne m'eût pas été possible d'en découvrir l'origine.

Digitized by Google

conservé non-seulement leur caractère national, ainsi que le nom de Romains, mais encore la fierté et le courage de leurs ancêtres. On les place toujours à la tête des caravanes qui se transportent dans les foires de la Romélie, lorsqu'il s'agit de quelque passage suspect. Ils portent tous dans ces marches le même costume, les mêmes armes, et un bonnet couvert de laine noire fort élevé, qui leur donne une attitude très-martiale (1).

On voit des Valaques non-seulement dans la Valachie, la Moldavie et la Macédoine, mais jusqu'aux environs d'Argos, où ils exercent généralement la profession de marchands et de bergers. Je puis parler de ces derniers avec une pleine connaissance.

Un jour que je me trouvais au marché d'Argos, on me fit remarquer un grand nombre d'hommes et de femmes dont l'habillement était différent de celui des Grecs; on m'assura qu'ils habitaient sur des montagnes voisines, qu'ils étaient presque tous pasteurs, qu'ils parlaient à-peu-près le langage des Valaques de la Macédoine et en même temps la langue grecque. Je jugeai facilement que c'étaient d'anciens Romains, tels que ceux de la Macédoine et des descendans des anciens colons qu'Auguste avait établis à Corinthe et à Patras. Ils auront apparemment éprouvé le même sort et les mêmes affections que ceux de la Macédoine. Chassés de leurs propriétés dans des révolutions dont les époques nous sont inconnues, ils auront cherché un refuge dans les montagnes d'Argos, où ils pouvaient le mieux se nourrir et se défendre.

Les Albanais chrétiens fréquentent aussi la Macédoine; ils y exercent diverses professions, et fraternisent avec les Albanais

---

(1) Cet équipement est le même que portent les *Délis* ou fous qui se mettent à la solde des pachas, pour le service militaire.

Digitized by Google

musulmans, soit qu'ils se dévouent à l'état militaire, soit qu'ils se livrent à tout autre emploi. Ils se mêlent avec ces derniers quand ils descendent de leurs montagnes pour venir travailler dans la plaine. L'Albanais turc paraît se ressouvenir qu'il a été chrétien. Le goût pour le séjour des montagnes est naturel aux uns et aux autres. Si quelques-uns se fixent dans la plaine, c'est à mesure que la population turque de la Macédoine diminue, et qu'il y a des emplois à remplir. On observe que dans l'Albanie les femmes sont plus fécondes que dans le plat pays, et beaucoup plus sages. L'Albanais est essentiellement berger, soldat et baigneur. Son costume le fait aisément distinguer des autres nations. Les soldats pauvres et les ouvriers sont tous habillés d'une étoffe grossière de laine, sans teinture, filée et tissue dans le pays par les femmes de chaque famille.

Comme pasteurs, les Albanais sont ou propriétaires ou valets: comme soldats, ils paraissent, ainsi que les Suisses, nés pour la guerre, qui ne peut cependant en occuper qu'une partie. Personne du reste ne leur envie le service qu'ils font dans les bains publics; ils y perdent leur santé, par des transpirations trop fréquentes, qui les énervent de bonne heure.

Il y a beaucoup de Juifs dans la Macédoine; le plus grand nombre réside à Salonique, où l'on en compte près de vingt mille. Ils s'y maintiennent par toutes sortes de commerces, et ils sont surtout très-utiles pour les petits approvisionnemens journaliers. Leur coiffure suffit pour les faire reconnaître. La Turquie maritime est devenue l'asile de beaucoup de Juifs réfugiés d'Espagne. Chaque synagogue, seulement à Salonique, porte le nom de la province d'où sont originaires les familles qui la composent.

Il se trouve dans la même ville un grand nombre d'autres Juifs qui se sont faits Turcs en apparence, mais qui, dit-on,

Digitized by Google

pratiquent toujours la religion de Moïse. C'est pourquoi on leur a donné le nom de *Dunmé* ou de *faux apostats*. Cette secte s'est formée, il y a plus de cent ans, pendant une dispute de religion qui éclata entre le grand rabbin de Salonique et celui de Constantinople. Ces *Dunmés*, qui sont au nombre de cinq cents familles environ, ne s'allient jamais avec les vrais Musulmans, quelque soin qu'on ait pris pour les y obliger; et quoiqu'ils fréquentent les mosquées, l'opinion générale à Salonique est qu'ils sont toujours Juifs, et qu'ils n'ont pris le parti de se faire Turcs que pour persister plus tranquillement dans le schisme qui les a séparés des autres Israélites.

Je n'ai pas encore nommé tous les peuples qui habitent la Macédoine : il n'est peut-être pas une contrée dans le monde où soient rassemblées tant de nations différentes, et la plupart ennemies entre elles. On y voit des *Tchinganis*, ou Bohémiens, en grand nombre; ils campent pendant l'été sous des tentes; ils sont errans, travaillent le fer, et cultivent la danse et la musique : ils sont tellement aptes à jouer des instrumens guerriers, qu'on ne voit point d'autres musiciens dans les armées de Sa Hautesse: on les retrouve dans les fêtes ; ce sont eux qui dirigent les danses pendant ces réjouissances : dans tous les corps militaires, ils font entendre un air guerrier qui encourage le soldat, et qu'on nomme *yuruch* ou *pas de charge*. Toujours pauvres, toujours mendians, ils ne possèdent aucun immeuble, aucune espèce de biens : on ne peut s'approcher de leurs campemens sans être entouré de femmes dégoûtantes et d'enfans nus qui demandent l'aumône.

Pendant l'hiver, ils rentrent dans les villages, et ils y habitent les plus mauvais quartiers. Cette malheureuse nation nous offre un déplorable exemple de l'abrutissement où peut tomber l'homme faute de culture. Telle est l'abjection où cette

Digitized by Google

race de Bohémiens est réduite en Turquie, que, bien qu'elle affecte l'islamisme, on lui interdit même l'entrée des mosquées, et qu'elle est soumise à une capitation plus forte que celle des rayas. Quant aux mœurs des femmes, j'aurai occasion d'en parler dans un autre chapitre.

Quoique la religion de Mahomet ait exercé son influence sur les divers peuples soumis à la domination des Turcs, en les portant à embrasser l'islamisme, le voyageur distingue souvent encore les nouveaux prosélytes, tels que les Bohémiens, les Albanais, les Illyriens, les Bosniens, d'avec les vrais croyans qui les dominent. Un Albanais, un Bosnien, un Juif, devenus Turcs, sont toujours de mauvais Turcs.

« Dans la Bosnie, dit M. Chaumette des Fossés, voyageur » éclairé, avec la pratique de quelque tradition de catholicisme, » les Musulmans conservent pour ce culte une sorte de penchant » dont ils donnent des preuves fréquentes. Il arrive souvent que » les Turcs font dire plusieurs messes devant les images de la » Sainte Vierge, quand ils sont attaqués d'une maladie grave; » et si le mal augmente, ils font venir un prêtre catholique, qui » leur administre le baptême et l'extrême-onction, avec d'autant » plus de complaisance, que ces services sont ordinairement bien » payés (1). »

Parmi les nations que le sort a jetées dans la Macédoine, et dont un grand nombre d'individus se sont faits Turcs, on remarque une peuplade entièrement bulgare, qui habite l'Ématie supérieure, située au couchant de l'Axius, aux environs des ruines de Stobi (2). Cette contrée est peuplée de Turcs qui parlent

(1) M. Chaumette des Fossés, Voyage en Bosnie, p. 74.

(2) Capitale de la quatrième division de la Macédoine, d'après le réglement de Paul Émile, et qui prenait le titre de municipe.

Digitized by Google

tous entre eux la langue bulgare. On ne peut douter que cette peuplade ne soit d'origine scythe : son isolement dans cette partie de la Macédoine, ci-devant Bulgarie, fait assez connaître qu'elle est de la race des autres Bulgares, dont elle est environnée. Quelque cause extraordinaire aura déterminé les habitans à se jeter daus l'islamisme.

A côté de ces nations étrangères, successivement introduites dans les belles provinces de la Macédoine, habite sur l'Hémus méridional une autre nation à demi-sauvage, issue incontestablement d'anciens Grecs. Terreur de ses voisins, jamais soumise, jamais vaincue, pour me servir des expressions d'Hérodote (1), et qui jusqu'à présent, a échappé à l'observation. Il importe de la faire connaître.

Je me flatte qu'on ne lira pas sans intérêt les particularités que j'ai eu occasion d'apprendre sur les habitudes de ce peuple, qui, semblable à un de ces monumens dont la solidité brave les efforts des siècles, conserve depuis des milliers d'années, avec son indépendance, des restes de sa religion primitive, quoique ses mœurs soit excessivement dégradées.

C'est dans le douzième chapitre de cette relation qu'on trouvera les détails que j'ai pu me procurer au sujet de ces peuples, qu'on peut d'avance regarder comme d'anciens Pélasges, échappés, graces à leurs montagnes, aux révolutions qui se sont succédé autour d'eux, je pourrais dire sous leurs yeux.

---

(1) Herodot., lib. VII, cap. CXI.

Digitized by Google

Fauvel. Frédéric Sieurac del.

Vue de la ville de Salonique.

NAPOLI

CHAPITRE II.

Salonique : ses anciens monumens, ceux du moyen âge, son commerce, ses manufactures, son gouvernement actuel, ses environs. Emplacement du moni DISORON, nommé aujourd'hui CORTHIAT, et du moni CISSUS, nommé moni SALOMON.

La ville de Salonique s'appela Thermès dans les premiers temps de sa fondation, à cause des eaux thermales qui naissent dans ses environs, à l'orient et au midi ; de là le nom de *Thermaïque*, que le golfe au fond duquel était située la ville porta long-temps encore après qu'elle eut changé de dénomination. Un grand nombre d'historiens et de géographes ont parlé de ce changement de nom. Ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que dans sa naissance Thermès ne fut qu'un petit bourg (1).

On croit dans le pays que la ville d'Anthémonte était alors capitale de la Mygdonie, qui s'étendait au couchant jusqu'aux rives de l'Axius, et au nord vers le pays limitrophe de la Crestonie, où était peut-être Phisca.

Ce fut Cassandre, fils d'Antipater, qui fit changer le nom de *Thermès* en celui de *Thessalonique*, que portait sa femme, fille de Philippe et d'Olympias. Cette princesse avait été ainsi nommée par son père, parce que celui-ci, ayant vaincu les Thessaliens le jour qu'il apprit la naissance de cette fille, voulut lui donner

(1) Tzetzès, Chiliad. x, cap. 36, pag. 427.

Digitized by Google

un nom qui rappelât le souvenir de cette victoire. *Thessalonikè* signifie *victoire remportée sur les Thessaliens* (1). Dans le cours des siècles, la syllabe *the* a été supprimée, et la langue corrompue n'a conservé que le nom de Salonique.

De toutes les villes de la Macédoine nommées au chapitre précédent, Thessalonique est la seule qui ait conservé une véritable importance; elle renferme encore des monumens où nous voyons la preuve de sa richesse à des âges très-différens. Cette ville, depuis des temps très-reculés, n'a cessé d'être le dépôt des productions territoriales de tous les pays environnans, destinées au commerce étranger.

Tant d'avantages l'ont préservée de la commune destruction, dans un pays qui, depuis la mort d'Alexandre, a été constamment en proie aux fléaux les plus destructeurs, la guerre, la peste, le despotisme et l'ignorance.

Amphipolis, qui s'était élevée au même rang, déchut rapidement sous les empereurs Grecs, par la raison qu'elle se trouvait plus exposée aux incursions des barbares de la Thrace, et aux invasions des rois bulgares. Thessalonique, au contraire, mieux défendue, parce qu'elle était un des boulevarts de l'empire, conserva sa splendeur au milieu des désordres du moyen âge. On ignore l'époque où elle était tombée au pouvoir des anciens rois de Macédoine; mais comme elle appartenait par sa position à la Chalcidique et à la Mygdonie, on peut croire que ce ne fut pas dans les premiers âges de leur dynastie que les descendans de Caranus s'en emparèrent en prenant Anthémonte, dont j'ai déjà dit que Thermès, petit bourg, n'était qu'une dépendance: ce qui

(1) Étienne de Byzance veut que ce soit Philippe lui-même qui ait donné ce nom à la ville.

Digitized by Google

est plus certain, c'est que sous le règne de Philippe, père d'Alexandre, Thermès était déjà l'un des dépôts de la marine militaire de ce prince.

Salonique ne renferme aucun monument qui paraisse avoir été l'ouvrage des rois de cette famille, ni même de la dynastie d'Antigone, père de Démétrius-Poliorcète. Tous ceux qui subsistent, appartiennent au temps de la domination romaine; ils sont en assez grand nombre. Je vais en décrire les principaux, et faire en sorte de les expliquer.

La ville est coupée de l'est à l'ouest, ainsi que beaucoup d'autres villes anciennes, par une longue rue qui était la continuation de la voie Egnatienne, *via Egnatia* (1). Cette voie pénétrait dans la ville du côté du couchant, par l'entrée que l'on nommait la porte de Rome, et elle en sortait du côté de l'est, en se dirigeant vers la Thrace par la frontière nord de la Chalcidique, qui en faisait anciennement partie.

Si l'on arrive dans la ville du côté de l'Italie, on passe par une espèce de bastion, crénelé et fermé, qui conduit à la porte principale. En face de cette double entrée se présente une troisième porte qui se joint par les deux côtés aux maisons latérales.

Le voyageur, qui n'a d'abord aperçu dans ce monument qu'une porte gênée par des bâtisses étrangères, reconnaît bientôt avec étonnement qu'il se trouve devant un arc de triomphe antique de la plus grande beauté. La face qui se découvre la première, est la plus intéressante et en même temps la plus propre à faire reconnaître l'époque à laquelle cet édifice appartient. Contre

(1) La voie Egnatia commençait à la ville d'Apollonie en Illyrie, traversait l'Épire et la Macédoine, et se prolongeait jusqu'aux frontières de la Thrace. Strab. l. VII, p. 322.

Digitized by Google

la façade sont élevés de petits tréteaux qui servent pour la station des gardes de la ville et des préposés de la douane. Ces agens adossent à ce mur antique les coussins sur lesquels ils s'appuient. Plus curieux de la blancheur de la chaux que de la beauté de l'art, chaque fois que leurs escouades se renouvellent, ils font passer un blanchîment sur le marbre; de sorte que, par un effet de la succession des couches, il faut aujourd'hui s'approcher de très-près pour juger du mérite des sculptures.

Elles sont toutes historiques: le même sujet est répété à la gauche de la façade tel qu'il est à la droite. C'est de chaque côté un consul romain, vêtu de la toge. Les têtes ont été totalement dégradées par des coups qu'on leur a portés avec l'intention de les détruire. Ces deux figures, de la hauteur d'un pied, sont debout, chacune devant un cheval sculpté avec beaucoup d'art; deux enfans tiennent la bride des deux chevaux.

Cet arc de triomphe n'a qu'une seule arche; les proportions en sont grandes et nobles; une corniche termine les deux pilastres à la naissance du grand arc. Dans l'entablement supérieur, la frise est ornée de guirlandes. Le spectateur apprécie difficilement la majesté et l'élégance de cet édifice, à cause des vieilles maisons qui y sont adossées et de l'élévation du terrain qui en cache presque un tiers. (Voyez la planche 1.)

Une inscription très-bien conservée est placée sous la voûte, à la droite et dans la direction de la sculpture : on la lit avec facilité, à cause de l'encombrement qui la rapproche de l'œil (1); la voici fidèlement copiée.

---

(1) Le terrain s'est exhaussé au-dessous de ce monument, comme dans toutes les parties basses des anciennes villes.

Digitized by Google

Cassas Pinx.t — Lith. de Langlume — L. Serrier del.

Arc de triomphe d'Auguste et de M. Antoine

NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

INSCRIPTION.

ΠΟΛΕΙΤΑΡΧΟΥΝΤΩΝ. ΣΩΣΙΠΑΤΡΟΥ. ΤΟΥΚΑ-
ΠΑΤΡΑΣΚΑΙΛΟΥΚΙΟΥ. ΠΟΝΤΙΟΥΣΕΚΟΥΝΔΟ-
ΥΙΟΥΤΑΛΟΥΛΟΥΙΟΥΣΑΒΕΙΝΟΥΔΗΜΗΤΡΟΥΤ-
ΦΑΥΣΤΟΥ. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. ΤΟΥΝΕΙΚΟΠΟΛΕΟΣΖΟ-
ΤΟΥΠΑΡΜΕΝΙΟΝΟΣΤΟΥΚΑΙΜΕΝΙΣΚΟΥΓΑΙΟΥΓΙΛΛΗΙΟ-
ΠΟΥΙΤΟΥΤΑΜΙΟΥΤΗΣΠΟΛΕΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΤΑΜΜΙΑΣ
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥΝΤΟΣΤΑΥΡΟΥΤΟΥΤΑΥΡΟΥ
ΤΟΥΚΑΙΡΗΓΛΟΥ.

On voit que cette inscription ne renferme que des noms, et n'explique ni l'époque ni le motif de la construction du monument; mais la représentation des deux consuls et le bon goût des ornemens m'ont paru suffisans pour mettre en évidence l'un et l'autre.

La Macédoine étant devenue le théâtre d'une des batailles les plus importantes dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, à cause de l'influence qu'elle exerça sur le sort de Rome, on ne peut douter que les Macédoniens, dans l'état de servitude où ils se trouvaient, n'aient célébré un événement si mémorable par de vives démonstrations de joie, et que les vainqueurs n'aient reçu dans la ville de Thessalonique des témoignages de la satisfaction publique. Nous devons croire aussi que les consuls firent un assez long séjour dans cette ville pour donner du repos à leurs troupes et pour y régler leurs propres affaires et celles du pays. On ne peut douter non plus que le temps de ce séjour n'ait été marqué par des fêtes de tous genres, et par des monumens.

L'arc de triomphe que nous examinons, appartient évidemment au premier temps de l'empire, et on ne saurait le rapporter à aucun événement de l'histoire romaine auquel il

Digitized by Google

puisse mieux s'approprier, qu'à la bataille de Philippi. Nous devons en inférer qu'Octave et Antoine, en agréant le triomphe de l'ovation, qu'ils étaient maîtres d'ordonner, se passèrent de l'approbation du sénat, et que cette cérémonie eut lieu à Salonique. Ils savaient que dans les guerres civiles, temps de deuil pour les Romains, tout triomphe était interdit : mais, devenus les arbitres de Rome et du monde, ils souffrirent que les Thessaloniciens leur fissent une réception triomphale, d'autant plus propre à les flatter qu'elle était irrégulière. De leur côté, les magistrats grecs, qui souhaitaient de s'attirer des bienfaits, par cette démonstration solennelle de leur dévoûment, n'en laissèrent pas échapper l'occasion.

Cette solennité nous est attestée par les médailles extraordinairement frappées auxquelles elle donna lieu.

On en voit une qui porte d'un côté la tête d'Octavie avec la légende ΘΕCCAONIKEΩN ΕΛΕVΘΕΡΙAC, et au revers MANT AVT Γ KAI AVT. (Pl. II, n.° 1.)

Une seconde, avec la légende ΑΓΟΝΟΘΕΣΙΑ, présente la même tête d'Octavie, et au revers une couronne de lauriers au milieu de laquelle sont les mots abrégés ANT.KAI. (N.° 2.)

L'image de la tête d'Octavie, femme d'Antoine et sœur d'Octave, les flattait également l'un et l'autre.

Ces deux médailles prouvent que les deux consuls, satisfaits de la réception que leur avaient faite les habitans de Thessalonique, leur accordèrent la liberté ΕΛΕVΘΕΡΙΑ, dont jouissaient déjà plusieurs villes d'Asie.

Il doit paraître, d'après ces médailles, qu'Octave et Antoine vinrent à Thessalonique après la victoire de Philippi, ainsi que nous le dit Denys d'Halicarnasse; qu'ils y furent reconnus comme autocrates, et par conséquent comme vainqueurs; qu'il fut célébré des jeux en réjouissance de leur victoire; et enfin

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Lauvel pinx.t Litth. di Lanzano F.r Borrieu del.

NAPOLI

Arc de triomphe de Constantin le grand.

qu'ils récompensèrent la ville de son zèle, en la déclarant libre. Delà sans doute, le lecteur conclura que l'arc de triomphe dont il s'agit, convenable au temps d'Octave et d'Antoine par le style, se rapporte aux événemens que ces diverses monnaies indiquent.

Il n'est même pas impossible que, dans une ville opulente, où les arts florissaient et où les artistes étaient en grand nombre, les habitans, empressés de se rendre agréables aux vainqueurs, aient employé entre l'époque de la bataille et l'entrée des consuls dans la ville, un assez grand nombre de coopérateurs pour que l'ouvrage ait été terminé pendant ce court intervalle. Cette supposition est d'autant plus admissible, que les consuls furent occupés pendant plus de deux mois à parcourir la Macédoine, séjournant tantôt à Amphipolis, tantôt à Serrès ou dans d'autres villes.

Si l'on considère d'un autre côté que la sculpture était peu considérable, et que les artistes purent aisément se diviser le travail, on sera peut-être moins surpris que les Thessaloniciens aient fait exécuter en aussi peu de temps un si grand ouvrage.

La rue où se trouve cet édifice, que je nommerai *Via triumphalis*, contient un autre arc de triomphe d'une dimension plus étendue, et composé de trois arches. (Pl. IV.) Les ornemens sont d'une bonne exécution, et les bas-reliefs d'un très-mauvais style. Pockoke le croit de l'âge des Antonins. Il paraît que ce voyageur avait peu l'habitude de juger des arts et en connaissait peu les révolutions. L'arc principal, le seul qui subsiste, occupe toute la largeur de la rue : les deux arcs latéraux sont détruits; il en reste seulement des vestiges dans l'intérieur d'une des maisons voisines. La voûte est en brique et paraît avoir été revêtue de marbre. Elle a près de quarante pieds de haut à compter du niveau actuel du terrain, ce qui doit représenter environ soixante

Digitized by Google

pieds en partant du niveau ancien. La largeur est de trente pieds. Les sculptures qui ornaient la partie du midi de la façade orientale se voient dans une maison où cette façade est enclavée. On peut voir à la planche IV le dessin de ce monument tel qu'il paraît dans la rue.

L'ensemble annonce l'époque de sa constructiou, et la place qu'il occupe à peu de distance de la porte de la Chalcidique, nous fait connaître que le triomphateur arriva des pays situés à l'orient de la Thrace. Cette position semble par conséquent indiquer un conquérant qui avait fait la guerre du côté du Danube.

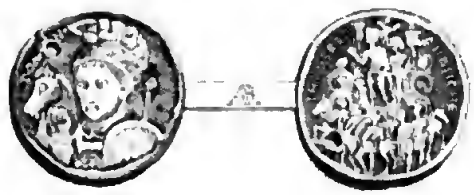
On pourrait supposer que ce héros est l'empereur Philippe, vainqueur des Carpéens, qui, sous son règne, menacèrent la Macédoine, et qu'il vainquit. Cette victoire aurait pu suffire pour porter les habitans de Thessalonique à donner à ce prince un témoignage éclatant de leur reconnaissance; mais j'ai plus d'un motif de croire que ce monument fut consacré à Constantin. En effet, Zosime nous apprend qu'après que cet empereur eut vaincu les Sarmates, il vint à Thessalonique, qu'il y séjourna quelque temps, et qu'il y fit construire un port. On voit encore des traces de ce travail du côté de l'ouest, hors de la ville. Ce creusement a été comblé, et les tanneurs, corporation d'ouvriers très-considérable à Salonique, y ont établi leurs manufactures. La tradition rappelle l'existence de ce port, et des anneaux de fer, attachés encore aux murs de la ville, en sont aussi un témoignage.

Il est donc probable que Constantin reçut à Salonique les honneurs du triomphe. Outre les circonstances que je viens de citer, les sculptures du monument présentent des marches de guerre où figurent plusieurs chameaux. Or ces animaux pouvaient plus aisément se trouver dans l'armée de Constantin que dans celle de Philippe, attendu que le premier avait réuni à ses

Digitized by Google

troupes des corps venus de l'Orient, tandis que Philippe, arrivant à la hâte de Rome, n'avait rassemblé que ses propres légions et les auxiliaires trouvés dans les lieux de son passage.

Mais, de plus, une monnaie unique jusqu'à présent, que j'ai découverte à Salonique même, et qui se trouve dans le cabinet impérial de Vienne, offre un solide appui à mon opinion. J'en donne ici une gravure : elle est d'argent et d'un grand module, forme très-rare sous le règne de Constantin.



Cette forme, presque insolite sous ce règne, annonce un événement avantageux au peuple, et par conséquent une pièce de circonstance. Le lieu où cette médaille a été trouvée et les types qu'elle porte doivent la faire regarder comme telle.

Sur la partie antérieure, l'empereur est représenté en buste et casqué; il tient de la main droite son sceptre et son bouclier, et de la gauche la bride de son cheval, dont on voit la tête à côté de lui. Son costume militaire et la bride qu'il tient en main me paraissent prouver qu'il entra dans la ville à pied, au milieu de ses soldats, tenant lui-même son cheval par la bride.

Le revers offre une allocution, sorte d'acte que long-temps avant cet empereur on avait cessé de représenter sur les médailles. Ce type ne se retrouve sur aucune monnaie postérieure. Quatre cavaliers et quelques fantassins écoutent l'empereur qui

Digitized by Google

les harangue, élevé sur une estrade. Une petite victoire, posée derrière sa tête, paraît lui promettre d'heureux succès. A ses côtés, deux guerriers tiennent chacun un des drapeaux auxquels on donnait le nom de *labarum*, et où Constantin, peu de temps après sa victoire sur les Sarmates, fit inscrire, comme on le sait, le monogramme du Christ.

La légende de ce revers, SALVS REIPVBLICAE, fait sentir l'importance que les Macédoniens attachaient à cette victoire : les Gaulois et les Goths avaient laissé dans la Macédoine de cruels souvenirs qui ne s'effaçaient point.

Les habitans n'étaient plus assez forts pour repousser de nouvelles invasions; il est donc bien certain que la légende s'adresse à l'armée comme à l'empereur, et qu'elle exprime la reconnaissance des peuples envers leurs libérateurs. Une particularité appuie mon explication; c'est que l'allocution représentée sur la médaille est reproduite avec des accessoires plus riches, sur la partie orientale de la base de l'arc de triomphe.

Ce qui est encore très-remarquable, c'est que le dessin des figures de la médaille s'accorde parfaitement avec le style des six bas reliefs qui ornent ce monument. L'opinion publique me paraît avoir confirmé la dénomination d'arc de Constantin que je lui ai donnée. (Planche III.)

Au centre de la rue triomphale, on voit encore debout, et sur une même ligne, cinq colonnes d'ordre corinthien, en marbre blanc, veiné de bleu; elles figurent sur deux faces, et portent un entablement des deux côtés. Au-dessus des colonnes, en dehors et en dedans, s'élèvent des pilastres de huit à neuf pieds de haut, de marbre blanc uni, sur lesquels sont sculptés des bas-reliefs plus saillans que le champ du pilastre, et d'un beau travail. Ils représentent des figures humaines à-peu-près grandes comme nature. On y remarque surtout un Ganymède enlevé

Digitized by Google

Ruines d'un Cirque à Salonique.

NAPOLI

par l'aigle de Jupiter, et une Léda, digne, l'un et l'autre, des beaux temps de la Grèce, et d'un meilleur style que l'architecture. Pokocke a beaucoup trop admiré cette ruine. L'incorrection de l'entablement, la maigreur des chapiteaux, décèlent une construction du III.e siècle; et, si je ne me trompe, cet édifice est en partie composé avec de beaux fragmens qui appartenaient à une époque plus ancienne.

Les parties inférieures sont enfouies dans la maison d'un Juif. Celui-ci m'a raconté que son père, ayant voulu y faire creuser un puits, fut arrêté dans son opération par de grands blocs de marbre blanc que les travailleurs jugèrent appartenir à un escalier. Je conclus de l'existence de cet escalier, que le monument formait la tribune ou le fond d'un cirque, servant sous la *république romaine*, et surtout sous les empereurs, à la célébration des jeux publics. Je me suis figuré la tribune de ce cirque comme à-peu-près semblable à celle qui se voit représentée sur un médaillon grec, de bronze, que j'ai eu sous les yeux, et dont l'auteur qui l'a cité m'échappe en ce moment.

Les colonnes représentées sur la médaille sont en avant; les magistrats se voient en arrière et dans une enceinte triangulaire. Je me persuade que, dans le monument de Salonique, le cirque se trouvait au-devant des colonnes, et qu'on l'a détruit, comme beaucoup d'autres édifices antiques, pour en avoir les matériaux. Dans la tribune pouvaient se placer l'empereur ou les magistrats; leurs regards plongeoient sur le cirque, et le vainqueur, en montant les marches établies au-devant des colonnes, lorsqu'il allait recevoir le prix, était plus facilement aperçu du peuple et plus applaudi. Telle est ma supposition; elle pourra se trouver confirmée ou détruite par de nouvelles découvertes.

Après l'inspection du cirque et de l'arc de triomphe de Constantin, si on se porte vers la droite, on arrive presque immé-

Digitized by Google

diatement à l'hippodrome. Ce quartier de la ville, quoique le temps l'ait défiguré, a conservé son ancienne dénomination : une grande partie du terrain qu'il occupait forme encore une place, et quelques-unes des enceintes dont il paraît avoir été entouré sont devenues des laboratoires occupés par des teinturiers. L'histoire a rendu ce lieu célèbre, à cause de l'acte de cruauté que Théodore-le-Grand exerça sur les habitans de Thessalonique, lorsqu'il en fit massacrer plusieurs milliers. Ce crime horrible ternit la gloire de ce prince. On sait que saint Ambroise le lui reprocha à Milan, en lui interdisant l'entrée de l'église métropolitaine.

Quand on sort de l'Hippodrome, si l'on revient sur ses pas, on trouve bientôt, à la droite de l'arc de Constantin, un temple antique, en forme de rotonde, servant aujourd'hui de mosquée, et encore en très-bon état. Il présente une singularité assez remarquable; c'est qu'on y entre par deux portes, l'une située au midi, l'autre au couchant, et entièrement semblables entre elles; il est précédé par une grande cour, au milieu de laquelle on a construit, dans les temps modernes, une fontaine de forme circulaire, à plusieurs tuyaux, où les Turcs font leurs ablutions, préliminaire indispensable de la prière.

Je donne, dans la planche IV, une gravure de ce temple, d'après un dessin exécuté par M. Fauvel, consul à Athènes. Cet habile dessinateur a supposé dans la cour un grand bloc quadrangulaire, de vert antique, qui se trouve dans l'intérieur du temple. La tradition du pays porte que saint Paul a prêché sur cette pierre; on montait dessus par de petites marches taillées dans son épaisseur.

La rotonde est, après le monument d'Auguste et d'Antoine, le plus ancien de ceux qui déposent de la prospérité de Thessalonique sous le gouvernement des Romains. L'explication de cet édifice n'a jamais été tentée, faute d'une connaissance

Digitized by Google

Lith. de Langlumé

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Temple des Cabires

construit sous Hérm servant aujourd'hui de Mosquée après avoir servi d'Eglise consacrée à St Pierre et à St Paul.

Digitized by Google

Digitized by Google

suffisante des médailles anciennes de la part des voyageurs qui l'ont examiné. Il suffit de le voir pour reconnaître qu'il est de construction romaine. On peut même y trouver, quoiqu'il soit presque entièrement en brique, quelque ressemblance avec le panthéon d'Agrippa. J'ajouterai que ces deux temples sont presque contemporains : ils me paraissent avoir été destinés, à quelque différence près, à un même culte, celui des dieux Cabires, divinités d'abord honorées à Samothrace et dans les îles voisines, ensuite dans toute la Grèce, et jusque dans l'Italie.

Les auteurs modernes qui ont traité des mystères attachés à ce culte, et parmi lesquels on doit citer avec honneur le baron de Sainte-Croix (1), Freret (2), et en dernier lieu M. Rolle (3), ont développé, sur ce sujet compliqué, une vaste érudition, sans parvenir à des résultats aussi concluans qu'on l'aurait desiré. Ces trois écrivains disent, par exemple, que le culte des Cabires fut reçu à Salonique, mais il ne font mention ni de l'époque, ni de la cause de cette admission; bien plus, ils se taisent les uns et les autres sur le nombre et la dénomination des Cabires adoptés par les Thessaloniciens.

Les médailles nous offrent sur ces questions des lumières qui ne doivent pas être négligées. Ces restes précieux de la croyance et de la piété des anciens peuples nous apprennent qu'avant le règne de Claude, le culte des Cabires n'avait point encore pénétré dans la ville de Thessalonique, ni même dans la Macédoine. S'il y eût été reçu lorsque la Grèce était libre, les monnaies en auraient infailliblement conservé quelque trace.

C'est sous le règne de Claude seulement que les Thessa-

(1) Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères du pagan.*, tome I, page 44.
(2) Œuvres de Freret, *Mythol. Cabires*, page 52.
(3) Rolle, *Recherches sur le culte de Bacchus*, tome I, page 223.

Digitized by Google

loniciens admirent ces grands dieux sur leurs monnaies, et ce fut en donnant à Néron, encore césar, le titre de dieu Cabire. La médaille sur laquelle il est ainsi qualifié porte autour de la tête, où il paraît encore jeune et qui est laurée, la légende N. KABIPOC. Cette médaille, que j'ai possédée plusieurs fois, et dont le cabinet du Roi s'est enrichi depuis peu, est pleinement authentique. Le premier exemplaire connu se trouvait dans la collection de Pellerin. Cet habile antiquaire n'ayant pas aperçu la lettre N qui précède le mot KABIPOC, regarda cette pièce comme autonome. Dès que je fus possesseur d'un exemplaire bien conservé, je vis clairement son erreur. Il me fut facile de reconnaître la tête laurée pour celle de Néron, et d'interpréter la lettre N par l'initiale du mot NÉOΣ, *nouveau*, qui, avec le mot suivant, signifie *nouveau Cabire*, ou, si on l'aime mieux, *Néron Cabire*. Mais la première leçon est plus dans le mode des déifications usitées par les Grecs sous les Romains. Le revers offre, dans une couronne de chêne, le nom entier de la ville de Thessalonique. Cette couronne est surmontée d'un aigle les ailes déployées. Le même revers se trouve sur d'autres monnaies, ou Néron, également jeune et couronné de lauriers, est tantôt qualifié de César seulement, et tantôt d'Auguste. Ces titres différens annoncent que ce jeune prince reçut du vivant de Claude les honneurs monétaires, et le titre de *nouveau Cabire*, comme un heureux présage de son règne futur. On peut voir ces deux monnaies à la planche première, n.os 3 et 4.

Quels que soient les attributs, les formes et les qualifications sous lesquels les dieux Cabires furent honorés dans différens pays; quel que soit le nombre des divinités comprises successivement dans ce culte, il n'importe pas moins de rappeler que, dans l'origine, on voulut désigner sous ce nom Bacchus et Rhéa

ou Cybèle, l'un comme le soleil, et l'autre comme la nature fécondée par le premier, ou, si l'on veut, comme deux grands principes, dont l'un agit activement et l'autre passivement. Sainte-Croix me semble de cet avis, lorsque, d'après de graves autorités, il n'admet que deux divinités dans le culte primitif des dieux Cabires (1). Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que l'ancien culte des Pélasges était celui du ciel et de la terre, et que des novateurs ont pu confondre Bacchus et Cybèle avec ces deux divinités.

Les Cabires furent généralement regardés comme les grands dieux, *divi magni, divi potes,* par la raison qu'on admit successivement parmi eux tous les dieux et toutes les déesses qui étaient investis d'une grande puissance.

En ce qui concerne les Romains, Denys d'Halicarnasse nous dit qu'ils regardaient les Cabires comme les dieux pénates de Rome, ou les dieux protecteurs du peuple (2). D'après ce témoignage, c'est vraisemblablement à ces divinités qu'Agrippa, gendre d'Auguste, consacra, dans cette capitale du monde, la fameuse rotonde à laquelle il donna le nom de *Panthéon,* ce qui signifiait temple de tous les dieux conservateurs : ainsi, cet édifice, qui fait encore aujourd'hui l'admiration universelle, était consacré aux Cabires, dieux pénates de Rome.

Dans la construction de leur rotonde, disposée à peu près sur le modèle du Panthéon, les Thessaloniciens ne faisaient qu'une application différente de l'idée religieuse des Romains. La flatterie à laquelle les Grecs avaient été obligés de descendre envers les maîtres du monde, les conduisit souvent à les élever au rang

(1) *Loc. cit.* tome I, page 40.
(2) *Dionys. Halic.*, lib. 1, § 67.

Digitized by Google

des Dieux. Les Thessaloniciens s'abaissèrent encore plus que les autres Grecs. A l'exemple de ce qui se passait dans l'Asie, voulant adopter un moyen habituel d'honorer des princes desquels ils avaient tout à craindre et tout à espérer, ils les admirent à partager l'encens et les autels des divinités nouvelles de leur ville, les considérant comme leurs dieux pénates.

Telle est la source de l'innovation dont Néron fut l'objet. Nul prince avant lui n'avait été honoré comme dieu Cabire. Il dut apparemment ce privilége aux crimes de Tibère et de Caligula.

Le Cabire de Thessalonique, dont on voit l'image sur les monnaies, y est toujours représenté seul et avec les attributs de Vulcain : de là on peut conclure que les Thessaloniciens honorèrent particulièrement, depuis le règne de Claude, le Cabire Vulcain ou *Hephaistos*, lequel, suivant le témoignage d'Hérodote, était le père des autres Cabires (1).

C'est donc le Cabire de Lemnos que nous voyons sur les monnaies de Thessalonique, et c'est avec celui-là qu'on a voulu identifier Néron. Ces monnaies, qui paraissent pour la première fois sous cet empereur, nous indiquent ainsi l'époque de la construction du temple que ce nouveau culte suppose. Depuis Néron, la plupart des empereurs, honorés comme dieux Cabires, ont partagé avec celui de Lemnos les honneurs du culte auquel cet édifice était consacré.

Sur les monnaies en général frappées à Thessalonique avec la figure du Cabire, ce dieu paraît tantôt en habit court, tantôt vêtu d'une espèce de toge : sous la première forme, c'est le dieu lui-même, sous la seconde, c'est l'empereur déifié. Nous devons

(1) Herodot. lib. III, § 37.

seulement présumer que le prince, quoiqu'il fût représenté sur la monnaie comme Cabire et vêtu de la toge, n'avait pas obtenu le même honneur dans le temple. C'est la statue du dieu de Lemnos qui reçut constamment cet hommage public.

Le Cabire empereur n'était honoré que sur la monnaie; aussi les médailles où se trouve le dieu Cabire vêtu de la toge sont-elles très-communes. Il faut pourtant remarquer qu'elles ne reparaissent que sous Commode, encore césar, et qu'elles se multiplient sous Julia Domna et sous Caracalla (pl. II, nos 5, 6 et 13). Ce fait me paraîtrait devoir prouver que les successeurs de Néron, jusqu'à Commode, n'agréèrent pas cette espèce de déification, et que depuis Caracalla elle devint très-commune, et se renouvela presque sous tous les règnes suivans, jusqu'à Gallien.

Quant aux deux instrumens que le Cabire tient dans sa main, l'un est un rhyton et l'autre un marteau, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans la même planche, aux mêmes nos. Le rhyton n'a pu être consacré qu'au Bacchus des vendanges. M. Rolle s'est mépris lorsqu'il a cru voir un capricorne dans la main droite du Cabire de Thessalonique, et lorsqu'il a dit que ce dieu était tantôt vêtu d'un habit court et tantôt d'un habit long (1). Il n'a pas aperçu la cause de cette différence ; je crois l'avoir indiquée plus haut. Le prétendu capricorne n'est autre chose que le rhyton. Sestini, en décrivant une médaille d'Alexandre-Sévère, frappée à Thessalonique, a pris ce signe pour une enclume : le petit volume de ce symbole a pu l'induire en erreur (2). C'est toujours le *rhyton* que j'ai reconnu dans la main droite du Cabire.

---

(1) Recherche sur le culte de Bacchus, par M. Rolle, tome I, page 223.
(2) Descript. Num. vet., pag. 120, n° 8.

Digitized by Google

M. Rolle a cru voir un scalpel dans la main gauche au lieu d'un marteau : je pense que c'est une autre erreur (1).

On ne sera pas surpris du mélange des attributs de Vulcain et de ceux de Bacchus, si l'on considère l'époque à laquelle j'ai dit que le culte de ces divinités fut admis par les Thessaloniciens. L'altération des dogmes de la religion hellénique s'était alors beaucoup accrue dans toutes les contrées de la Grèce. Le culte du fils de Sémélé s'était amalgamé avec celui de l'ancien Bacchus, dieu Cabire, et il n'est pas surprenant que le Cabire de Thessalonique ait porté un des attributs du Bacchus de Thèbes. On aurait cru manquer de révérence envers ce dernier, si on ne l'eût caractérisé par quelque signe propre à faire connaître son identité avec le Bacchus déjà honoré dans la ville même et dans toute la Macédoine.

Il est en outre à observer que les monnaies de l'époque où Thessalonique déifiait la plupart des empereurs, nous présentent une foule d'impératrices portant les attributs de Cybèle, et la plupart sans légende.

Pellerin est le premier qui ait reconnu des têtes de femmes romaines sur ces sortes de monnaies, classées parmi les autonomes, c'est-à-dire, parmi celles que les villes frappaient comme jouissant de leur liberté, et qui, par une suite de ce principe, ne représentaient ni têtes de rois, ni têtes d'empereurs. Pellerin, dis-je, a découvert parmi ces monnaies la figure de Tranquilline, femme de Gordien-le-Pieux. Ce docte antiquaire avait d'autant mieux jugé, qu'après lui on a découvert deux médailles de grand bronze, frappées à Thessalonique, sur lesquelles Tranquilline se voit en buste, au revers d'une tête de Gordien, son mari. Sur

(1) Rolle, *loc. cit.*, pag. 224.

Digitized by Google

l'une, elle est tourrelée et voilée; sur l'autre, elle est simplement coiffée de tours. (Pl. III, nos 8 et 9.) (1) Ainsi les monnaies de Thessalonique nous offrent tout-à-la-fois des empereurs assimilés à des dieux Cabires et des impératrices comparées à Cybèle. On sera moins surpris de cette double adulation, si l'on se rappelle que la déification des impératrices était encore plus fréquente dans l'Orient, et même dans la Grèce, que celle des empereurs. Nous voyons, sur un grand nombre de monnaies qui appartiennent aux villes, des images de ces princesses, portant les attributs de Vénus, de Cérès, de Cybèle, de Junon, et reconnaissables à leurs traits, quoique leurs noms ne soient pas toujours énoncés dans les légendes qui entourent les têtes. (Voyez, pour Salonique, la même planche, nos 14 et suivans.)

Mais Cybèle était une divinité cabirienne, qui se trouvait aussi associée au Cabire de Lemnos. Ceci me conduit à expliquer les deux portes de la rotonde. Je me persuade qu'une de ses entrées appartenait au dieu Cabire *Hephaistos*, et l'autre à la déesse cabirienne *Cybèle* ou *Rhéa*. Les deux statues pouvaient se trouver chacune en face d'une des portes. Un fait curieux me semble autoriser ma conjecture, c'est que, parmi les médailles impériales de Thessalonique, portant l'effigie de Julia Domna, de Caracalla, de Salonina, et sans doute d'autres empereurs ou impératrices, il en existe sur lesquelles le Cabire, vêtu de la toge, se trouve dans un temple distyle, dont la façade est semblable à celle de la rotonde de Salonique.

Ces observations parleront en quelque sorte aux yeux, lorsque le lecteur verra les nos 5 et 13, où le Cabire porte la

(1) Pellerin, *Recueil de Médailles de villes, de peuples et de rois*, t. I., pl.

Digitized by Google

toge, et les nos 14, 15 et 16, où il est toujours en habit court, tenant en main le rhyton.

Il faut encore remarquer que, lorsque les médailles de Thessalonique représentent une victoire tenant sur la main droite une couronne, ou une figure de Cabire, cette figure n'est pas l'emblème de quelque victoire que l'empereur ait remportée, elle est le type de la ville elle-même. La figure de la victoire fait allusion au mot de *Thessalonniki, victoire sur les Thessaliens,* et lorsque cette victoire porte un petit Cabire sur la main, ce symbole désigne l'empereur lui-même, ou l'héritier présomptif du trône, comme nous le voyons sous Néron et sous Commode.

La rotonde n'est pas le seul temple antique dont la ville de Salonique ait conservé les restes. Une mosquée qui porte le nom d'*Eski-Djuma*, paraît être un monument beaucoup plus ancien: il passe, parmi les Francs, pour avoir été consacré à Vénus; mais les Grecs devenus Chrétiens l'ayant dédié à je ne sais quel saint, et les Turcs à leur tour l'ayant transformé en mosquée, l'ont tellement défiguré, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, qu'il a perdu sa forme et son élégance (1).

Au nombre des mosquées qui ornent la ville, il en est deux autres dont la construction appartient au moyen âge, et qui méritent attention; l'une dédiée à Saint-Démétrius, et l'autre à Sainte-Sophie. La première est la plus vaste et la plus riche; elle est divisée en trois nefs, dont la principale est formée par seize colonnes de vert antique. Au-dessus des colonnes s'élève une grande galerie, sur toute la largeur des deux nefs laté-

(1) Le nom d'Eski Djuma, qui signifie *ancien vendredi*, m'a paru provenir d'une tradition qui conserve le souvenir du lieu où furent faites les premières prières des Musulmans, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la ville: on sait assez généralement que le vendredi est le jour le plus célébré par les Turcs dans le cours de la semaine.

Digitized by Google

Digitized by Google

1 ΑΥΧΗΜΑΔΕΙΧΘΕΙΣΤΟΥΤΩΝΕΛΛΗΝΩΝΓΕΝΟΥΣ · ΤΩΝΠΕΡΙΟΝΤΙΤΟΥΤΩΝΑΡΕΤΩΝΚΥΚΛΟΝ 2
3 ΚΑΙΤΗΝΠΡΙΑΛΑΠΟΒΕΒΛΗΚΨΣΟ/ΜΟΙ /ΩΣ/ΜΟΙ · ΤΗΣΒΑΡΒΑΡΗΚΗΣΟΥΜΕΤΕΣΧΕΣΚΗΛΙΔΟΣ · 4
5 ΤΩΝΓΑΡΠΡΙΩΝΑΡΕΤΩΝΕΖΗΜΕΝΟΣ · ΧΡΥΣΟΣΩΣΠΕΡΤΙΣΗΑΣΤΗΡΣΩΣΦΟΡΟΣ · 6
7 ΕΑΜΨΑΣΛΑΜΠΡΩΣΤΩΤΩΝΑΡΕΤΩΝΚΑΛΛΕΙ ΣΩΦΡΟΣΥΝΗΝΓΑΡΚΑΙΑΝΔΡΕΙΑΝΑΣΚΗΣΑΣ · 8
9 ΤΗΝΤΕΦΡΟΝΗΣΙΝΚΑΙΤΗΝΙΣΟΝΟΜΙΑΝ /Η ΑΣΒΛΘΟΝΕΘΟΥΑΡΣΤΩΝΤΩΝΕΝΘΕΩΝ · 10
11 ΑΓΑΛΜΑΔΟΕΙΟΝΤΟΙΣΠΑΣΙΝΑΝΕΔΕΙΧΟΝΣ ΘΕΛΓΩΝΑΕΠΑΝΤΑΣΤΗΤΩΝΛΟΓΩΝΣΕΙΡΗΝΙ 12
13 ΚΑΙΤΗΓΛΑΦΙΡΑΤΟΥΚΑΛΟΥΣΑΓΑΙΑ ΑΙΤΟΙΣΓΕΝΝΑΙΟΙΣΤΩΝΕΡΓΩΝΚΑΤΑΠΛΙΤΩΝ 14
15 ΕΝΤΗΑΚΜΗΦΣΥΤΩΝΜΕΓΙΣΤΩΝΕΛΠΙΔΩΝ ΟΙΧΗΜΟΙΤΟΦΟΣΚΑΙΚΛΕΟΣΤΗΣΖΩΙΜΟΥ · 16
17 ΤΟΚΟΙΝΟΝΚΛΕΟΕΝΣΕΙΡΑΤΟΥΧΡΥΣΟΥΙΕΝΟΙΣ · ΗΤΗΣΦΥΣΕΩΣΛΑΜΠΡΑΦΙΛΟΤΙΜΙΑ · 18
19 ΛΙΑΙΤΗΣΕΜΗΣΚΑΙΚΟΙΝΗΣΑΥΣΤΥΧΙΑΣ /Η ΟΙΑΥΠΕΣΤΗΝΣΙΠΣΟΙΦΣΙΤΟΥΠΑΘΟΥΣ · 20
21 ΦΙΛΙΙΚΕΦΑΛΗΕΛΠΙΣΖΩΗΦΩΣΤΟΡΨΙΣ ΤΟΥΒΥΖΑΝΤΙΟΥΚΑΙΤΩΝΕΛΛΗΝΩΝΟΡΠΗΞ ∴ 22
23 ΕΚΟΙΜΗΘΗΟΔΟΥΛΟΣΤΟΥΘΥΛΟΥΚΑΣΟΣ ΠΑΝΤΟΥΝΗΣΕΝΕΤΟΥ ϛ̅ · ϡ̅ · ΠΘ̅ · Ν̅ 24
25 ΜΗΝΟΝΑΝΟΥΑΡΙΟΑ

Inscription qui se trouve dans l'Église de S. Lunitri aujourdhui mosquée.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

rales, ornée de colonnes du même marbre que celles du rez-de-chaussée. Ces petites colonnes sont au nombre de seize de chaque côté : quatre autres grandes colonnes sont placées près du sanctuaire : elles sont de granit rouge d'Égypte et d'un très-beau poli. Le ciel est formé par une charpente en bois de chêne, sans peinture et sans aucun ornement.

Contre le mur de la galerie sont placés des médaillons de divers marbres précieux, tels que le porphyre et le serpentin : mais la plupart ont été détruits en totalité ou en partie par des imans ou curés qui, habitant dans le temple, avaient la faculté de les enlever de nuit, et en vendaient les fragmens aux Européens.

Au fond de la grande nef, dans un cartel très-orné, se trouve une inscription en l'honneur d'un nommé *Spandoni*, qui avait le plus contribué aux frais de la reconstruction de ce temple : elle est en vers. On peut la voir gravée, en *fac simile*, sur la planche VI. En voici la traduction :

« Devenu la gloire de la nation grecque,
« Par la réunion de toutes les vertus,
« Privé de ta patrie, hélas !
« Tu n'as point participé à la souillure imprimée sur elle par les barbares.
« Attaché aux vertus de tes ancêtres,
« Tu as brillé par leurs vertus éblouissantes,
« Comme l'or ou comme l'étoile de l'aurore.
« Voué au culte de la sagesse et du courage,
« Tu as pris pour base de ces sublimes perfections,
« La prudence et l'égalité devant la loi.
« Tous, voyant en toi une image divine,
« Tous étaient captivés par l'éloquence insinuante de tes paroles,
« Et par le gracieux éclat de ta beauté,
« Comme ils étaient frappés par la grandeur de tes actions.
« Hélas ! c'est au milieu des plus belles espérances
« Que je te perds, ô lumière, ô gloire de ma vie !
« O gloire de ta patrie, anneau doré de la chaîne de ta noble race,
« Chef-d'œuvre des prédilections de la nature !
« Je pleure mon malheur, qui est un malheur public.

Digitized by Google

« Ta mort est un coup foudroyant,
« Tête chérie, mon espérance, ma vie, ma lumière, mes délices,
« Rejeton des Byzantins et des Grecs.
« Luc Spandoni, serviteur de Dieu, s'endormit l'an..... janvier..... »

L'église de Sainte-Sophie est devenue une mosquée, ainsi que l'église de Saint-Démétrius. La façade est ornée d'un portique octostyle, dont quatre colonnes sont de vert antique, et quatre de marbre blanc. L'intérieur n'a rien de remarquable que la mosaïque de la coupole, où sont représentés les douze apôtres, sur un fond couleur d'or. Cette mosaïque se dégrade journellement, et le sacristain tire parti des fragmens qu'il vend aux Européens.

A côté du quartier franc, en allant vers la douane, on trouve les ruines d'une belle église consacrée à Saint-Minas. Il y a plus de soixante ans qu'elle fut incendiée. Ce qu'on y remarque de plus curieux, est un grand bloc de vert antique, tout-à-fait semblable à celui de la rotonde. Il paraît avoir servi pareillement de chaire à prêcher. Les Grecs modernes, ayant adopté la manière européenne de construire leurs chaires, ont retiré ce bloc de l'intérieur de l'église, et l'ont placé dans l'endroit le plus écarté de l'enceinte extérieure.

Le château qui domine la ville, et qui porte le nom de Sept-Tours, a une double enceinte. Dans la plus grande, il y a une mosquée et beaucoup de logement pour la garnison; dans celle de l'intérieur, dont les sept tours, unies aux remparts, forment la fortification, se trouvent encore des logemens considérables, et notamment celui du *disdar* ou châtelain. J'ai vu dans la cour de sa maison deux jolies colonnes de vert antique, et un fragment d'inscription grecque. Il n'y a sur les remparts que de très-petits canons, pointés vers la campagne : c'est là toute la défense du château. Les magasins voûtés qui soutiennent les batteries étaient remplis, quand je les ai visités, de caisses contenant des milliers

Digitized by Google

de flèches très-courtes, dont les vers ont dévoré les plumes ; de casques garnis en dedans et en dehors de toile bleue, et fortifiés par des lames de fer en divers sens : ce sont les restes des armes dont les Grecs se servaient lorsqu'ils se défendirent inutilement contre Bajazet II. J'ai appris, lors de mon second voyage, que Jussuf-Bey, le même qui a long-temps défendu Patras contre les Grecs, se trouvant quelques années auparavant *mussellim* ou vice-gouverneur à Salonique, fit transporter toutes ces curiosités dans un autre château qui porte le nom de *poudrière*, et qui est placé sur le bord occidental de la ville, auprès de la mer, à la tête de l'ancien port. De l'autre côté de cet ancien bassin, se voit une grande tour construite dans le moyen âge, qui protège une échelle de bois établie sur pilotis, au moyen de laquelle on embarque et l'on débarque les marchandises. Il paraît que cette tour concourait, avec le château de la poudrière, à la défense du port. A l'extrémité de la rade, et à la suite des murs de la ville, du côté de l'orient, se trouve une autre tour bien plus grande et plus forte que la précédente ; elle porte le nom de *Tour des Janissaires*, parce qu'elle leur sert de prison, et qu'ils ont le droit d'y être étranglés, lorsqu'ils ont mérité la mort.

Cette dernière tour, et la forteresse que j'ai désignée sous le nom de *poudrière*, terminent les deux côtés des murs qui défendent la ville vers la mer ; on a établi dans toutes ces fortifications des batteries à fleur d'eau ; mais elles sont mal garnies de canons. (Voyez la vue de la ville, pl. VII.)

La tour des Janissaires rappelle une anecdote que je ne dois pas omettre, car elle est très-propre à peindre le caractère le plus général de la nation ottomane.

Un pacha qui a porté long-temps la terreur dans les possessions du grand seigneur, et très-connu sous le nom d'*Abdi-Pacha*, avait un moyen, qu'il employait très-fréquemment, de

Digitized by Google

répandre l'épouvante partout où il était destiné à gouverner : c'était de faire périr subitement, lors de son installation, un certain nombre de victimes, coupables ou innocentes.

Le jour de sa première entrée à Salonique, après avoir fait placer quatre pièces de canons devant la porte de son palais, il manda le commandant de la tour des Janissaires, et l'interrogea sur le nombre et sur les délits de ceux qui s'y trouvaient renfermés. Ils étaient au nombre de neuf, et coupables seulement d'indiscipline civile, genre de faute qui méritait à peine vingt jours de réclusion. Il voulait, par cette question, connaître le nombre des détenus. A neuf heures du soir il les fit tous étrangler, sans autre forme de procès. Cette affreuse exécution fut suivie, selon l'usage, de neuf coups de canon, qui répandirent la consternation dans toute la ville ; plusieurs familles avaient à regretter la mort injuste d'un parent ou d'un ami.

Après le départ de ce gouverneur, qui, comme on doit en juger, fit payer très-chèrement la tranquillité de la ville, et qui la ruinait par ses exactions, les habitans obtinrent de la Porte que, pendant trois ans, ils ne seraient soumis qu'à un lieutenant, nommé chaque année par le grand visir.

Le sultan, instruit des cruautés et des vexations d'Abdi-Pacha, avait déjà essayé deux fois de lui faire trancher la tête, et n'ayant pas réussi, il l'avait nommé gouverneur d'Alep.

On pense bien que le trajet de ce barbare, d'une ville à l'autre, fut marqué par le pillage et le sang. C'est dans cette résidence que le Grand Seigneur tenta pour la troisième fois de le faire périr; mais Abdi ayant eu l'art de reconnaître l'homme chargé des ordres de Sa Hautesse, au lieu de le punir de mort, lui fit des présens, et le chargea de dire à Constantinople que, si on s'avisait d'attenter encore à sa vie, il partirait à la tête de cent

Digitized by Google

mille hommes pour aller mettre le feu aux quatre coins de la capitale. Sa menace réussit : cet homme abhorré, après avoir souvent évité la mort, qu'il avait promenée partout, termina tranquillement ses jours dans son gouvernement de Belgrade, à un âge très-avancé.

J'ajouterai, au sujet du même pacha, un fait à peine concevable, arrivé dans le département de *Vidin Guzel issar*, l'ancienne Tralles, en Lydie. Un Turc, qui connaissait sa férocité, vint lui proposer une somme très-considérable à toucher chaque mois, si son excellence consentait à lui remettre ses *boniourouldis* (ses ordonnances) signés en blanc, pour avoir le droit de faire la police dans toute l'étendue de son département. Le Pacha consentit à cette proposition, pour punir les habitans du pays, contre lesquels il avait d'anciens griefs; et l'homme chargé des ordres aveugles d'un tel maître en profita d'une manière atroce, comme il est aisé de le concevoir.

Il rodait partout; les emprisonnemens et les avanies se succédaient rapidement; les réclamations auprès du Pacha demeuraient sans effet. Je ne citerai qu'un seul trait de sa perfidie. Il vit un jour un marchand de l'île de Scio, donner de l'argent à des enfans turcs qui se battaient pour une petite monnaie que l'un d'eux avait trouvée : afin de calmer la dispute, le marchand avait donné une monnaie semblable à la première au plus faible des deux enfans. Sur-le-champ, une dénonciation grave fut portée contre lui ; il fut arrêté sur l'accusation d'avoir donné de l'argent à des enfans turcs pour les pervertir. Les Sciotes alarmés, et craignant que l'avanie ne devînt générale pour le corps de leur nation, terminèrent l'affaire moyennant six cens piastres ou mille francs environ, s'estimant heureux d'avoir racheté pour de l'argent la vie de l'un d'entre eux et la sûreté de tous.

Digitized by Google

Le pacha, après six mois de séjour, se trouvant à la veille de partir, appela son agent, et lui demanda, s'il avait bien profité de son emploi ; celui-ci répondit par mille bénédictions, et par des prières qu'il faisait à Dieu pour la prospérité de son excellence. Le pacha, feignant alors de se mettre en colère, lui dit qu'il n'avait jamais vu un scélérat de son espèce, qu'il fallait que la mort en purgeât la terre, et, sans différer, il donna ordre qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté sous les fenêtres et sous les yeux de son excellence, qui s'empara de tous les biens de son digne agent.

Après cette digression, je reviens à Salonique, pour en examiner l'état politique et commercial. La ville est gouvernée par un pacha dont le pouvoir s'étend du côté du couchant jusqu'à Bérée ou *Caravéria*, et à l'est jusqu'à *Cavala*. Quoiqu'il y ait aussi un *mollah*, juge de première classe, le gouverneur se mêle quelquefois des affaires contentieuses. On y voit encore un *janissaire-aga*, qui connaît de ce qui regarde les affaires de son corps.

Dans une ville de cette importance, il ne peut manquer d'y avoir un *moufti*, ou interprète des lois : c'est lui que l'on consulte dans les procès civils et criminels, et il prononce une sentence dont il puise le texte dans le Coran, suivant les interprétations qu'il lui plaît de donner aux passages de ce code informe. Les décisions, conformément à l'usage général des mouftis, sont écrites et signées de lui sur de très-petits morceaux de papier où il applique son sceau. On leur donne le nom de *fetfa*. Le gouvernement et les juges en tiennent quelquefois peu de compte ; il les éludent, ou ne les demandent pas.

Un évêque métropolitain, placé à la tête du clergé grec, est le protecteur né des fidèles qui habitent dans la ville et dans le diocèse. Il compte sept évêchés suffragans, dont les princi-

Digitized by Google

paux sont, Galatz, Capsohori, Kitros, Rendine et Platamona. L'insurrection actuelle des Grecs, qui a fait périr l'archevêque, tous les riches négocians et un grand nombre de janissaires, a dû diminuer beaucoup la population de la ville et celle des environs.

Depuis la prise de la ville de Salonique par Amurat second, les Juifs sont privilégiés pour une manufacture de draps bleus, très - grossiers, qu'ils exploitent pour le grand seigneur. Ces draps servaient autrefois à l'habillement des soldats qui étaient les plus favorisés par sa Hautesse; mais depuis que les fabriques d'Europe ont remplacé ces sortes d'étoffes, dont se servaient anciennement les Turcs militaires et les gens du peuple, les draps de Salonique ne se fabriquent plus qu'en très-petite quantité, et ils ne servent à ceux qui les reçoivent du grand seigneur, selon l'ancien usage, qu'en guise de tapis. La diminution de travail que cette fabrication a éprouvée n'empêche pas le directeur, qui prend le titre de *beylictchi* ou *chef impérial* de la fabrique, de profiter de son droit sur le produit des laines du pays, aux dépens des Turcs ou des Européens qui en font le commerce, sous le prétexte qu'il peut en prendre une certaine quantité destinée à sa fabrique. Ce n'est qu'en achetant son droit, qu'on se tire d'embarras, quand on fait le commerce des laines du pays.

Des Juifs sont en possession d'une manufacture de tapis; eux seuls en fabriquent de toutes les grandeurs, depuis les plus belles qualités jusqu'aux plus communes: la consommation qu'on en fait dans toute la Turquie d'Europe porte un grand tort aux tapis de Smyrne. Ceux-ci sont veloutés et plus chers, tandis que ceux de Salonique, qui imitent le velours ras, sont à meilleur marché, mais durent beaucoup moins. Cette fabrication est toujours active et ne peut se passer des

Digitized by Google

moulins à foulon de Caravéria, où elle reçoit son dernier complément.

Dans les environs de Salonique on cultive beaucoup de mûriers: les femmes grecques en emploient la feuille à élever des vers à soie. Le produit de la récolte sert à fabriquer deux sortes de gazes très-claires: les unes sont employées pour des chemises d'hommes et de femmes; elles sont plus recherchées à Constantinople que celles de Brousse, l'ancienne *Prusa* sous l'Olympe; les autres sont rayées et mi-parties en soie plate et en soie tordue très-fine; on en fait des rideaux pour se garantir la nuit de la piqûre des maringouins, dont la basse ville est infestée. A Constantinople et dans quelques échelles du Levant, les Européens appellent cette étoffe du *souci*. On y emploie non-seulement la soie du pays, mais encore celle de Zagora, petite ville située sur la côte orientale de la Thessalie.

De toutes les manufactures établies à Salonique, celle de la tannerie est la plus remarquable et la plus lucrative; elle est par privilége l'apanage de la seconde compagnie des janissaires, *ikindgi orta*. Cette tannerie, dont le local est toujours infect et malsain, n'est habitée que pendant le jour; elle occupe, hors des remparts, toute l'étendue du terrain où avait été creusé l'ancien port.

Le corps des tanneurs jouit à Salonique d'une grande considération; on n'y parvient à la maîtrise qu'après de longues épreuves, qui durent depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente. Lorsque ce corps crée de nouveaux maîtres, toute la ville est en fête; la musique guerrière se fait entendre dans toutes les rues; des aubades se jouent aux portes de tous les grands et de tout particulier qui est à la tête d'une corporation ou d'un *esnaf*. Ces préludes, qui se continuent pendant quinze jours et quelquefois davantage, se terminent par de grands festins qui ont lieu hors

Digitized by Google

de la ville, sous des platanes, et qui durent trois jours. Tous les habitans de la ville et ceux des environs y sont invités de droit, sans distinction de rang et de religion. Je n'ai vu qu'une seule fois ce repas champêtre: j'étais également surpris des appareils de cette convocation, de la foule qu'elle attire et de l'ordre qu'on y observe. Il est sans exemple que dans un si nombreux rassemblement il y ait eu du trouble; tout est religieux dans les plaisirs qu'on y éprouve. Différentes espèces d'amusemens, des troupes de lutteurs qui y viennent de bien loin, une musique bruyante animent la fête. Les plus grands personnages de la ville, assis sous leurs propres tentes, sont servis les premiers; chaque table, qu'on approche d'eux toute préparée, est précédée par un des nouveaux maîtres, portant un grand bâton à la main. Celui-ci fait ranger les curieux, sans en molester aucun. Ces commissaires président ensuite au service du public; ils marchent séparément, suivis de dix à douze domestiques, qui portent sur leur tête, de petites tables destinées pour quatre personnes; et en marchant au milieu de la foule, ils invitent les spectateurs à s'asseoir sur l'herbe. Souvent il arrive qu'une table est occupée par quatre individus qui ne se sont jamais connus. Les Européens sont peu dans l'usage de prendre part à ces festins. On m'a assuré que le pacha de Janina, le fameux Ali, toutes les fois qu'il mariait un de ses enfans, célébrait cet événement par une fête semblable, dont les frais se prélevaient par des contributions, tandis qu'à Salonique c'est la corporation des tanneurs qui les paie volontairement.

Les établissemens des Européens à Salonique y ont prospéré pendant tout le temps que nous y versions les produits de nos importations. Ce sera dans un autre chapitre que je ferai mention des onze factoreries que nous avions dans cette échelle, et de leur nullité actuelle.

Digitized by Google

Depuis une quarantaine d'années, cette ville se dépeuple; mais elle se relèvera toujours de ses pertes, quel que soit son gouvernement, par la raison qu'elle est le dépôt nécessaire des denrées d'un riche territoire, et celui des marchandises que les Européens y apportent pour la consommation de l'intérieur du pays. La crise actuelle n'agit pas seulement sur cette ville, elle porte la désolation sur tous les ports de la Turquie; mais, l'orage une fois passé, il est facile de prévoir que, les élémens du commerce de Salonique remettant cette ville dans son ancien état de prospérité, toute l'Europe reprendra avec empressement le trafic qu'elle faisait naguère par son entremise avec des provinces si fécondes et qui ont tant de besoins.

Si, après avoir observé le commerce, les manufactures, le gouvernement de la ville de Salonique, on veut connaître les campagnes qui l'environnent, et que l'on sorte du côté de l'est, on trouve une population de cultivateurs entièrement grecque, tandis que du côté de l'ouest on ne voit pour colons que des Bulgares. Cette singulière division date du x.e siècle, époque où des princes bulgares, s'étant emparés du pays, devinrent propriétaires de la partie de l'ouest, soit par des capitulations, soit par la force. Il paraît que les montagnes favorisèrent la retraite et l'indépendance des Grecs, qui ne cessèrent de se maintenir dans diverses parties de la Macédoine. L'invasion des Turcs a tout légalisé. Devenus les maîtres de la presque totalité des terres, ils ont réduit les habitans des campagnes à l'état de simples cultivateurs : les propriétaires grecs ou bulgares ne forment que de rares exceptions.

Du côté de l'est, les dehors de la ville n'offrent d'abord, comme dans tout le reste de la Turquie, que les cimetières des Turcs, des Grecs, des Juifs, toujours séparés les uns des autres. Les Francs ont les leurs au bas des remparts, dans cette même partie

Digitized by Google

de l'est. La plupart de leurs tombeaux sont en marbre blanc, et travaillés à Constantinople, ou en Europe. Parmi ces derniers, on remarque celui de M. de Biornstal, célèbre voyageur Suédois, qui, descendant tout en nage des hauteurs de l'Olympe, pour se rendre au monastère de Saint-Démétrius, situé à mi-côte, et d'où il était parti, se hâta de présenter sa tête sous le tuyau d'une grande fontaine attenante au monastère. Des caloyers qui se trouvaient présens voulurent le détourner d'une opération si pernicieuse; mais le desir d'un prompt soulagement l'emporta. Arrivé à Salonique, il paya trop chèrement, deux jours après, sa grave imprudence par la perte de la vie.

On a prétendu à Salonique que M. de Biornstal, en s'élevant aux environs des pics de l'Olympe, avait voulu s'assurer de l'existence de plusieurs lacs sur cette montagne, et y retrouver les restes d'un autel consacré à Jupiter Olympien; mais on n'a trouvé aucune note de lui qui puisse faire juger du fruit de ses observations.

Après avoir dépassé les cimetières, on parcourt les côteaux du mont *Corthiat*, dont les bases s'étendent du côté du nord-ouest dans la ville de Salonique, et à l'ouest jusqu'à la mer, dans un territoire couvert de jardins, de vignobles, de métairies. Cette partie de la montagne qui se dirige à l'ouest et au sud, porte encore chez les Turcs le nom de *Kala-meria*, nom qui, dans la langue grecque, forme l'équivalent de *beaux lieux*. Les Francs qui séjournent à Salonique défigurent cette expression, en y substituant celle de *Calamari*, qui signifie au propre *écritoire*, et qu'on emploie au figuré pour désigner le poisson que nous nommons la sèche. Le mot *calamari* est une corruption, comme on le voit, des deux mots *kala-meria*. Le Corthiat est très-cultivé jusqu'à la moitié de sa hauteur. Il séparait autrefois la Mygdonie d'avec l'Anthemontide, et appartenait, par

Digitized by Google

moitié, à chacune de ces provinces : au couchant, ses bases plongent dans la rade de Salonique, et au levant, dans le lac de *Bechic*, anciennement nommé lac de *Bolbè*.

C'est dans ces contrées que commence la partie montagneuse orientale de la Macédoine. Cette partie, qui s'étend depuis Salonique jusqu'à l'Hémus méridional, présente deux questions de topographie qui ne peuvent être décidées sans des connaissances acquises sur les lieux.

Lorsqu'en arrivant de l'occident, les navigateurs destinés pour le golfe de Salonique, s'avoisinent de ce golfe par le passage ordinaire d'été, entre les îles thessaliennes d'Halonesus et de Peparéthus, les principaux points de reconnaissance que leur offre la terre ferme, pour la direction de leur attérage, consistent dans trois montagnes : celle que le marin voit vers l'orient est l'Athos; la seconde, qui se montre au nord-est, est nommée par les Turcs *Mont-Salomon;* et la troisième, située au nord-ouest, la plus éloignée des trois, est le mont *Corthiat.*

Dans cette perspective, qui offre une ligne oblique de l'est à l'ouest, les trois montagnes semblent isolées, à cause des terres basses qui les entourent et qu'on ne peut pas encore apercevoir. Mais à mesure qu'on approche du continent, l'Athos paraît peu à peu se lier avec l'isthme de la Chalcidique; et le mont Salomon s'élève en dominant les golfes Singitique et Toronaïque; quant au Corthiat, il présente en face ses deux sommités égales en hauteur; et sa racine indique au marin non-seulement l'extrémité du golfe Thermaïque, mais encore celle de la rade de Thessalonique: de quelque côté que l'on considère cette montagne, elle montre toujours une double cîme.

L'Athos est connu de tous les voyageurs par son nom ancien et par son nom moderne; mais tout le monde ignore les noms que portaient anciennement le mont Salomon et le Corthiat.

Digitized by Google

Cellarius n'a fait mention ni de l'un ni de l'autre, il ne les a pas même marqués dans sa carte de la Macédoine. D'Anville, en traçant la partie orientale de ce royaume, a donné le nom de *Cissus* à la montagne qu'il place le plus près de Thessalonique, et il appelle *Dysorum* celle qui s'en éloigne le plus. On ne voit dans cette disposition que le vague où l'ont jeté les auteurs qu'il a consultés.

Une autre erreur qu'on a déjà reprochée à d'Anville, et qui m'a paru excusable, c'est d'avoir pris le lac de Bolbè pour le lac Prasias, ce qui rend sa description de cette partie de la Macédoine entièrement fausse. Larcher, qui s'est aperçu de cette erreur dans sa géographie d'Hérodote, nous dit que cet historien est le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis le nom ancien d'une des montagnes de la Basse-Macédoine ; mais il n'en désigne pas la position, et d'après son auteur il la nomme Dysorum, comme le fait d'Anville, trompé aussi par Hérodote. Nous devons cependant savoir gré à d'Anville d'avoir découvert le trait de lumière unique qui nous donne un nouveau nom dans la géographie ancienne. Larcher, son critique, en voulant le reprendre sur sa méprise relative au lac Prasias, s'égare lui-même dans ses conjectures (1).

Il faut pourtant avouer, quant au Dysorum, mentionné seulement par d'Anville, qu'à moins de connaître les localités, il ne pouvait rétablir le nom de *Disoron*, qui était échappé à Hérodote lui-même, mot significatif et composé dans l'esprit de la langue grecque.

L'étude de la géographie ancienne nous donne souvent à remarquer que les Pélasges et les Hellènes avaient créé les mots les

(1) Hérodot., lib. IV, cap. VII; Larcher, tom. IV, pag. 196, n. 27, 10, 1802.

Digitized by Google

plus propres à peindre les objets d'une manière frappante, soit relativement à leur configuration, soit relativement à leurs propriétés morales ou physiques, ou en ayant égard à d'autres causes faciles à se fixer dans la mémoire. Les noms des villes, des montagnes, des fleuves, des fontaines, les noms d'hommes, furent pris principalement dans cette classe de mots ; et sans sortir de la Macédoine, les noms de *Pangée*, d'*Axius*, de *Piérie*, de *Lycostomos*, suffiraient pour prouver cette disposition nationale à créer des noms significatifs.

Le mot *Disoron* est du nombre de ceux qui peignent les objets ; il est composé de ΔΙΣ, *deux fois*, et d'ΟΡΟΣ, *montagne ;* il signifie, par conséquent, *montagne présentant un double sommet.* C'est en effet, comme je l'ai dit, cette double forme que nous offre le mont *Corthiat*, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer : d'où il résulte qu'on ne saurait révoquer en doute que ce moyen de reconnaissance, qui frappe de tous les côtés, n'ait donné lieu à la dénomination primitive de cette montagne.

Ce ne sera que dans mon sixième chapitre, qu'en parlant du lac Prasias, je pourrai faire connaître les causes de l'erreur de d'Anville, sur ce lac ; et c'est dans ma description de la Chalcidique, que je donnerai quelques détails sur le Cissus. Je n'en suis pas moins autorisé maintenant à restituer à deux des montagnes les plus apparentes de la Basse-Macédoine leurs noms primitifs, et à fixer leur gisement que d'Anville a déplacé.

Avant de rentrer dans la partie orientale de la Macédoine, je dois décrire quelques pays qui avoisinent la Thessalie, l'Épire et l'Illyrie, et dont quelques-uns forment le centre de l'ancienne Macédoine

---

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Voyage de Salonique à Bérée ou Caravéria. Retour par Vodina et Pella ou *Alluclissa*, successivement capitales de la Macédoine. Description de ces trois villes et des plaines qu'elles dominent.

De tous les pays qui composaient l'ancienne Macédoine avant Philippe, celui que j'ai le plus tôt connu et le plus souvent parcouru comprend les deux vastes plaines cisaxiennes et transaxiennes qui s'étendent depuis le territoire de Salonique jusqu'à l'Ématie, où sont les ruines d'Élgès, aujourd'hui Vodina. Une ligne demi-circulaire de hautes montagnes, se dirigeant du sud-ouest à l'est, forme un grand arc dont les bords de la mer semblent dessiner le cordon.

Le mont Olympe et la Piérie, qui tiennent à la Thessalie; le Bermius, qui s'étend jusqu'au mont Bora; le mont Bora lui-même; les montagnes qui bordent au nord la Mygdonie, et le mont Disoron, ferment ce majestueux tableau dont la Bottiée, l'Ématie, la Cyrresthique, l'Amphaxitide, et la Mygdonie, occupent l'intérieur.

Quatre fleuves inondent plus souvent qu'ils n'arrosent cette belle contrée; ce sont l'Échédorus qui a ses sources dans la Crestonie, et dont l'embouchure n'est pas éloignée de Salonique; l'Axius, dont les sources naissent dans diverses montagnes situées au nord de la Macédoine, entre les monts Scomius et Orbellus; le Loudias, qui sort du grand lac de Yenidgé, et

Digitized by Google

l'Aliacmon qui, après avoir reçu ses eaux des frontières de l'Épire et des montagnes de l'Elymée, vient cotoyer la Piérie, et va se jeter dans la mer, non loin des bouches de l'Axius, nommé aujourd'hui le Vardar.

Le bord fangeux des rivages de cette plaine, et les terres sans cailloux dont elle se compose, peuvent donner lieu de croire que la mer avait très-anciennement occupé une grande partie de l'intérieur de ce pays, et que les alluvions des fleuves qui le parcourent y ont formé des atterrissemens successivement cultivés.

Le desir de faire le tour d'un si beau plateau m'engagea à profiter du départ d'une caravane de marchands de Salonique, qui allait se rendre à la foire de Perlépé, petite ville frontière de la Macédoine, au-delà du mont Bermius, entre le Drin et l'Axius, dont le territoire renferme les principales sources de l'Érigon (1).

Cette caravane est dans l'usage de prendre la route la plus directe, en remontant l'Axius jusqu'à Gradisca, de passer le fleuve dans cet endroit, d'aboutir ensuite à Démir-Capi, où coule l'Érigon qu'on traverse à gué, mais dont le passage est souvent très-dangereux.

Peu avant le départ des marchands, on eut avis que, la fonte des neiges ayant été tardive, le passage du Carasou, nom que porte aujourd'hui l'Erigon, était impraticable. La caravane fut obligée de prendre la route de Caravéria pour parvenir avec plus de sûreté à la foire, par le nord du mont Bermius, le long d'une grande vallée où se trouvent Siatista, Castoria, ville située sur

(1) Jusqu'à présent nos géographes avaient formé des doutes sur le cours de l'Erigon; mais Palma, par le moyen de justes observations de M. le comte de Tromelin, les a fait cesser en prouvant que cette rivière tombe dans l'Axius.

Digitized by Google

un grand lac dont elle prend le nom, Florina, et Monastir, l'ancienne Héraclée de la Lyncestide.

Je me joignis d'autant plus volontiers à cette caravane, où l'on comptait plus de deux cents chevaux, qu'elle allait contourner la plaine, et traverser les quatre fleuves dont j'ai fait mention. Nous avions cinq à six lieues de plus à faire. La route était ainsi divisée :

De Salonique à Bérée	lieues	14.
De Bérée à Siatista		6.
De Siatista à Castoria		6.
De Castoria à Florina		6.
De Florina à Monastir ou Toli		6.
De Toli à Perlépé		8.
TOTAL		46.

La route ordinaire nous aurait donné,

De Salonique à Avrat-Issar,	lieues	6.
D'Avrat-Issar à Koumli-Kieni		8.
De Koumli-Kieni à Gradisca		4.
De Gradisca à Demir Capi, où l'on traverse l'Érigon		6.
De Demir-Capi à Kavadargik		8.
De Kavadargik à Perlépé		9.
TOTAL		41.

Par cette déviation, la route devenait plus longue de cinq lieues; mais le voyage était beaucoup plus sûr, et la campagne était plus belle.

Un janissaire, un domestique, et un peintre bulgare, nommé Apostoli, natif de Vodina, ancienne Édesse, furent mes compagnons de voyage. Notre bagage consistait en deux petits matelas du genre de ceux que les Turcs appellent *silté*, deux draps de lit, deux couvertures, et quelques ustensiles de cuisine et de table. Cet équipage, si nécessaire en Turquie, formait

Digitized by Google

une charge de cheval, couverte d'un tapis qui sert aussi quand on fait halte.

En sortant de la ville par la porte du Vardar, on n'entendait de tous côtés que les complimens d'usage, *augourler ola, que les augures soient bons* (1). Après ces complimens, on alluma les pipes ; les janissaires, conducteurs et propriétaires de chevaux ouvrirent la marche.

Nous cotoyâmes pendant une demi-heure des jardins, et ensuite des vignobles bordés de roseaux, jusqu'à l'ouverture de la plaine près d'un grand tertre, vraisemblablement *tumulus*, que nous laissâmes à notre droite. Nous avions de ce côté *Harman Kieni, village des Aires*, qui a pris son nom des aires à fouler le grain, où les meules se multiplient au temps de la moisson, à cause de la fécondité des plaines environnantes ; et nous prîmes dans cet endroit le chemin qui borde la mer, en traversant des ravins inondés chaque année par l'Echédorus. A peu de distance de là, nous passâmes deux bras de ce petit fleuve dont le lit, à son embouchure, est un composé de sable et de boue, auquel les Turcs donnent le nom de *Batac*, c'est-à-dire *lieu où l'on s'enfonce*, ce qui est tellement vrai que le cheval et le cavalier disparaissent quand on ne s'avise pas de ce danger.

Nous continuâmes notre route sur une étendue de plus d'une lieue dans l'intérieur par des terrains incultes, qui servent de

---

(1) Les Turcs se servent habituellement du mot *augure*, soit qu'ils souhaitent bon voyage à un homme qui va partir, soit qu'ils voyagent avec lui : on doit tirer de là la conséquence que les Grecs ont emprunté ce mot à la langue romaine, et que les Turcs l'ont reçu des Grecs ; ce qui ne signifie pas que les premiers en aient connu l'origine, mais seulement qu'ils en ont saisi le sens. Un peuple aussi superstitieux que les Turcs, et qui a enchaîné par la force un si grand nombre de Grecs à son culte, ne pouvait pas manquer d'adopter lui-même une superstition dont l'application devenait si fréquente.

Digitized by Google

pâturages aux troupeaux qu'on amène de l'Albanie supérieure pour y passer l'hiver. J'aurai occasion de revenir sur ces troupeaux albanais.

Après deux heures de marche sur ce terrain, nous fîmes la remarque que nous passions sur de grands ravins formant le lit appelé dans le pays l'*ancien Vardar*. En effet, les deux rives d'un grand fleuve sont si bien tracées sans discontinuité, sur un espace de plus de deux lieues de longueur, qu'il est impossible de ne pas reconnaître la justesse de la tradition, qui a conservé le souvenir du déplacement de ce fleuve. La chasse du lièvre qu'on fait dans les environs m'a mis souvent à portée de suivre les bords de ce ravin jusqu'au pont de bois jeté sur le Vardar, et que l'on passe à quatre lieues de Salonique.

Nous aboutîmes enfin à des terres à blé, situées aux environs de *Colakia*, où doit avoir été placée l'ancienne Calastra, grand village entièrement peuplé de Grecs, qui paraissent y avoir toujours résidé, malgré la domination des Bulgares, dont ils sont entourés dans toute l'étendue de la plaine.

La population de Colakia se compose de cultivateurs et de marins dévoués à la pêche. Ce village n'est éloigné du Vardar que d'un quart de lieue, et il n'y a d'autre eau à boire que celle de ce fleuve, de sorte qu'il faut que chaque habitant ait des urnes ou de petits barils et une bête de somme qui les porte, pour faire chaque jour sa provision d'eau, ou bien qu'il l'achète.

La position de ce village donne lieu de croire qu'il était autrefois entouré par deux bras du Vardar, et que, ce fleuve ayant abandonné son lit oriental, Colakia s'est trouvé dans le territoire de Salonique, quoiqu'il soit toujours compris dans le diocèse de l'ancienne Bottiée. Cette dernière observation me parut favoriser la conjecture que j'ai tirée de l'élévation du terrain et de l'ancien lit du fleuve.

Digitized by Google

La mer forme un petit golfe tout près du village; c'est dans cet abri que les pêcheurs tiennent leurs bateaux; ils vont pêcher au loin, et transportent leur poisson à Salonique.

Nous ne trouvâmes ni bateau ni pont pour passer le fleuve, et nous suivîmes ses bords pendant plus d'une heure pour arriver au bac. Nous reconnûmes dans ce trajet que les atterrissemens de l'Axius se sont beaucoup avancés sur le golfe, et ont formé des îles garnies de bois. Notre caravane fut long-temps à passer l'eau; elle poursuivait sa route par pelotons, à mesure qu'elle atteignait le bord opposé.

A une lieue plus loin, en coupant vers le nord-ouest, nous atteignîmes le *Cara-Azmac*, fleuve nommé par les anciens *Loudias*, et qui se jetait autrefois dans la mer, mais qui s'est réuni depuis long-temps à l'Axius, au lieu d'aller joindre le golfe. Nous le passâmes sur un pont de bois assez bien construit; nous étions sur ce point à trois lieues au sud du lac de Yenidgé; la largeur du Cara-Azmac n'est pas considérable; ses eaux sont presque toujours troubles, et son lit est très-profond; c'est pourquoi les Turcs l'ont nommé *Cara-Azmac*, ce qui signifie *noir-profond*. On nous assura qu'il est aussi poissonneux que le lac d'où il sort lors qu'il va se jeter dans l'Axius, après avoir formé une île qui est aujourd'hui très-cultivée

Nous nous trouvions alors à plus d'une lieue de l'embouchure du Vardar: ses bords près de la mer forment un bois où l'on va quelquefois de Salonique chasser le faisan.

Notre route nous portait vers le cours de l'Aliacmon, et nous étions déjà dans les bois qu'il traverse depuis les environs de *Berée* ou *Caravéria*, jusqu'à une certaine distance de la mer. Nous campâmes sur ces bords dans un endroit où l'on a construit de longues digues pour contenir ce fleuve. Cette réparation était si nécessaire que, les digues s'étant rompues, il y a

Digitized by Google

une trentaine d'années, le pays qu'il submergea, dans un espace de quatre lieues carrées, demeura dix ans à-peu-près dans le même état. Les agas, propriétaires des pays inondés, se réunirent, se cotisèrent, firent rétablir la digue par leurs paysans, et dans un seul été le fleuve reprit son cours, et cessa de se jeter dans le Loudias qui l'avait reçu en grande partie. L'eau s'étant maintenue dans les parties creuses du terrain, et ayant formé des amas, l'on fit une pêche très-considérable qui dura assez long-temps ; on salait tout le poisson qu'on ne pouvait pas vendre frais.

J'ai tout lieu de croire que le terrain inondé faisait partie de la Bottiée, dans les temps anciens. Suivant Thucydide, les habitans de cette contrée se transportèrent après l'inondation dans les pays voisins de la Chalcidique, les plus voisins de la mer (1). Quoique cet auteur nous dise que Caranus, en entrant dans le pays des *Macédnes*, commença par en chasser les Pières et les Phryges, et qu'il ajoute que ce prince ou quelqu'un de ses descendans immédiats fit aussi sortir de leurs états les Edoniens, les Eordiens, les Almopes, et les Bottiéens (2), j'aime à penser que la plupart de ces peuples émigrèrent volontairement, dès l'arrivée de Caranus, surtout les Edoniens, qui paraissent être rentrés dans leur ancien territoire aux environs du Pangée, où leurs compatriotes les reçurent parmi eux. Quant aux Bottiéens, je me persuade que Thucydide, qui répétait des traditions altérées depuis long-temps, a été induit en erreur par des peuples ignorans, et pour l'ordinaire plus portés à attribuer à la force des armes les événemens dont ils n'avaient pas été les témoins, qu'à les croire l'effet de circonstances toutes naturelles.

---

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCIX.
(2) Thucyd., *ibidem.*

Digitized by Google

L'inspection des lieux et la connaissance de l'inondation dont je viens de parler, doivent augmenter le soupçon d'une erreur dans le récit de Thucydide. Le fait est qu'il y eut une émigration dans l'ancienne Bottiée, et que les fugitifs allèrent s'établir sur les terres qui confinent avec la Pœllène et le territoire de Thessalonique. La dernière colonie était crétoise; elle avait eu pour chef Botton, qui lui donna son nom (1). Les indigènes lui permirent d'occuper la contrée qui depuis les bases de la Piérie s'étendait jusqu'à Pella. D'après ce que j'ai dit plus haut, on pourrait conjecturer que cette partie de la Macédoine était alors déserte et chargée de bois, comme elle l'est encore aujourd'hui dans presque toute son étendue. Un pareil établissement, peu antérieur à l'invasion de Caranus, et d'abord peu considérable, ne pouvait être nullement suspect à ce prince; d'ailleurs, si les Bottiéens lui eussent inspiré quelque crainte, les moyens qu'il avait de les forcer à sortir de ses états auraient été mieux employés à les contenir dans l'obéissance.

La contrée où l'on sait que s'établirent ensuite ces peuples, fait naître de nouveaux doutes. Le prince que l'on suppose avoir chassé tant de peuples des états qu'il avait nouvellement conquis, était aussi bon politique que guerrier courageux, et plus appliqué à s'attirer l'affection de ses sujets que disposé à en diminuer le nombre; c'est ainsi que les historiens le dépeignent. On conçoit les motifs qu'il avait eus de chasser les Pières qui s'étaient le plus opposés à son invasion; mais pour les Bottiéens, on doit croire qu'un désastre semblable à celui que je viens de rapeler, contribua beaucoup à déterminer Caranus à les placer, soit par la force, soit par des concessions volontaires, tout près de ses états, afin qu'ils lui demeurassent toujours soumis.

(1) Magn. Etymol. *voc. Bottheia;* voyez aussi Strabon, lib. VI, pag. 282, B.

Digitized by Google

Quoique voisins des Chalcidiens, et quoiqu'on les voie par fois leurs auxiliaires, ces peuples ne furent jamais compris dans la confédération olynthienne; et quand Scytalcès attaqua les Macédoniens, c'est dans la Bottiée qu'il fit le plus de ravages (1). Si d'ailleurs les Athéniens, pendant leur guerre contre Philippe, n'avaient pas considéré cette peuplade comme macédonienne, leur général Charidème, envoyé au secours d'Olynthe, n'aurait pas fait dans la Bottiée tant de dégâts.

De ces divers argumens, non moins que de la connaissance des lieux qui formaient l'ancienne Bottiée, il doit résulter trois conséquences : la première, que les colons amenés par Botton habitèrent entre deux fleuves dont les débordemens devaient souvent les inquiéter; la seconde, qu'une crue d'eau plus considérable que les autres les chassa en grande partie de leur domicile; la troisième enfin, que le roi de Macédoine les établit tout près de ses états, et qu'ils lui furent toujours soumis ainsi qu'à ses successeurs. Un homme du pays m'a assuré que sur le bord du lac de Yénidgé on aperçoit souvent pendant l'été des ruines submergées et couvertes presque toutes par les boues. Il paraît que ce lac n'était pas anciennement aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui, et que son agrandissement a été causé par une inondation plus générale que celle qui avait fait déserter les Bottiéens. C'est ainsi que de nos jours les eaux de l'Aliacmon ont chassé les Grecs établis au-dessous de ce fleuve, comme je viens de le dire. Le plus grand inconvénient de cette dernière inondation a été de couvrir le nouveau terrain d'une immense quantité de tamarin dont les eaux avaient partout répandu les graines, et que l'humidité a fait pulluler de toutes parts. Les propriétaires ont été dédommagés par l'avantage de posséder des

(1) Thucyd. lib. II, cap. CI.

Digitized by Google

terres vierges, qui ont exhaussé le sol de près de trois pieds, et d'y faire d'abondantes récoltes, sans laisser aucune de leurs possessions en jachères.

Les magasins à blé sont seuls restés intacts au milieu des eaux; et comme ces magasins, toujours surmontés d'un kiosque, ont un escalier intérieur, il m'a été facile, en comptant les degrés recouverts par les nouveaux terrains, de juger de l'ancien niveau du sol formé sans doute pendant l'inondation.

Ce n'est pas seulement dans cette partie de la plaine que j'ai pu remarquer les ravages de l'Aliacmon. Quelques années après ce premier voyage, étant venu dans la Piérie pour y visiter un monastère consacré à la Vierge et éloigné de trois lieues de Pydna, je remarquai, à la distance d'une lieue, et à la gauche de l'endroit où nous avions passé le *Cara-Azmac*, un immense terrain sablé, sans culture, au milieu duquel j'aperçus la partie la plus élevée d'un pont de pierre presque entièrement enseveli dans le sable. Il me fut impossible de reconnaître si ce pont a une ou plusieurs arches, mais je demeurai convaincu que l'Aliacmon avait exercé de grands ravages dans cette partie de la plaine. Les sables qu'il y a jetés ont exhaussé le terrain jusqu'à couvrir le pont; il s'est fait une ouverture plus bas, et ce fleuve s'est rapproché des bouches de l'Axius et du Loudias; or, il est aisé de concevoir que, si l'Aliacmon est disposé à se concentrer dans la plaine, tandis que l'Axius y tend de son côté en s'éloignant de l'est, où il a abandonné son ancien lit, on peut présumer que le Loudias, l'Aliacmon, et l'Axius, n'auront bientôt qu'une même embouchure.

Après huit heures de marche, et lorsque nous eûmes établi notre campement, je fus curieux de voir de près les eaux de l'Aliacmon, dont nous n'apercevions que le bord oriental, à cause des digues qui en resserrent le cours. Les eaux basses et

Digitized by Google

limpides roulaient sur des cailloux. Les environs du fleuve sont couverts de grands arbres, et les terrains tapissés de verdure; rien de plus riant et de plus pittoresque que cette solitude animée par le campement de notre caravane. En ne voyant dans ce ravin ni habitation, ni chemin, il me fut aisé de comprendre pourquoi les propriétaires des chevaux de la caravane nous y avaient conduits. L'abondance des pâturages les y attirait : ils se détournent toujours ainsi des grandes routes, quand la belle saison leur offre sans frais des herbages pour leurs bestiaux. Nous étions campés sur cette pelouse; les ballots et les bagages servaient de rempart et de chambre à chaque marchand, et la voûte céleste déploya bientôt devant nos yeux toute sa magnificence. Une seule chose manquait en ce moment au bonheur des Turcs; c'était le café : il n'y avait pas une seule broussaille dans la prairie pour en préparer, et nous surprîmes beaucoup nos voisins, quand nous leur offrîmes de celui que nous avions fait à l'esprit de vin.

A cinq heures du matin tout fut en mouvement pour le départ, et dans moins d'une demi-heure nous fûmes en marche, toujours dans les bois et dans les prairies, et souvent auprès du fleuve. Ses bords sont partout soutenus par des renforts construits avec des pieux et de la terre; de grands arbres fortifient aussi cette digue.

Vers dix heures du matin, nous nous arrêtâmes pour faire reposer les chevaux, et pour jouir de la fraîcheur de l'ombre. Les bois nous cachaient les villages qui se trouvaient à notre droite. On compte principalement, parmi ces villages, celui de *Capsohori*, où réside un évêque suffragant du métropolitain de Salonique, et dont le diocèse s'étend jusqu'à Colakia. Cet évêque, très-hospitalier envers les Francs, me reçut quelques années après avec la plus grande cordialité, dans un nouveau

Digitized by Google

voyage que je fis à Berée. Les bois qui entourent son habitation, ainsi que les autres villages de son petit diocèse, sont entremêlés de grandes terres à blé qui fournissent d'abondantes récoltes. Une semblable disposition des terres au milieu des bois me prouva de plus en plus que je me trouvais dans l'ancienne Bottiée, qui s'était couverte de grands arbres après la catastrophe qu'essuyèrent ses premiers habitans. Toute cette partie très-considérable de la plaine, entre le lac et l'Aliacmon, nourrit une grande quantité de gibier : les tourterelles s'y plaisent beaucoup. Le jour que je fus reçu chez l'évêque, son chasseur n'eut besoin que d'une demi-heure pour nous en apporter huit ou dix extrêmement grasses. Le faisan y est aussi très-abondant; mais on ne sait pas le tirer au vol, et on va l'attendre le soir à la juchée.

Il est à remarquer que les Bulgares n'ont jamais pénétré dans ces bois. La population y est toute grecque, ainsi que dans la Piérie, jusqu'à *Caravéria* et à *Gniausta*. Il paraît que c'est dans l'épaisseur de ces remparts naturels que les Grecs, pendant l'invasion des Bulgares, trouvèrent un refuge, et qu'ils s'y maintinrent moyennant des traités faits avec les conquérans.

A deux heures après midi, nous recommençâmes notre marche. Bientôt nous sortîmes des bois, et nous traversâmes le beau territoire de Bérée qui s'ouvrait devant nous. Le soir, la caravane s'arrêta dans un lieu propre au pâturage ; le lendemain, elle remonta vers le nord du mont Bermius, et nous la quittâmes sur le chemin qui conduit à Siatista.

Un ami d'Apostoli, nommé Békéla, nous reçut dans sa maison, avec de grandes marques de cordialité. Il s'était rendu savant dans la langue grecque littérale, et il avait cela de commun avec son ami, qui, quoique Bulgare, l'avait apprise dès sa plus tendre enfance. Cette conformité de goûts était une des causes

Digitized by Google

de leur amitié. Békéla était riche; il jouissait de la protection de l'Angleterre, par le moyen d'un Barat, sorte de firman que la Porte accordait, à cette époque, à tous les ministres étrangers, à l'effet d'affranchir leurs interprètes rayas du droit de capitation. Dans la suite, ces interprètes étant devenus un corps inutile, le Grand-Seigneur actuel a cessé d'accorder cette faveur abusive, et s'est réservé la vente d'un droit illusoire, auquel les rayas n'ont pas beaucoup de confiance.

Békéla, qui résidait loin de Salonique, ne jouissait que faiblement de la protection du consul anglais; et comme il était riche, il n'en était que plus souvent exposé aux avanies que lui suscitaient les Grecs eux-mêmes, de manière qu'ayant des inquiétudes à cause d'affaires très-épineuses, il venait souvent à Salonique, où enfin je l'ai vu mourir pauvre. Ses enfans, lassés de ces vexations, ont porté ensuite les restes de leur fortune dans l'Allemagne, et ils s'y sont établis.

La ville de Berée contient environ dix-huit à vingt mille habitans turcs ou grecs; quoique très-ancienne, elle ne présente aucun monument d'une haute antiquité. Quelques restes d'anciens murs, et une grande tour du moyen âge, située dans l'intérieur, sont les seuls édifices qu'elle offre aux curieux. Les églises sont toutes de nouvelle construction; cette ville se soutient dans le second rang, parmi celles de la Macédoine, par la richesse de son territoire, et par la fabrication des assortimens de bains qu'elle fournit dans tous les marchés de la Turquie. Le peuple en fait usage comme les seigneurs; ces assortimens se composent de diverses pièces, qui sont les *macramas*, dont on se couvre de la ceinture en bas, quand on entre dans le bain; et, quand on en sort, le baigneur ou la baigneuse remplace le *macrama* par deux autres; il pose le premier autour de la tête pour sécher les cheveux, et le second sur les épaules. Ces sortes

Digitized by Google

de grandes serviettes sont toutes de lin; les plus fines sont blanches et tissues par bandes, moitié unies et moitié comme des velours ras, pour pomper l'eau plus facilement. Ces toiles sont en usage dans toute la Turquie. Le domestique qui donne à laver, en présentant la cuvette ou le *leyen* et *l'ibric* ou pot à l'eau, offre le *macrama* qui est suspendu à son épaule. Dans les maisons où il y a de l'aisance, ce sont deux domestiques qui font séparément ce service, avant et après le repas. Il en est de même pour le café; un domestique l'apporte, et un autre le distribue. La seconde pièce nécessaire au bain est une ample chemise, dont on s'enveloppe en se jetant sur des matelas où d'autres macramas sont étendus, et tiennent lieu de draps de lit.

Comme la chemise n'est en usage que pour les gens aisés, elle est ordinairement brodée en soie et or. Il faut donc qu'un assortiment de bain soit composé de sept pièces, y compris la chemise. Pour le vulgaire, c'est toujours le propriétaire du bain qui fournit tout; il ne manque jamais aussi d'envoyer le café et la pipe, lors qu'on entre dans le bain, et lors qu'on en sort.

Toutes les pièces sont en fil, jamais en coton : le chanvre est filé dans la ville ou dans les environs, ce qui occupe un très-grand nombre d'habitans turcs et grecs. Les eaux qui circulent dans la ville, et qui se répandent dans la plaine, favorisent la culture du chanvre. Ce pays est le seul de la Turquie qui puisse donner la toile à bon marché.

Les moulins à foulon sont encore à remarquer dans la ville de Bérée. On y envoie les draps grossiers et les tapis fabriqués par les manufactures de Salonique.

Je parlerai encore de cette ville à l'occasion des médailles qu'elle fit frapper avec une date, et que je me propose d'expliquer dans une dissertation particulière qui pourra servir de suite à la présente relation.

Digitized by Google

On peut compter parmi les dernières vexations d'Ali, pacha de Janina, celle qu'il fit il y a une dizaine d'années contre la ville de Bérée. Il surprit cette ville sans défense, y mit une garnison, et s'attribua les impositions dévolues au pachalic de Salonique, dont elle fait partie, de telle sorte que cette ville a été soumise pendant plusieurs années à payer les mêmes droits à deux pachas différens, ce qui ne s'était jamais vu; sans compter les vexations particulières des officiers de celui de Janina. Ni les beys de Salonique, ni le pacha résidant dans cette ville, n'osèrent jamais s'opposer à cette invasion, qui a duré jusqu'à la mort du tyran.

Avant de nous séparer de notre hôte, je fus curieux de connaître son opinion sur un passage de Mélétius, géographe grec de notre temps, qui a prétendu qu'un canton qu'on nomme encore aujourd'hui *Pallatia* se trouve aux environs de Pella. Békéla me répondit qu'il s'était déjà aperçu de cette erreur; que le territoire dont il s'agit était connu de plusieurs habitans de Caravéria pour appartenir à la Piérie orientale, et qu'il était instruit que quelques ruines existantes dans cet endroit avaient donné lieu au nom de Pallatia, qu'il portera encore long-temps. Mon hôte ajouta à cette information qu'il avait été plusieurs fois à Pella, et qu'il n'y avait trouvé aucune tradition relative à la dénomination de Pallatia. Nous nous séparâmes de notre hôte le troisième jour de notre arrivée chez Békéla; nous lui dîmes adieu; et, ayant dirigé notre route à l'est pendant près de quatre heures, en côtoyant le mont Bermius, nous parvînmes à Gniausta. Avant d'en gravir le territoire, nous traversâmes un grand ruisseau provenant d'une source qui jaillit du dessus du village, et dont les eaux vont se jeter dans le lac de Yenidgé.

Gniausta était avant l'insurrection plutôt une petite ville qu'un village; elle a dû être habitée dès les plus anciens temps à cause de ses belles eaux et de ses beaux vignobles, exposés

Digitized by Google

au midi. Il paraît que ce canton fut anciennement habité par les Bryges, qui, selon Thucydide, furent chassés par Caranus, avant qu'il eût pris possession de la ville d'Égée, aujourd'hui Vodina.

Apostoli, absent depuis long-temps de son pays, avait une sœur mariée à un Grec de Gniausta; cette femme et son mari nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie. L'aisance paraissait partout dans cette maison; et quoiqu'elle fût très-modestement meublée, nous y trouvâmes deux lits destinés aux étrangers, usage commun chez tous les Grecs d'une fortune même très-médiocre.

Le vin de Gniausta est dans la Macédoine ce que le vin de Bourgogne est en France; on le vend toujours le double des autres vins, même de celui des pays les plus voisins. On le transporte à Salonique et à Serrès, où il s'en consomme beaucoup. Je puis assurer même qu'à l'exception de celui de Ténédos, ce vin, considéré comme vin d'ordinaire, est réellement le meilleur de toute la Turquie.

Apostoli m'avait annoncé que je trouverais à Gniausta les femmes généralement belles, tandis qu'à Vodina, son pays natal, je ne verrais que des figures très-ordinaires: c'est en effet ce que je reconnus. On ne conçoit pas, dans le pays, quelle peut être la cause de ce phénomène: les uns disent qu'il provient de la qualité des eaux, pures et limpides à Gniausta, et saumâtres à Vodina; d'autres prétendent que cette différence vient de ce que chez les Grecs la race est plus belle, et chez les Bulgares généralement plus commune.

Ce pays, si fertile en vins, est encore remarquable par son industrie. Un grand nombre de ses habitans s'appliquent à l'orfévrerie; d'autres s'adonnent au commerce et fréquentent l'Allemagne. Mais malgré ces occupations, ce village est sujet à des

Digitized by Google

troubles domestiques provenant de la forme de son gouvernement, qui est démocratique, sous la juridiction d'un cadi, et sous le pouvoir du pacha de Salonique. L'administration démocratique est confiée à huit ou dix archontes. Il arrive souvent que cette démocratie devient tyrannique par le pouvoir qu'un archonte usurpe sur ses collègues. C'est ce qui avait lieu lors de mon séjour. Un seul Grec gouvernait le pays. Lorsque j'allai lui faire ma visite, il était occupé de la bâtisse de son palais, où se manifestait autant son despotisme que sa richesse. On m'assura, sur les lieux, que ce genre d'administration n'était très-pernicieux que lorsque les pachas trouvaient des motifs de se mêler des affaires du pays; qu'il fallait alors s'arranger avec eux moyennant des sommes considérables, et que le chef du village en retenait une partie sans en rendre compte. On ajouta que cette tyrannie ne passait pas du père au fils, et qu'il arrivait parfois que des pachas avaient fait couper la tête aux usurpateurs, ou que ces chefs avaient pris le parti de se bannir eux-mêmes.

Le dernier de ces tyrans de Gniausta, nommé Basili, âgé seulement de trente-cinq ans, et doué d'un grand courage, osa résister au fameux Ali de Janina, lorsque celui-ci voulut avoir sous sa dépendance un pays qui lui convenait si bien, depuis qu'il était maître de Bérée. Le siège dura trois mois; les braves de Gniausta, et l'intrépide archonte qui les commandait, déployèrent un grand courage. Les beys de Salonique avaient promis à ce chef des secours qu'ils ne lui envoyèrent point, dans la crainte qu'Ali Pacha ne fît dévaster leurs propriétés, situées dans l'intérieur de la plaine. Enfin, les secours n'arrivant pas, et le pacha renforçant toujours son armée, les assiégés sortirent du village pendant un nuit obscure, passèrent à travers la troupe ennemie, et, après avoir tué beaucoup de monde,

Digitized by Google

ils se retirèrent à Salonique, où leur chef se mit sous la protection du consul d'Angleterre.

Les suites d'un pareil évènement sont dignes d'un monstre tel qu'Ali, de qui l'ambition n'était jamais satisfaite. La femme, le fils et la fille de Basili, restés dans le village, furent transportés à Janina, et Basili n'ayant pu les délivrer, ni par rançon, ni par protection, alla se retirer dans un monastère du mont Athos, où il est devenu fou.

On peut croire que le Grand-Seigneur, n'ayant pu pardonner à Ali-Pacha ce dernier grief, s'occupa dès-lors des moyens de détruire un pareil rebelle; tout le monde sait ce qui en est arrivé.

Le grand ruisseau qui coule auprès de Gniausta prend sa source dans la montagne, très-près du village. Nous voulûmes la voir; l'eau ne forme aucune cascade; on passe, pour y arriver, près d'une église dont l'intérieur est entièrement couvert de peintures, et qui paraît très-ancienne; deux colonnes de marbre du pays, de différentes couleurs, et où le rose pâle domine, en forment la décoration extérieure; ce genre d'ornement n'est pas très-rare dans ces contrées; le moyen âge conserva long-temps les usages de l'antiquité.

Quoique les habitans de Gniausta fussent situés entre des pays tranquilles, dans le temps de l'insurrection des Grecs, l'Observateur oriental nous a appris que, la seconde année de cette révolte, le terrible Aboul-About, gouverneur de Salonique, voulant s'enrichir par la ruine de cette belle contrée, plus que ne l'avait fait Ali-Tebelen, alla, à la tête de toutes ses troupes, et sur un simple soupçon de révolte, surprendre les paisibles habitans de Gniausta, et qu'il en fit massacrer la plus grande partie; ce journal ajoute que les Juifs s'armèrent à cette occasion, pour seconder le pacha dans cette horrible expédition. On aura toujours autant de peine à concevoir la conduite d'Aboul-About que celle du

Digitized by Google

pacha de Janina. Quant aux Juifs, il peut y avoir quelque exagération dans le récit qui les concerne; mais il n'y en a pas à croire qu'ils n'ont pas été oisifs dans cette scène d'horreur.

La rivière de Saint-Élie forme, à peu de distance du village de Gniausta, une cataracte qui verse ses eaux dans la vallée.

En sortant de Gniausta, nous descendîmes dans la plaine par les vignobles qui en décorent les avenues; prenant ensuite notre route au nord-est, nous arrivâmes en deux heures à un coude de la montagne que nous avions suivie depuis Bérée, et nous tournâmes au nord, dans une petite plaine qui, comme un golfe, s'étend entre deux monts peu élevés jusqu'à Edesse ou Vodina. Les Bulgares ont ainsi nommé cette dernière ville, à cause des belles eaux qui se précipitent en cascades dans la plaine, et forment la petite rivière que nous avions à notre droite.

La ville de Vodina a été célèbre sous le nom d'Édesse, et sous celui d'Egé, que lui donna Caranus, après l'avoir surprise, au moyen d'un troupeau de chèvres qui, par un temps pluvieux, rentrait dans la ville. De là vint que toutes les médailles primitives des rois de Macédoine, jusqu'à Archélaus Ier. représentèrent la chèvre, animal consacré à Jupiter, qui avait favorisé l'entreprise du conquérant.

Un immense plateau, sur lequel cette ville est placée, nous présentait par sa hauteur, par sa forme demi-circulaire, et par ses cascades, un aspect très-pittoresque. Plus on approche de ce plateau, plus il paraît s'embellir. L'écume des eaux que le soleil rend plus éclatantes, mêle agréablement ses couleurs avec la verdure des arbrisseaux, que la fraîcheur entretient sur le penchant presque perpendiculaire de ce grand rocher.

---

(1) Voyez planche VII.

Digitized by Google

Arrivés au pied de la colline, nous avançâmes vers la ville, à travers des sentiers à peine tracés, sur une herbe toujours fraîche, et parmi de grands vergers complantés de jujubiers. Nous n'apercevions d'abord sur le plateau qu'un kiosque d'une assez belle apparence; mais, à mesure que nous approchâmes, nous vîmes se développer devant nous une ville de vingt-quatre mille habitans. Apostoli me dit que le kiosque appartenait à l'archevêché; il m'ajouta que les Turcs avaient laissé la propriété de ce quartier aux chrétiens, soit à cause de l'église, soit pour éviter le bruit de trois grandes cascades qui en sont très-voisines.

Tandis que nous montions du côté droit de la ville, qui est le côté des chrétiens, et par un très-mauvais chemin en zig-zag, des voyageurs albanais, qui s'étaient joints à notre petite caravane, déchargèrent leurs armes pour jouir d'un écho très-renommé, qui se fait entendre de ce côté de la montagne jusqu'à cinq fois. On n'est jamais alarmé dans la ville de ce bruit des armes : on en conclut seulement qu'il arrive des voyageurs. L'écho provient, suivant les gens du pays, de la quantité de grottes que le tuf a formées dans l'intérieur du plateau, composé de pierres d'une seule nature. On ne cesse, en effet, de découvrir de temps en temps quelques nouvelles grottes, lorsqu'on fait des fouilles pour en tirer les matériaux nécessaires à la bâtisse des maisons; et on préfère ces pierres à d'autres, parce qu'elles sont légères, et qu'elles durcissent à l'air.

Notre première visite fut pour le vénérable Métropolite, de qui Apostoli avait reçu des soins paternels; aussi se vantait-il d'être plus Grec que Bulgare. J'ai déjà remarqué que les hommes de cette dernière nation s'identifient plus aisément avec les Grecs, lorsqu'ils habitent des villes où réside un évêque, et où par conséquent il y a des écoles; ils semblent se croire plus

Digitized by Google

distingués, lorsqu'ils ont suivi des écoles grecques, et qu'ils y ont acquis des connaissances que la seule éducation bulgare ne peut leur donner.

Tous les archevêques qui se succèdent à Vodina, quoique Grecs de nation, sont dans l'obligation d'apprendre la langue bulgare; leur diocèse se compose de plus de cent villages, dont les habitans ne parlent que cette langue, et en même temps le turc. Les femmes bulgares ne parlent que leur langue maternelle. Or, si l'archevêque ne savait parler que le turc et le grec, il recevrait, dans ses courses annuelles, moins d'hommages publics, et ses revenus seraient beaucoup moins considérables.

Je n'entrerai point dans de grands détails sur l'administration temporelle et religieuse d'un diocèse peuplé entièrement de Bulgares; ceux-ci ne sympathisent avec les Grecs que par la religion, et croupissent dans la plus profonde ignorance. Je donnerai bientôt un exemple de leur nullité absolue dans les connaissances les plus nécessaires, et même dans leur propre religion.

Notre visite chez l'archevêque fut courte, et son accueil fut toujours affectueux. Son palais m'ayant paru digne de l'éloge qu'on m'en avait fait, je crus que je devais l'en complimenter; mais il me répondit qu'il s'était souvent repenti d'avoir souffert qu'on eût fait cette bâtisse aux frais de son diocèse. L'ancien palais, ajouta-t-il, dans son état de vétusté, faisait mon bonheur; il n'excitait l'envie d'aucun de nos dominateurs; il était à l'abri d'avanies; mais depuis que les architectes et les peintres en ont fait une habitation somptueuse, il est devenu une source de malicieux rapports et de tyranniques prétentions. L'archevêque ne se plaignait pas des agas du pays, mais des pachas qui, en passant par la route de Vodina, ont plusieurs fois imposé la

Digitized by Google

communauté, sous les prétextes les plus frivoles. Cette maison, me disait encore le prélat, a coûté en avanies, depuis vingt ans, le double de sa valeur, sans compter les troubles des négociations et l'insolence des officiers subalternes qui en étaient chargés. Le kiosque surtout, qui se voit de très-loin, est une des principales causes de ces avanies. La communauté, me dit aussi l'archevêque, aurait fait détruire cette pierre de scandale, mais nous aurions déplu aux grands du pays, qui, trop faibles pour nous défendre contre les vexations des pachas, ne sont pas moins exigeans pour ce qui concerne leur plaisir. Ce kiosque leur plaît, et de temps en temps ils viennent y prendre le café, que je leur fais donner, et jouir de la fraîcheur de la brise qui s'y fait sentir plus que dans l'intérieur de la ville : il a donc fallu conserver le kiosque, malgré les maux qu'il nous cause.

Peu après cette conversation, qui paraissait beaucoup affecter notre hôte, nous nous transportâmes sur la belle terrasse dont le kiosque occupe le centre. Ce ne fut ni l'élégance constantinopolitaine de cet édifice, ni ses peintures, qui causèrent ma surprise, mais un point de vue admirable par sa richesse et son immensité.

Qu'on se figure une plaine de quinze lieues de profondeur et de presque autant de largeur, qui a son horizon sur la mer, couverte de bois, de métairies, de villages, de ruisseaux signalés par de grands arbres, et le lac de Jenidgé qui en forme le centre, et on aura une idée de ce magnifique tableau. Sur le devant du plateau jaillissent vingt cascades plus ou moins considérables, qui se réunissent dans la vallée. Du côté de l'est et des hauteurs d'un coteau voisin tombe une grande colonne d'eau qui, sans toucher au rocher d'où elle se précipite, paraît se plonger dans un abîme où elle a creusé son bassin.

Toutes ces eaux proviennent d'une rivière qui alimente un lac situé au nord de la montagne, et à deux lieues de distance.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lith. de Langlumé

Cascade de Vodina

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Dans la ville, la rivière est divisée, pour le service public, en un grand nombre de canaux; et au sortir des usines, ces ruisseaux vont former, à peu de distance de la maison de l'archevêque, les cascades de la pente méridionale. Au-dehors de la ville du côté de l'est, commence une prairie très-étendue entourée de jardins, de platanes, de saules, d'ormeaux; elle est coupée dans sa longueur par la rivière. Divers kiosques ornent aussi cette belle promenade, qui est une des avenues principales de la ville. Un bras de la rivière en a été détourné pour un moulin; c'est cette eau que l'on voit, du palais de l'archevêché, se précipiter dans la plaine.

Nous allâmes ensuite visiter le couchant de la ville, nous n'y trouvâmes qu'une nature sauvage, mais la pente est plus douce; on y a établi le chemin destiné aux voitures. Il paraît que la ville actuelle était autrefois le château d'Edesse; quelques pans de murs antiques m'avaient fait soupçonner que cette ancienne ville était située sur la partie basse du grand plateau, et je parvins à m'en convaincre en me transportant sur les bords de la rivière inférieure, où se réunissent les eaux des cascades.

Les parens et les amis d'Apostoli nous donnèrent un repas champêtre, sous les ombrages qui bordent cette rivière, et nous firent jouir du plaisir d'y manger des truites pêchées sur les lieux mêmes.

Le jour indiqué, nous reprîmes le chemin de l'est par où nous étions montés à la ville. Arrivés près du bassin de la grande colonne d'eau, nous nous détournâmes, et l'on me fit apercevoir que le fond du ruisseau extrêmement rapide que forme cette cascade est pétrifié par les substances que l'eau y dépose. Nous avions fait halte devant une des cascades que forme la rivière, et c'est au-dessous des rochers d'où les eaux se précipitent,

Digitized by Google

qu'il s'agissait de prendre le poisson. Le plus jeune de la compagnie plongea dans le bassin que les eaux ont creusé, et je fus bien surpris de le voir revenir avec une truite dans sa main; le même plongeur répéta plusieurs fois la même expérience, et toujours avec le même succès.

La journée se passa agréablement avec ces Bulgares, tous lettrés, amis de l'archevêque; deux diacres attachés à ce prélat y firent entendre de très-belles voix; ils chantaient tantôt en langue turque, tantôt en langue grecque. Le repas fut gai et décent, et le vin de Gniausta n'y fut pas épargné.

Pour me convaincre que nous avions marché sur les ruines de l'ancienne Édesse, on nous conduisit en retournant à la ville dans un emplacement où je vis le torse d'un cheval de marbre blanc d'une proportion colossale qui me parut d'un très-beau style. Ce fragment me fit ressouvenir que le cheval était un emblême de la monnaie des anciens rois de Macédoine, et j'eus lieu de croire qu'il y avait eu dans cet endroit un beau monument du temps de ces rois.

On trouve le cheval nu sur les monnaies d'Alexandre Ier, sur celles d'Archelaus, d'Amyntas, de Pausanias. Le torse dont je parle avait été long-temps caché dans des ruines; le maître du terrain l'avait fait découvrir depuis peu de temps, pour satisfaire sa propre curiosité.

La profondeur où ce colosse s'était trouvé enseveli me fit juger que les terrains s'étaient considérablement exhaussés. Un monument de ce genre n'a pu se trouver isolé en pleine campagne; il est vraisemblable que d'autres ruines cachées avoisinent celles-là, et doivent être celles de la ville à laquelle appartenaient aussi les pans de murs que j'avais déjà découverts.

Je ne remarquai à Vodina d'autres restes d'antiquités que des inscriptions dont on a orné le palais du *Vladika;* c'est ainsi que les

Digitized by Google

Bulgares appellent leurs évêques, tandis que les Grecs les nomment *despotès, saints,* ou *très-saints,* selon leur rang. J'avais copié ces inscriptions; je les ai perdues dans les fréquens changemens de pays auxquels j'ai été obligé. Autant que je puis m'en souvenir, elles n'ont aucun rapport avec les rois, et appartiennent aux premières époques de l'empire. Ce fut en vain que je m'informai si l'on ne trouvait pas aux environs de la ville les anciens tombeaux des rois que les soldats gaulois à la solde de Pyrrhus pillèrent et profanèrent impunément. Cette recherche est encore à faire par les voyageurs qui visiteront la Macédoine après moi.

La seule antiquité remarquable du moyen âge est dans la métropole attenante à l'archevêché. Dix colonnes de vert antique, très-bien polies, décorent cette église; il paraît que les premiers chrétiens les ont enlevées d'un ancien temple, sur les ruines duquel la métropole a été bâtie. En voyant ce beau marbre au milieu d'un pays si avancé dans l'intérieur des terres, tout fait présumer que la carrière n'est pas éloignée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en existe une semblable dans la Macédoine; elle y a été découverte par un Italien, qui a long-temps exercé à Salonique les fonctions de consul impérial.

Il avait entrepris une spéculation assez singulière pour que j'en fasse mention. S'étant aperçu que les Turcs emploient pour leur sépulture les plus beaux morceaux d'antiquités qu'ils sont à portée de se procurer, il ne se fit aucun scrupule de dépouiller à son tour les tombeaux des turcs, et il commença par exploiter les cimetières de Salonique. Il s'était associé des bandits, qui pendant la nuit enlevaient ce qui leur avait été désigné la veille, transportaient les fragmens sur les bords de la mer, et les laissaient cachés dans le sable jusqu'à ce que quelque bâtiment pût les transporter en Italie.

Ce premier essai ayant réussi, il fit pendant plus de dix ans

Digitized by Google

de fréquens voyages dans l'intérieur avec ses compagnons; ceux-ci se chargeaient de tous les dangers des opérations nocturnes, et les objets enlevés arrivaient toujours heureusement sur les bords de la mer.

A force de questionner des chevriers, ce consul, pendant ses voyages, parvint à découvrir la carrière des marbres qu'on désigne par le nom de *vert antique*, et qui sont très-abondans dans les anciens monumens de la Macédoine.

Son fils me dit, quelque temps après, qu'ayant hérité de son secret, il en avait fait proposer l'achat au Grand-Seigneur, mais que sa hautesse n'avait fait aucun cas de cet offre.

Je ne voulus pas partir de Vodina sans avoir visité les principales grottes au-dessus desquelles la ville est bâtie, où l'on découvre des stalactites de la plus grande beauté. Des ouvriers me conduisirent dans celles qui avaient été le plus récemment découvertes. Ces stalactites, en forme de grappes de toute grandeur, et que personne n'avait jamais touchées, tenaient à la voûte par une seule tige très-dure, dont les branches multipliées à l'infini diminuaient par gradation jusqu'aux ramifications les plus déliées. Comme je voulais en enlever deux des plus extraordinaires, les ouvriers me promirent de les détacher avec le moins de dégâts possible. Nous revînmes le lendemain pour exécuter cette opération; et, malgré le dommage que nous causâmes à ces grappes, et malgré celui qu'elles éprouvèrent dans le transport, elles furent encore assez curieuses pour figurer dans le cabinet d'histoire naturelle de Malte. C'est au prince de Rohan, neveu du grand-maître, que j'en fis présent.

Il me restait à voir le lac d'où sortent les belles eaux de Vodina; mais j'aimai mieux remettre cette course à une époque où je me proposais d'aller voir le lac d'Ocrida. J'ai dit déjà combien j'ai éprouvé de contrariétés pour effectuer ce projet :

Digitized by Google

du reste, il paraît qu'on pourrait découvrir dans les montagnes des environs de Vodina des objets curieux d'histoire naturelle. Le cristal de roche y est abondant. Des amis de l'archevêque me firent cadeau de quelques beaux échantillons de ces cristaux. La botanique y présenterait aussi de grandes richesses.

Notre vénérable archevêque était à la veille d'aller faire la tournée annuelle de son diocèse, qui s'étend depuis Pella jusque dans l'intérieur de la Pélagonie. Il fut décidé que nous serions ses compagnons de voyage, jusqu'à la ville de Yénidgé où il devait s'arrêter. Notre caravane était composée de dix personnes, en y comprenant deux ecclésiastiques, deux janissaires, et trois domestiques.

Nous partîmes de très-bonne heure pour Paléo-Castro, *vieux château*, distant de quatre lieues de Vodina. Au bout de la petite plaine qui précède cette ville, et après avoir passé un pont de pierres, nous prîmes à notre gauche la route de la grande plaine. Une heure après, nous traversâmes une rivière fort large et très-ombragée, qui sort de Karadgia ovasi, ou *contrée noire*, séjour, comme je l'ai dit, de Bulgares apostasiés. Les Turcs ont donné à cette rivière le même nom *Karadgia ovasi*, à cause des inondations auxquelles elle est sujette. La largeur de cette rivière, où il y avait peu d'eau quand nous la traversâmes, et dont le lit est chargé de sables et de cailloux, fait assez connaître qu'elle reçoit beaucoup d'eau pendant l'hiver.

Avant d'arriver à Paléo-Castro, nous gravîmes des monticules bien cultivés, qui annonçaient l'activité et l'industrie des habitans. Nous avions devant nous une haute montagne, dernière chaîne de celles qui se prolongent dans l'intérieur, et dont l'Axius baigne les bords. Je ferai remarquer bientôt qu'on voit des hauteurs de la Crestonie cette espèce de promontoire qui présente un léger signe de division entre la plaine de Salonique

Digitized by Google

et celle de Pella. Ce village est habité par des paysans propriétaires; des agas y possèdent aussi des terrains, et y entretiennent des facteurs de leur nation, dont le principal a le commandement du village; mais la population est entièrement bulgare.

A notre arrivée, l'archevêque descendit chez le curé du lieu, et il nous fit loger chez le paysan bulgare le plus aisé du pays. On comprend bien que nous n'y trouvâmes pas de lits, mais un modeste sopha en tint lieu.

L'archevêque m'avait dit que ce village jouissait d'un grand revenu, provenant de moulins à eau, dont les sources naissent près de la montagne; nous nous empressâmes d'aller les visiter, et, à la distance d'un quart d'heure environ, dans un lieu totalement désert, nous vîmes bouillonner et jaillir de tous côtés, parmi les sables, des eaux limpides, assez abondantes pour former sur-le-champ une petite rivière, qu'on ne peut traverser que sur des ponts. Rien ne réjouit la vue aux environs de cette source, ni vers les hauteurs qui la dominent; mais on se dédommage en tournant les yeux vers la vallée où les eaux se réunissent, et sur la plaine où elles vont se confondre avec le lac de Yénidgé.

En m'entretenant le soir avec notre prélat, je lui fis part d'une idée qui m'était venue sur les lieux mêmes. Il me semble, lui dis-je, que ce grand volume d'eau doit provenir de l'Axius qui coule de l'autre côté de la montagne, en passant par des souterrains jusqu'à l'endroit où nous voyons jaillir la source; j'ajoutai que les anciens devaient avoir eu des connaissances positives à ce sujet, puisqu'ils avaient donné le nom d'*Amphaxitide*, ou de contrée située *entre deux branches de l'Axius*, à la partie du territoire où nous nous trouvions; c'est-à-dire qu'ils jugeaient que ce territoire était arrosé d'un côté et de l'autre par l'Axius.

Digitized by Google

Dans le pays, personne ne se doute de ce phénomène; mais, j'ai lieu de croire que les anciens ne l'ignoraient pas. Suivant quelques géographes, on pourrait penser que Paléo-Castro était autrefois une ville qui portait le nom de *Sirris;* mais il me paraît plus naturel de reconnaître dans ces ruines la ville d'*Amphaxis,* dont il nous reste des médailles; et si nous supposons, ce qui est très-vraisemblable, que les anciens habitans de la Macédoine ont eu connaissance du passage souterrain d'une branche de l'Axius, nous ne serons pas surpris qu'ils aient désigné la contrée par le nom d'*Amphaxitide,* à cause de cette déviation des eaux du fleuve.

Nous ne pouvons douter qu'*Amphaxis* ne fût placée à la tête des eaux auprès desquelles tout invitait à bâtir; son nom lui venait de cette position.

La soirée se passa à discourir sur l'organisation physique du pays où nous nous trouvions, et sur des eaux souterraines dont je citai plusieurs exemples dans la Macédoine. Le vladica ne soupçonnait pas que dans son diocèse il y eût un canton qu'on avait eu raison d'appeler *Amphaxitide,* mais il parut convaincu que les premières dénominations des divers lieux d'une contrée provenaient généralement de quelque circonstance physique, ou des avantages qu'elle présentait à ses habitans : on convint ensuite que la poésie avait souvent embelli ces noms, en leur donnant une origine fabuleuse.

Le lendemain, l'archevêque célébra la messe, qui lui fut, comme à l'ordinaire, très-bien payée. Vers le soir, tandis que je faisais une promenade seul, autour du village, pour y jouir de la vue qui s'étend jusques vers Caraféria, entre le mont Bermius et la Piérie, arrivé près du cimetière des chrétiens, je fus saisi d'étonnement et de crainte, en entendant les cris plaintifs d'une femme. J'allai sans hésiter vers l'endroit d'où partaient ces

Digitized by Google

signes de douleur, et j'arrivai au pied d'un des vieux murs du cimetière; je grimpai dessus, et je vis une femme assise sur ses talons, qui frappait ses genoux en pleurant, et en chantant des complaintes; elle ne m'aperçut pas, et continua ses chants. Je me gardai de la troubler, et en arrivant auprès du vladica, je lui contai cette aventure. On me dit alors que cette femme avait perdu un fils depuis peu de temps; que, suivant l'usage des Bulgares, elle allait, chaque semaine, au renouvellement du jour où cet enfant était mort, pleurer sur sa tombe, y chanter l'éloge de son fils et sa propre douleur; et que ce retour auprès du tombeau devait durer pendant un an.

Nous partîmes bientôt pour Yénidgé, dont nous n'étions distans que de deux heures. La moisson occupait alors beaucoup de monde, et du plus loin qu'on apercevait le vladica, hommes et femmes quittaient leurs travaux pour venir baiser sa main, et recevoir sa bénédiction.

La ville de Yénidgé a été bâtie par les Turcs, à deux lieues au couchant de Pella, et, quoiqu'on doive supposer que beaucoup de matériaux enlevés à cette ancienne ville aient servi à construire la nouvelle, il ne nous fut possible de découvrir qu'un seul monument qui parût provenir de l'ancienne capitale de la Macédoine. Ce monument représente un lion dévorant un bœuf qu'il a terrassé (on en peut voir une gravure à la pl. VIII). Je me contentai d'aller faire une visite au bey, qui, quoique d'une famille très-illustre, vivait modestement dans une petite capitale, où ses ancêtres avaient figuré avec un certain éclat, et qu'ils avaient même fait bâtir.

Ghavrenos est le nom de la famille de ce bey, chef d'une branche cadette de celle qui, depuis long-temps, tient le premier rang à Salonique. Le nom de Ghavrenos n'est ni turc ni grec, mais il est fameux dans la Macédoine depuis la conquête

Digitized by Google

qu'Amurat II fit de cette province. L'empereur employait toujours le chef de cette famille, nommé *Gazi-Ghavrenos*, dans les expéditions les plus périlleuses. Le prénom de *Gazi* signifie *le Victorieux :* il sert encore aujourd'hui de titre d'honneur aux capitaines illustres. On rapporte que ce général battit deux fois le célèbre Skender-Bey, prince dalmate, et qu'en récompense de ses bons services, le sultan, après la conquête de la Macédoine, lui accorda autant de terres qu'un homme à cheval avait pu en parcourir dans un jour. Quoi qu'il en soit de ce fait, ce qu'il y a de vrai, c'est que cette famille est très-ancienne, qu'elle possède les fiefs les plus riches de la grande plaine de Salonique et de celle de Pella, et qu'elle a toujours eu la plus grande influence dans l'administration des affaires du pays.

Après avoir salué le bey, et visité le tombeau de Gazi-Ghavrenos, nous prîmes congé de notre vénérable archevêque, et nous partîmes le même jour pour Pella. Nous avions à notre droite des pâturages qui, pendant l'hiver, sont impraticables, et qui s'étendent jusqu'au lac à la distance d'une lieue environ, et à notre gauche, sur des terrains élevés, d'immenses plantations de tabac : cette culture constitue la richesse du pays, et la plante prend le nom de *Vardar-Yénidgé-tutun*, ce qui signifie *tabac de Yénidgé du Vardar,* tandis qu'une autre qualité, qui est la meilleure, prend le nom de *kara-sou-Yénidgé :* j'aurai occasion de parler de la contrée qui la produit.

De grands tertres, qu'on apercevait de loin, nous annonçaient la seconde capitale de la Macédoine. Le premier objet que nous eûmes à examiner en arrivant fut une grande source dont les eaux traversent le chemin, et se perdent immédiatement dans des marécages. Le bey actuel, propriétaire du pays, fit construire, il y a quelques années, un grand bassin qui environnait la source, espérant que les eaux remonteraient et le

Digitized by Google

rempliraient, et qu'il pourrait par ce moyen les conduire à une fontaine. Mais au premier essai, les eaux resserrées dans le bassin se firent jour de tous les côtés, et rendirent ce travail inutile. L'abondance de ces eaux me fit penser qu'il en est de cette source comme de celles de Paléo-Castro; qu'elle provient également de l'Axius par des cavernes souterraines. C'est peut-être dans cet endroit que se terminait l'*Amphaxitide*, puisque la généralité des géographes place la ville de Pella dans la Bottiée ancienne.

Si par la dénomination d'*amphaxitide* on entend un terrain situé entre deux branches de l'Axius, nous ne reconnaîtrons pas seulement dans les deux sources de Paléo-Castro et de Pella la cause de cette dénomination, mais nos deux fontaines nous donneront encore la démarcation des terres que l'Amphaxitide occupait dans un espace de quatre lieues de longueur sur plusieurs lieues de largeur, suivant l'éloignement de Paléo-Castro à l'Axius et de Pella au même fleuve.

Nous étions recommandés par le vladica au curé du lieu et au *soubachi*, qui commande toutes les métairies dont se composent les seules habitations actuelles de Pella.

Ces métairies, ainsi que la portion du territoire de cette ville qui n'a pas été réunie à la ville de Yénidgé ou à des villages voisins, appartiennent à la branche aînée de la famille Ghavrenos, qui réside à Salonique.

Ces métairies sont au nombre de soixante, toutes uniformes; c'est le bey propriétaire qui les a fait construire, et qui les entretient; il fournit à chaque paysan une paire de bœufs pour le labourage; à ces conditions le paysan est métayer; il a une portion convenue dans le produit des récoltes; le bey a aussi des valets qui sont à ses gages, pour cultiver des terres particulières. Les métayers sont obligés à des corvées, toutes les

Digitized by Google

fois que le travail des terres séparées le requiert. Quoique ce grand établissement n'ait aucune administration politique, les paysans ont le droit de se nommer un *kiaya* ou *représentant*, préposé pour les défendre contre les prétentions injustes du soubachi : celui-ci exerce un grand pouvoir; ceux qui lui obéissent sont presque ses esclaves. Mais il est rare que les beys ne confient pas cet emploi à des hommes probes et d'une expérience consommée.

Notre hôte, quoique prêtre, exerçait l'état d'orfèvre. Il n'était ni mieux meublé ni mieux logé qu'un paysan, et savait à peine lire le grec; mais il connaissait bien les principes de sa religion et ses devoirs. Comme je lui demandais si ses paroissiens se confessaient, il me répondit franchement que je ne pouvais me faire une idée de l'ignorance de ses ouailles, surtout en matière de religion. « C'est au point, me dit-il, qu'un Bulgare, employé dans une métairie voisine, vint me trouver pendant les dernières fêtes de Pâques pour lui administrer la communion. Je lui fis observer qu'il ne s'était pas confessé, et que par conséquent il ne pouvait se présenter à la sainte table. Piqué de mon refus, il alla se plaindre au soubachi, qui vint tout de suite m'ordonner avec menace de satisfaire ce paysan. J'eus beau lui réitérer les motifs de mon refus, il ne comprit rien à mon langage, et je ne me tirai d'embarras que par mon adresse à tromper ces deux barbares. »

Quoique ce bon curé m'eût prévenu que je ne trouverais dans son église que des ruines sans toiture, je n'en eus pas moins la curiosité de la voir. Je n'y trouvai en effet que des murs à peine élevés à la hauteur d'un homme; au milieu de ces murs était placé un autel antique cannelé, qui soutenait une grande plaque de marbre. Chaque jour de fête, le curé parait cet autel de deux chandeliers, et c'est là qu'il célébrait la messe.

Digitized by Google

Il m'observa que, malgré l'ignorance des Bulgares, ni le froid, ni la pluie ne les empêchaient d'assister aux saints offices; et que jamais aucun de ses paroissiens n'avait été tenté d'apostasier, mais qu'ils se dépaysaient quelquefois pour être à portée d'une église plus commode. Le prince, possesseur d'une si vaste propriété, voulant éviter cette désertion, profita d'un système d'indulgence que le sultan Sélim avait adopté en faveur des Grecs, à qui, depuis la conquête, il était défendu de bâtir de nouvelles églises : il sollicita et il obtint la permission d'autoriser lui-même les chrétiens de Pella à relever celle des Saints-Apôtres, nom que porte cette grande métairie. J'ai vu, quelques années après, sur les ruines que j'avais laissées si informes, une église solidement bâtie et même très-ornée dans son intérieur.

Au voisinage de ces métairies s'élèvent sept ou huit grands tombeaux, du genre qu'on appelle *tumulus*. Nous allâmes en visiter un qui était ouvert depuis long-temps : nous y descendîmes par une pente douce, et nous vîmes qu'il était composé de deux étages creusés dans la terre et entièrement semblables l'un à l'autre. Nous aperçumes, à chaque étage, à droite et à gauche, une petite allée au fond de laquelle avait dû se trouver un sarcophage; de sorte que ce tumulus avait renfermé les restes de quatre personnes. Aucun des autres tombeaux, plus ou moins grands que celui-là, ne nous parut avoir été fouillé.

Il est présumable que ces monumens ne sont pas antérieurs au séjour que firent à Pella les rois de la première et de la seconde dynastie jusqu'à Persée. Pella était bien une ancienne ville, mais avant qu'elle devînt la capitale de la Macédoine, il ne pouvait pas y avoir eu de motifs de construire un si grand nombre de tombeaux héroïques. Il faut croire que quelques-uns sont très-anciens, et d'autres postérieurs au règne d'Archélaus.

Digitized by Google

Amyntas, père de Philippe, et Philippe lui-même, peuvent y avoir reçu les honneurs funèbres.

Strabon nous apprend qu'Amyntas établit sa cour à Pella, et que son fils Philippe y fut élevé; je puis donc induire d'un pareil témoignage que ces deux rois furent inhumés dans cette ville ainsi que plusieurs membres de leur famille; il n'est pas impossible que les tombeaux dont je parle soient un jour ouverts, et qu'on y trouve des objets précieux.

Malgré le soin que nous mîmes à chercher les traces du château qui, suivant Tite-Live, défendait la ville du côté des marais, et qui était entouré d'un fossé, nous n'en pûmes rien découvrir, et nous ne trouvâmes que des boues sur un terrain souvent submergé. Quant au port que Philippe fit construire dans cette capitale, à l'endroit d'où sort la grande source, il est entièrement comblé. On aperçoit seulement de grands blocs de pierre qui devaient former la tête du canal, dont on reconnaît les traces dans la plaine voisine, lorsqu'on s'élève sur les hauteurs de l'ancienne ville. C'est pendant l'été qu'on juge le mieux de ce mouvement des terrains.

Ce canal joignait le port avec le lac, dont les eaux, ainsi que je l'ai dit, donnent naissance au Loudias, rivière qui est encore aujourd'hui navigable jusqu'à la mer, et dont les bords productifs approvisionnent Salonique.

C'est ici le moment de parler encore de géographie. Mélétius, dont l'archi-mandrite Gazi a fait réimprimer l'ouvrage à Vienne, sans commentaire, a totalement erré, en disant que les ruines de Pella se trouvent dans un lieu qui a conservé le nom de *Palatia*. Les indices les plus certains de la position de Pella se trouvent sur les lieux mêmes. La grande source dont j'ai parlé se nomme encore aujourd'hui *Pella:* notre hôte, et tous les paysans que j'ai interrogés à ce sujet, m'ont répondu

Digitized by Google

la même chose. Cette source a seule conservé le nom de la capitale de la Macédoine. D'une autre part, il faut s'en rapporter aux anciennes monnaies que l'on découvre chaque jour sur l'emplacement de cette grande ville. Ce ne sont pas celles des rois qui ont fixé mon opinion; mais celles que la colonie romaine fit frapper, et que j'y ai fréquemment trouvées. On rencontre souvent, dans toute la Macédoine, des monnaies de la colonie romaine; mais on n'en trouve nulle part en si grand nombre que sur ces ruines; elles en donnent aussi beaucoup d'autres des pays étrangers, de celles d'Athènes de la grande forme, de la Béotie, de Larisse; nul argument ne me paraît plus fort que celui-là. Tant de monnaies différentes, accumulées dans un même lieu, annoncent nécessairement une grande ville, et cette ville ne peut être que Pella, que les Bulgares appellent alternativement *Agious-Apostolous, les Saints-Apotres*, ou *Allah Klissè, l'Église de Dieu.*

Pendant mon séjour à Salonique, me trouvant si près de Pella, je me procurais chaque année, pendant les fêtes de la Pentecôte, le plaisir de cette promenade, et je n'en revenais jamais sans y avoir fait des achats de médailles et d'autres antiquités.

L'unité de religion n'empêche pas qu'on n'aperçoive, dans les jours de fête, des coutumes différentes entre les Bulgares et les Grecs. Les femmes bulgares ne dansent jamais avec des hommes, tandis que parmi les Grecs c'est toujours un jeune homme qui conduit les femmes. Du reste, dans la plupart de leurs danses, celles-ci, comme les femmes bulgares, se tiennent toutes par la main ou par la ceinture. Les Grecs dansent au son de divers instrumens; les femmes Bulgares ne dansent qu'en chantant.

A Pella, les Bulgares pratiquent, comme les Grecs, l'usage si ancien des repas publics, dans les grandes fêtes d'été. Quant le soleil a un peu ralenti sa chaleur, c'est-à-dire vers les quatre

Digitized by Google

heures après midi, chaque chef de famille arrive sur le lieu destiné aux assemblées publiques, portant avec lui les mets qu'il a fait préparer; il se place à la suite des groupes déjà assis, et invite les étrangers à partager son repas. Il les fait asseoir vis-à-vis de lui ou à sa droite. Les femmes ne sont pas admises dans ces réunions.

C'est le jour consacré aux saints apôtres que j'ai assisté à ces fêtes: on y remarque plus de bonhomie et de simplicité que dans celles des Grecs.

Les femmes bulgares de Pella passent pour être très-chastes; mais il est des pays dans la Macédoine, où les mœurs de ce peuple sont bien différentes. L'étendue et la fécondité des plaines de Salonique et de Pella obligent, depuis un temps immémorial, les grands propriétaires de se pourvoir, un peu avant la récolte des grains, d'un grand nombre de moissonneuses montagnardes qui viennent se répandre dans toutes les métairies situées en deçà et au-delà de l'Axius. L'économie a fait recourir pour cet objet aux habitans des montagnes voisines de la ville de Doïran, située sur les frontières de l'ancienne Macédoine. Hérodote les désigne sous le nom de Pæoniens du lac Prasias, ou de Pæoniens du mont Orbélus (1). Quoique cet historien ne reconnaisse pas cette branche de la nation pæonienne, comme soumise à la Macédoine, on peut inférer ce fait de ce qu'il dit d'Alexandre Ier, fils d'Amyntas Ier, qui possédait de riches mines d'argent un peu au-delà du lac Prasias. Ce lac est le même qui prend aujourd'hui le nom de lac de Doïran (2).

---

(1) Herodot. lib. v, cap. xvi.

(2) D'Anville a confondu le lac Prasias avec le lac de Bolbe : j'observerai plus bas d'où provient cette erreur.

Digitized by Google

Il doit donc paraître certain qu'il n'y avait point d'intercalation de peuples étrangers entre les mines et les frontières du royaume d'Alexandre Ier.

Quant à l'origine des habitans du mont Orbélus, on est autorisé, par la connaissance des usages dont nous allons voir quelques détails, à croire qu'ils ne sont pas de francs Bulgares, mais d'une race indigène pæonienne, à qui la conquête a fait perdre sa langue primitive, sans pouvoir lui faire oublier d'anciennes coutumes, qu'elle n'a jamais pu communiquer à ses conquérans bulgares.

Quoi qu'il en soit, je reviens aux moissonneuses du mont Orbélus.

Une fois le marché conclu avec les personnes que chaque compagnie a choisies pour chefs, ces filles partent au jour fixé, sous la conduite de deux ou trois jeunes hommes, et dans peu de jours de marche, suivant la distance des métairies, elles arrivent à leur destination.

Les bandes destinées pour les lieux les plus voisins de la ville de Salonique, dès leur arrivée, et avant de commencer la moisson, entrent par grandes troupes dans la ville; chaque fille soigne sa toilette, ainsi qu'aux jours de grandes fêtes; elles portent presque toutes des jupes ornées de bordures de diverses couleurs, et les cheveux nattés en très-petites tresses. Comme des bacchantes ou des compagnes de Cérès, elles se présentent dans toutes les maisons grecques, francques et turques, où elles désirent être introduites, et on les y reçoit : elles y exécutent, en chantant, et en se tenant toutes par la ceinture, une danse albanaise, qui consiste à sauter à chaque trois pas.

Rien ne les étonne plus et ne leur fait plus de plaisir, dans les maisons francques, que les grandes glaces où elles peuvent se mirer de la tête aux pieds; elles poussent, en s'en appro-

Digitized by Google

chant, des cris d'admiration et de joie, et elles ont de la peine à s'en éloigner.

Après avoir fait leurs emplettes, comme elles ne peuvent sortir assez tôt d'une ville de guerre pour aller coucher, selon leur coutume, en pleine campagne, elles trouvent dans les Kervan-Saraïs des chambres où l'on répand de la paille, et elles y couchent, après avoir mis leurs conducteurs à la porte.

Leur habitude est de se familiariser avec les Turcs subalternes qui commandent dans les métairies; elles sont très-flattées quand elles parviennent à attirer les regards des agas du second ordre; et s'il arrive qu'à leur retour elles deviennent mères, cette preuve de leur fécondité ne les empêche pas de se marier. Une fois épouse, leur rôle de moissonneuse est fini; elles ne sortent plus de leurs villages, et s'honorent d'être fidèles à leurs maris.

Il y avait à Pella une compagnie nombreuse de ces filles, lorsque nous y passâmes; mais le *soubachi*, ou lieutenant du bey, homme d'un certain âge, aussi dévot que son maître, ne se serait pas permis la moindre galanterie, et n'aurait rien souffert de semblable auprès de lui; de sorte que ces pauvres filles étaient réduites à venir quêter sur le grand chemin. Quatre d'entre elles vinrent arrêter nos chevaux par la bride, en nous demandant des parats d'une manière très-gracieuse. Nous les satisfîmes; mais ce ne fut pas entièrement sans intérêt que notre janissaire délia sa bourse. Il voulut, sans descendre de cheval, embrasser la fille qui recevait son cadeau, et ce ne fut pas sans un peu de violence qu'il obtint cette petite faveur.

Dans une autre occasion, je fus témoin de la facilité que les Turcs trouvent au temps des moissons à faire un choix parmi ces moissonneuses. Comme j'étais un jour à la chasse aux perdrix, avec un seul compagnon, nous aperçûmes dans un lieu très-solitaire, sous des arbres, et près d'un ruisseau, un aga proprié-

Digitized by Google

taire, que nous connaissions particulièrement, assis entre deux filles bulgares. Nous voulions l'éviter, mais il nous appela auprès de lui; il fumait sa pipe en buvant de l'eau-de-vie, qu'il tirait par petites doses d'une grande bouteille carrée. Après les complimens d'usage, il ne nous dit rien au sujet des deux moissonneuses, mais il ne parut nullement fâché que nous l'eussions surpris en bonne fortune; il avait les pieds dans l'eau, et il prétendait que la fraîcheur de ce bain l'empêchait de se soûler. Sa femme légitime était à la ville, et dans cette absence, il se livrait sans contrainte à des plaisirs champêtres qu'il trouvait très-piquans. Nous apprîmes ensuite qu'un de ses voisins, avec qui il était très-lié, avait les mêmes goûts que lui, et que leur exemple se communiquait à tous les serviteurs attachés à leurs métairies. On doit juger par là que la réputation acquise dans le pays par ces filles bulgares n'est rien moins que calomnieuse, et qu'il sera bien difficile, tant que les Turcs occuperont les pays de l'Europe où ils dominent, d'obtenir le moindre changement dans l'état presque sauvage de ces peuplades. Il sera même impossible qu'entre des Turcs corrupteurs et des pasteurs ignorans, la civilisation puisse éprouver quelque amélioration sensible, et la religion produire de meilleurs fruits.

Lorsque mon aga voulut se laisser apercevoir entre ses deux compagnes, j'étais loin de me croire présent à la répétition d'une scène antique; mais Hérodote, en faisant mention des peuples qui, sous un grand nombre de noms différens, habitaient la Thrace, nous apprend « que ceux de ces peuples qui séjour-
» naient au-dessus des Crestoniens avaient aussi quelques usages
» particuliers. Un homme, dit-il, peut épouser plusieurs femmes;
» et quand il vient à mourir, il s'élève entre elles de grands dé-
» mêlés soutenus avec chaleur par leurs amis, pour décider
» laquelle a été la plus tendrement aimée du défunt. Celle qu'un

Digitized by Google

» jugement solennel a désignée, après avoir reçu les félicitations » et les éloges, tant des femmes que des hommes, se rend sur » le tombeau du mort, où le plus proche de ses parens l'égorge; » on l'enterre ensuite avec le corps de son mari, et les autres » femmes du défunt regardent cette préférence comme un très- » grand affront pour elles.

» Voici maintenant quelles sont les mœurs communes aux » autres Thraces : ils vendent leurs enfans à des marchands qui » les emmènent hors du pays; ils ne surveillent pas leurs filles, » et leur laissent la liberté de se livrer aux hommes qui leur » plaisent; mais ils gardent étroitement leurs femmes, qu'ils » achètent très-cher de leurs parens. Ils estiment comme une » marque de noblesse la peau chargée de piqûres; ils rendent » l'empreinte de ces marques ineffaçable, et l'absence de cet or- » nement est regardée comme la preuve d'une naissance obscure. » Ne pas travailler est chez eux ce qu'il y a de plus honorable; » labourer la terre est ce qu'il y a de plus avilissant, et vivre de » la guerre et de butin, ce qu'il y a plus noble (1). »

C'est sur les murs de la nouvelle église de Pella que j'aperçus le bas-relief dont je donne le dessin à la planche n.° 8, ainsi que celui d'un fragment d'architecture qui orne la fontaine du village. Ces deux antiquités ont été copiées fidèlement.

Après avoir fait une ample moisson de médailles dans toutes les maisons des Bulgares de Pella, nous reprîmes le chemin qui conduit au pont du Vardar. Nous étions toujours entre les marais et les terres à blé de Jussuf-Bey, qu'on appelle *le Grand*, pour le distinguer d'un autre Jussuf-Bey, moins noble que lui, et moins considéré dans le pays. Ces terres s'étendent vers le

(1) Herodot. lib. v, cap. v, trad. de M. Miot, tom. 3, pag. 189.

Digitized by Google

fleuve et se terminent par des coteaux au revers desquels la vigne est très-cultivée. Le vin qu'on y récolte se consomme presque entièrement dans les tavernes de Salonique; il y est renommé sous le nom de vin Bulgare.

A une heure de Pella, laissant derrière nous un grand *tumulus* sur le bord du chemin, nous traversâmes un vaste cimetière, depuis très-long-temps abandonné. Les fragmens de colonnes et d'architecture antique dont il est couvert, l'absence de toute habitation dans les environs, me firent juger que ce cimetière avait dû être un champ de bataille, où les Grecs et les Bulgares de la Macédoine avaient fait leurs derniers efforts pour ne pas subir le joug des Turcs. Il est vraisemblable qu'après le combat, le sultan Murat, ayant voulu honorer ses braves Musulmans d'une sépulture qui rappelât leur dévouement, dépouilla les ruines de Pella de tout ce qui pouvait orner leurs tombeaux, et devenir le trophée d'une victoire qui lui assurait la conquête d'une grande et riche province.

C'est dans cet endroit que se terminent les Marais de Yenidgé, et que commence une belle culture qui s'étend depuis les rives du Vardar jusqu'au Loudias, et de là jusqu'à la mer. Nous étions entourés de métairies et de villages: celui que nous côtoyâmes le plus, en tournant vers l'Axius, se nomme *Sarelek* ou *le Petit Jaune*. Ce village, où les caravanes trouvent des kervan-saraï et des provisions de route, appartient à Buiuk Jussuf-Bey, ou Jussuf-Bey le Grand, et fait partie des biens ruraux de ce prince.

Nous parvînmes enfin au pont du Vardar, qui était en mauvais état. Depuis lors, Sélim-Bey, fils aîné de Jussuf, l'a fait reconstruire à ses frais, mais non sans vexer un peu les communautés voisines. Ce pont, dont la charpente est très-solide, est composé de plus de soixante-dix arches, et s'étend en partie sur un lit qui, pendant l'été, forme une île.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENTS QUI SE TROUVENT A PELLA ET AUX ENVIRONS.

NAPOLI

Après avoir passé ce pont, nous laissâmes à notre droite le village de *Gun-Dogouzy*, qui signifie *Point du Jour*, et à notre gauche diverses métairies, et le chemin qui aboutit à *Gradisca*, près du confluent de l'Axius et de l'Érigon. Colachia était éloigné de deux lieues, vers les bords de la mer. Nous nous arrêtâmes quelque temps à *Tikéli*, village où est le premier établissement de poste, en partant de Salonique. Nous reprîmes notre route entre les bois d'Arabli, *Bois des Arabes*, et Lapra, situé sur l'ancien lit du fleuve que nous venions de passer, et nous rentrâmes à Salonique.

Je joins à la planche une gravure d'un fragment d'architecture en terre cuite, que j'ai découvert sur les ruines de Pella, et qui a dû servir d'antéfixe à quelque petit monument public élevé dans cette colonie romaine. On y voit en bas-relief un animal chimérique ressemblant à-peu-près à un sphinx, qui a deux corps et une seule tête, ce qui se rencontre quelquefois dans les chouettes d'Athènes. M. Dubois, habile dessinateur de Paris, à qui j'ai cédé ce morceau d'antiquité, ayant autorisé M. Brundsted, savant voyageur, à le publier dans son magnifique et excellent ouvrage intitulé *Voyages et Recherches en Grèce*; et cet archéologue ayant le projet d'enrichir son travail d'une dissertation qui en expliquera le sujet, je dois m'abstenir de toute recherche à cet égard; mais j'ai cru devoir en donner aussi un dessin pour réunir ce monument aux autres antiquités que j'ai trouvées à Pella. Ce morceau pourra paraître d'autant plus intéressant que je l'ai accompagné d'une médaille d'or primitive, également inédite, représentant le même sujet. J'ai acquis cette médaille à Smyrne; elle se trouve aujourd'hui dans le cabinet du Roi.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Premier voyage à Amphipolis. Description de l'Anthémontide et du lac de Bolbe. Retour par le lac Cercine. Première visite à Ismaïl Bey, gouverneur de Serrès.

PENDANT le séjour que j'ai fait à Salonique, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter les ruines d'Amphipolis. Cette ville, long-temps restée dans un état de médiocrité au pouvoir des Edoniens, sous le nom d'*Enéodos* (*les neuf voies*), acquit enfin une grande importance politique et commerciale. Avant de parler de la route par laquelle on y va le plus directement, et des différens objets qui sont à remarquer sur l'emplacement qu'elle occupait, je crois nécessaire de rappeler quelques faits importans, relatifs à son histoire.

L'antiquité présente peu de villes qui, par leur position, aient plus tenté l'esprit de domination que celle-là; d'un côté, le voisinage des mines du Pangée, celui d'un grand fleuve navigable qui en baignait les remparts, et de l'autre, celui de la mer, qui n'en est qu'à une lieue : tous ces avantages ne pouvaient manquer d'en faire un objet de convoitise pour quelque voisin puissant. La Macédoine, long-temps renfermée dans d'étroites limites, souvent troublée par des agitations domestiques, ne fut pas de sitôt en mesure de pousser ses conquêtes au-delà du Strymon.

Pour arriver à l'époque où la position avantageuse d'Enéodos

Digitized by Google

excita le desir de divers peuples d'en déposséder les Edoniens, il faut remonter aux premiers établissemens qui se formèrent sur les territoires environnans, et se placer ensuite à l'origine de la domination athénienne, qui commença après la guerre des Mèdes.

Il paraît que le nom d'Enéodos, qu'elle portait au temps d'Hérodote, appartient à une époque très-reculée. Divers auteurs s'accordent à le faire dater du règne de Thésée, et même d'un temps plus ancien, c'est-à-dire de plus de 1300 ans avant l'ère vulgaire. Si l'on s'en rapporte à Hygin, ce nom d'*Enéodos* provenait d'une tradition locale, qu'il n'est pas hors de propos de rapporter.

Suivant cet auteur, « Demophon, fils de Thésée, voyageant » dans la Thrace, fut aimé de Phillis, chez qui il reçut l'hospi- » talité. Desirant retourner dans sa patrie, il jura à sa maîtresse » qu'il reviendrait auprès d'elle. Le jour fixé pour son retour » étant arrivé, elle fit neuf fois dans la même journée le chemin » du rivage en attendant son amant, et c'est de là que la ville » prit le nom d'*Enéodos, neuf voies.* Démophon n'étant pas re- » venu, Phillis en mourut de chagrin; ses parens lui élevèrent » un tombeau, auprès duquel des arbres naquirent d'eux-mêmes, » et on voyait ces arbres verser des larmes lorsqu'ils perdaient » leurs feuilles; enfin, à cause de cet événement, les Grecs » donnèrent aux feuilles en général le nom de *Phillis* (1). »

Pour justifier les prétentions d'Athènes sur cette ville, l'orateur Eschine rappelle à-peu-près les mêmes faits; il dit qu'Athamas, fils de Thésée, ayant épousé une fille du roi de Thrace, en avait reçu en dot la ville d'Enéodos (2).

---

(1) Hygin, cap. LIX
(2) Eschin.

Digitized by Google

Quoique ces deux récits soient différens, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une identité de faits, et en même temps un fond historique qui auraient donné lieu aux deux dénominations, savoir, celle de *Phillis* à toute la partie nord des environs du Pangée, et celle d'*Eneodos* au lieu même qui prit ensuite le nom d'*Amphipolis*.

L'opinion d'Eschine qui nomme Athamas, fils de Thésée, au lieu de Démophon, son frère, se rapproche plus de la fable d'Hygin. Le premier parlait aux Athéniens d'une tradition qui se conservait parmi eux; le second, au contraire, ne raconte qu'une fable, sous un nom historique. Suivant celui-ci, Démophon aurait été aimé d'une fille de Thrace; mais il est plus naturel de penser, avec Eschine, qu'un roi qui régnait dans la contrée la plus voisine du lac Cercine accorda l'hospitalité à un fils de Thésée. Thucydide dit en effet que les Edoniens, peuple libre, avaient été quelquefois gouvernés par des rois (1). Nous ne pouvons former aucun doute sur la bonne foi de cet historien; nous devons donc conclure de l'existence de ces rois et du récit d'Hygin, que les rois des Edoniens habitaient le lieu qui portait le nom d'*Enéodos*, vers le temps de Thésée, et que la fondation de cette ville, quel qu'eût été son premier nom, était due aux Edoniens. Thucydide nous apprend que ces peuples, qui combattirent vaillamment pour défendre leurs mines, occupaient la ville d'Enéodos lorsque les Athéniens s'en emparèrent, et qu'ils possédaient la plus grande partie nord du Pangée, depuis Drabesque jusqu'à Eione, ville située sur l'embouchure du Strymon, et dont je ferai bientôt mention.

Quoi qu'il en soit, on ne peut révoquer en doute qu'un pays

(1) Thucydid., lib. IV, cap. CVII.

Digitized by Google

situé à l'entrée d'une vaste et riche contrée n'ait été habité dans les temps les plus reculés. Les Pélasges, les Satres, les Edoniens, les Odomantes, les Pières, les Pæoniens, et ensuite les rois de Macédoine, figurent tour-à-tour dans son histoire; mais, parmi les peuples qui disputèrent une si riche possession, on doit surtout remarquer les Athéniens. Leurs propres historiens leur ont reproché la meurtrière obstination qu'ils mirent à s'en rendre maîtres.

Cimon, fils de Miltiades, leur général, après un siége de trois ans, ayant soumis les Thassiens, leur enleva leurs mines, fit démolir leurs fortifications, détruisit leur marine, les rendit tributaires d'Athènes (1), et vint ensuite attaquer Eione qui était alors occupée par les Mèdes; mais il ne poussa pas plus loin ses excursions dans la Thrace. La prise d'Eione eut lieu pendant la troisième année de la LXXVIe Olympiade, 474 ans avant J. C. Depuis lors, trois expéditions militaires furent successivement entreprises par les Athéniens pour soumettre entièrement le Pangée. Huit ans après, c'est-à-dire vers la troisième année de la LXXVIIIe Olympiade, dit encore Thucydide, les Athéniens « envoyèrent sur les bords du Strymon dix mille » hommes, tant des leurs que de leurs alliés, pour fonder dans » les cantons qu'on appelait alors *les neuf voies*, une colonie » qui se nomme maintenant Amphipolis. Ils s'en emparèrent » sur les Edoniens qui l'occupaient; *mais, s'étant enfoncés dans* » *l'intérieur de la Thrace* (2), ils furent défaits à Drabesque, ville

(1) Thucydid., lib. I, c. CI.

(2) Ce passage de Thucydide, et un autre sur le même sujet, que je trouve dans l'histoire des Colonies grecques, m'ont paru avoir besoin d'un éclaircissement géographique. On pourrait croire en les lisant que les généraux athéniens s'avancèrent beaucoup dans l'intérieur de la Thrace; c'est ce que les deux écrivains font entendre l'un et l'autre;

Digitized by Google

» de l'Edonie, par les Thraces, qui les attaquèrent en commun, » regardant l'établissement qu'on faisait aux neuf voies comme » un fort qui s'élevait contre eux (1). »

Dix ans se passèrent sans qu'Athènes songeât à de nouvelles tentatives; au bout de ce temps, Léagrus entreprit la seconde invasion, et ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs : les Athéniens furent mis en déroute à Datos, où les habitans du Pangée, déjà préparés à les recevoir, s'étaient réunis pour empêcher leur établissement. Il ne paraît pas possible que dans cet état de guerre les Athéniens eussent établi une colonie à Datos, comme a paru le croire l'auteur de l'histoire des colonies de la Grèce (2). Hérodote, en parlant de Sophanès, comme d'un des guerriers qui se trouvaient à cette expédition, ne parle nullement d'une colonie formée à Datos; il dit seulement que les Athéniens combattirent vaillamment pour s'emparer des mines d'or, et que Sophanès y perdit la vie (3).

Enfin, Agnon, dix-neuf ans après cette dernière tentative, eut plus de succès; il chassa les Edoniens qui étaient alors les maîtres d'Enéodos, fortifia cette ville, l'agrandit, et lui donna le nom d'Amphipolis. Cette conquête eut lieu la 4e année de la LXXXVe Olympiade, 437 ans avant l'ère chrétienne.

---

savoir, le traducteur de Thucydide, *en disant que les généraux athéniens s'étaient trop avancés dans l'intérieur de la Thrace*, et l'historien des Colonies, *qu'ils s'étaient emparés de toute la Thrace jusqu'à Drabesque.* Mais si l'on considère que cette dernière ville n'était qu'à quatre lieues d'Eione, d'où les Athéniens étaient partis, on reconnaîtra que Sostrate, Lycurgue et Cratinus, leurs généraux, sans s'écarter du mont Pangée, furent détruits à Drabesque par les Edoniens, à qui les Thraces, les plus voisins de leurs mines, avaient porté du secours.

(1) Thucydid., tom. I, liv. I, chap. C, trad. de M. Gail.

(2) Histoire des Colonies grecques, tome IV, page 12.

(3) Herodot. livre IX, page 183, traduction de M. Miot.

Digitized by Google

Les Athéniens peuplèrent cette dernière ville de Grecs de différens pays, et ils y laissèrent aussi les Edoniens; mais la mésintelligence qui s'établit dans cette association leur en fit perdre la souveraineté.

Brasidas, à la tête des Lacédémoniens, s'empara de cette ville la 4e année de la LXXXVIIe Olympiade, et la 11e de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire huit ans après la fondation de la colonie et l'agrandissement de la ville.

Cléon fut inutilement chargé de reprendre la place, au moyen des intelligences qu'il y avait pratiquées, et de l'appui même d'Eione, que Thucydide, suivant son propre récit, avait su conserver à sa patrie. Cléon, plus heureux par ses forces physiques et par son audace que par ses talens, montra peu d'habileté pour commander les meilleurs soldats d'Athènes, et fut complètement battu, presque sous les murs de la ville, dans une action où Brasidas et lui, combattant corps à corps, perdirent la vie tous les deux (1).

Depuis lors, Amphipolis éprouva diverses vicissitudes, et soutint ses droits, tantôt comme colonie, tantôt comme ville libre, jusqu'à ce que Perdicas III s'en rendît maître. Philippe II, frère de ce prince, encore mal assuré sur le trône, lui rendit la liberté, la première année de la CVe Olympiade, qui était la première de son règne. L'orateur Aristide observe qu'à cette occasion Philippe fut honoré comme un dieu dans cette ville, et qu'il eut lieu d'être surpris, quelques années après, lorsqu'il s'en rendit maître de nouveau, de voir que les autels qu'on lui avait élevés se fussent conservés (1). En effet, la terreur, plutôt que la reconnaissance, les avait maintenus. Cettte ville fut, depuis

(1) Diod. Sic., lib. XI, cap. II.

Digitized by Google

lors, une des plus fortes barrières des états de ce prince, aussi grand politique qu'habile guerrier, et tous les efforts d'Athènes, pour obtenir la domination des riches contrées du mont Pangée, n'aboutirent qu'à en assurer la possession au roi de Macédoine, plus à portée d'ailleurs de s'y maintenir.

Après cette digression, nécessaire à l'intelligence de quelques-unes de mes observations géographiques, je reviens au récit de mon voyage.

Quelques affaires de service exigeant que je me rendisse auprès du bey de Serrès, je pris la grande route qui conduit dans la Thrace, avec l'intention de m'arrêter sur les ruines d'Amphipolis, avant de me détourner de cette route, pour arriver à Serrès.

Pour mieux jouir de la vue que présente le mont Disoron, vers l'orient, sur la route que j'avais à prendre, je sortis de Salonique par le château des Sept-Tours, où se trouve la porte la plus élevée de la ville : cette porte prend le nom de la forteresse. Au sortir de la ville, je trouvai des bouquets d'arbres, à l'ombre desquels, pendant la belle saison, les janissaires vont jouir de la fraîcheur, et s'exercer au tir de la carabine et du pistolet.

J'avais à ma droite une petite chapelle turque, que l'on nomme *chec souiou* ou *l'eau du chek ;* c'était apparemment la qualité que prenait celui qui fonda cette chapelle, auprès de laquelle est une source d'eau très-pure et très-limpide.

Je dois observer que le grand canal qui, du mont Disoron, porte ses eaux dans la ville, s'y introduit par les Sept-Tours. Je suivis ce canal pendant près d'une heure sur la croupe de la montagne qui se lie au couchant avec l'amphithéâtre sur lequel la ville est placée. Ce fut à la plus grande hauteur de ce coteau que je découvris la belle position d'Urendgik, grande vallée du

Digitized by Google

Disoron, où les Européens allaient, dans le premier temps de mon séjour à Salonique, passer l'été. Cette riante vallée s'élargit vers le couchant d'été, et présente un coup d'œil admirable sur la grande plaine qui s'étend depuis Salonique jusqu'à *Edesse* ou *Vodina*.

A mesure que le commerce attirait à Salonique un plus grand nombre de négocians étrangers, et qu'on fut forcé d'habiter dans les quartiers les plus bas et les plus malsains, on voulut pendant l'été résider à la campagne : on jeta les yeux sur la vallée d'Urendgik, qui se couvrit bientôt de jolies maisons, et devint un séjour aussi agréable qu'il était utile pour la santé.

Chaque habitation, ou plusieurs ensemble, se groupent dans de grandes masses de verdure, où le chêne, la platane et le peuplier d'Italie forment un des principaux ornemens du tableau.

Des sources abondantes entretiennent cette verdure, et rendent ce séjour très-attrayant.

Mes lecteurs ne seront pas sans doute fâchés que je les entretienne un moment des moyens qu'employaient, avant la révolution, les Européens de Salonique, pour oublier les privations habituelles qu'ils supportaient ordinairement dans les échelles du Levant, et les dangers dont ils étaient souvent menacés. La peste, les incendies, les insolences de la soldatesque turque sont des ennemis, pour ainsi dire, de tous les jours. Cette disposition des Turcs à insulter ceux qu'ils qualifient d'infidèles oblige les Francs qui s'éloignent de la ville à se tenir toujours armés, ou à se faire accompagner par des janissaires; néanmoins, soit par l'appât du gain, soit par habitude, non-seulement on subit les conditions d'un pareil séjour, mais encore on réussit à le rendre agréable, en y transportant les mœurs et les usages de l'Europe. Une liberté individuelle, qui s'étend

Digitized by Google

sur les principales actions de la vie civile, la mollesse orientale, des franchises de tout genre, de nombreux domestiques, la chasse, l'équitation, les plaisirs de la campagne, étaient, pendant mon premier séjour à Salonique, de grands moyens de s'attacher à un pays qui diffère en tout de la chrétienté.

C'est à la campagne qu'on oublie le plus facilement les privations auxquelles on s'est condamné : là, plus qu'à la ville, se fait sentir le besoin de l'harmonie sociale ; et ce sentiment paraît souvent ne faire qu'une seule et même famille, de divers membres de nations étrangères, réunis par le même intérêt.

Les Anglais, les Allemands, les Vénitiens, les Français étaient propriétaires de toutes ces maisons, embellies par des jardins, et qui, bien que séparées plus ou moins les unes des autres, formaient ensemble le tableau pittoresque le plus animé, au milieu d'une vaste solitude.

Tous les matins, les négocians partaient, le plus souvent par petites caravanes, pour se rendre à la ville, et ils en revenaient de même tous les soirs. Leurs familles, et tous ceux qui s'étaient dispensés du voyage, venaient les attendre sur des rochers entourés de pelouses, qui bordent l'avenue : c'était là qu'on recevait les arrivans, qu'on écoutait les nouvelles du jour, et qu'on distribuait les lettres.

Chaque soirée, une seule réunion se formait chez un des consuls ou chez quelqu'un des particuliers les plus distingués : le plus souvent on y dansait, et quelquefois des pique-niques en étaient joyeusement la suite. C'est pendant le séjour de cette riante contrée que cessaient les jalousies commerciales, les inimitiés politiques entre les négocians de diverses nations ; un seul soin occupait les esprits, celui de l'amusement. L'époque dont je parle a été pour Salonique l'âge d'or des Européens et des habitans du pays.

Digitized by Google

L'argent qui circulait dans cette ville provenait non-seulement de la fécondité des terres, mais encore du crédit que les Européens accordaient aux marchands avec lesquels ils se liaient d'affaires. Un pareil état de choses paraissait susceptible d'être amélioré, mais il ne pouvait tenir contre les circonstances inattendues qui ont renversé les institutions les mieux combinées et les plus favorables à l'intérêt commun; les malheurs de la nation française, la perte de son commerce du Levant, devaient influer nécessairement sur le sort de la colonie.

Tout était bien changé, lorsque après la restauration je vins reprendre mes anciennes fonctions de consul; déjà toutes ces jolies maisons de campagne ne présentaient plus que des ruines, et maintenant elles sont les habitations des hiboux : les propriétaires du territoire, peu intéressés à les restaurer, n'y voient plus que des décombres qui déparent la nature, et les embarrassent.

Trois grandes tours solidement construites leur restent; elles sont semblables à beaucoup d'autres qu'on voit encore dans la Macédoine; ces tours annoncent, par leur élévation et par leur solidité, que, pendant les temps des guerres entre les empereurs grecs et les Bulgares, les environs de Salonique furent rarement tranquilles; aujourd'hui elles paraissent encore braver les révolutions qui menacent un pays de jour en jour plus faible et plus mal gouverné. Je reviens à mon itinéraire et à mes observations géographiques.

Mes compagnons et moi nous perdîmes bientôt Urendgik de vue, et nous commençâmes à pénétrer dans la forêt. Comme nous n'étions pas très-éloignés du village de Corthiat, nom actuel de la montagne, nous voulûmes y passer la nuit. Avant d'entrer dans ce village, nous côtoyâmes les ruines d'un ancien monastère grec qui doit avoir été considérable; on nous

Digitized by Google

dit que c'est aux frais d'un empereur de Constantinople qu'il avait été construit, et que depuis long-temps il est abandonné. Arrivés de bonne heure à Corthiat, nous pûmes profiter de quelques heures de jour qui nous restaient encore, pour aller voir la glacière la moins éloignée de celles que les habitans entretiennent à leurs frais pour fournir pendant l'été de la glace à Salonique.

Ces glacières sont construites de la manière la plus simple: de grands bassins sans maçonnerie, creusés carrément dans une des vallées nord de la montagne, à la file les uns des autres, reçoivent les eaux d'un ruisseau qui y coule sans cesse.

Lorsque les bassins sont gelés, les villageois viennent en déposer la glace dans de grands fossés carrés sans murailles, d'une manière aussi simple que conservatrice. On établit d'abord un premier lit de feuilles de maronniers, et quand la première couche est arrangée, on fait une seconde couche de feuilles pour recevoir une même quantité de glace, puis une troisième, une quatrième, et d'autres encore, suivant la capacité du fossé; on couvre ensuite cet amas de glaces par de nouvelles feuilles, et on le couronne par des tas de broussailles.

Pendant la belle saison, les préposés pour le transport de la glace vont de nuit préparer les chargemens, et dès le point du jour ils viennent à la ville. Cette fourniture n'est gratuite que pour le gouvernement et les principaux dignitaires du pays; la vente qu'on en fait suffit pour payer la manipulation des glacières, et pour satisfaire les muletiers chargés du transport, qui se fait dans de grands sacs de feutre que l'on nomme *abas* dans toute la Turquie.

La fabrication de ces *abas*, plus ou moins fins, parait fort ancienne dans la Turquie d'Europe. Avant l'usage de nos draps, les Turcs s'habillaient pendant l'hiver de ces sortes d'étoffes;

Digitized by Google

aujourd'hui elles ne servent qu'aux paysans, aux gens du peuple et à des voyageurs peu aisés. Je dis que cette fabrication est particulière à la Turquie d'Europe, parce que je n'en connais point de manufactures dans les pays qui avoisinent Smyrne; je sais seulement que chaque année des marchands grecs partent de Salonique et se répandent dans l'intérieur de l'Asie, soit pour vendre en gros leurs abas, soit pour exercer l'état de tailleur de ces sortes d'habillemens.

Pendant assez long-temps, nos maisons de Salonique ont fourni à Marseille des *abas* que l'on réexportait dans nos îles, où ils servaient à conserver la santé des nègres, en les garantissant des mauvais effets de la rosée : aujourd'hui cette branche de commerce est entièrement tombée; on y a suppléé, sans doute, par quelque nouvelle étoffe de nos propres fabriques.

Fort satisfaits de nos hôtes, nous fûmes toutefois de très-bonne heure en route par un chemin peu fréquenté, mais qui l'est cependant par des gens du pays qui veulent abréger leur chemin pour arriver plus tôt à la poste.

La situation du village de Corthiat occupe le centre nord de la montagne, et les habitans cultivent les côteaux qui en forment les avenues. Dans moins d'une heure, nous eûmes dépassé ces côteaux; en les parcourant, nous avions à notre gauche le village de Jenikieui, dénomination fort souvent répétée dans tout l'empire Ottoman, et que prennent aussi deux villages du mont Pangée. Celui dont il s'agit est le seul de tout le canton qui soit habité par les Bulgares. Cette peuplade qui parle son ancienne langue, ainsi que le grec et le turc, n'ayant pas beaucoup de terres à cultiver, a choisi le métier qui lui convient le plus par la nature de son domicile; elle s'occupe à faire de la chaux, et à cet égard, elle s'est rendue fort utile. Une troupe de ces villageois ne manque jamais de fréquenter la

Digitized by Google

basse Asie, et lorsqu'elle y a séjourné pendant quelque temps, elle y est relevée par une autre. Ces Bulgares voyagent sur des mules qui leur servent au transport de la chaux; ils prennent leur route par la Thrace maritime; et lorsqu'ils sont arrivés sur les bords de la Marizza, anciennement l'Hèbre, ils vont côtoyer le golfe de Mélas, et passent en Asie par Gallipoli; là, ils trouvent de grands bateaux qui les transportent des bords d'un rivage à l'autre : arrivés en Asie ils parcourent plusieurs provinces. Je reviens au mont Disoron.

Dès que nous eûmes atteint la descente, nous mîmes pied à terre, et nous pûmes, à une très-grande hauteur, prolonger nos regards sur la belle vallée de l'Anthémontide, qui prenait son nom de la ville d'Anthémonte dont nous étions très-voisins, comme on le verra dans le chapitre suivant. J'appellerai dorénavant cette contrée l'*Anthémontide*, pour ne pas confondre, par la ressemblance du mot, la province avec la ville.

La fertile plaine que nous avions sous les yeux présente d'autant plus d'intérêt, que les savans de nos jours qui ont traité de la géographie ancienne ne l'ont pas spécialement caractérisée, et ne l'ont pas même signalée. Elle séparait la Mygdonie de l'Anthémontide; elle s'étendait du nord au midi, depuis l'Echédorus jusqu'à la Chalcidique : à l'orient étaient la Bizaltique et la Crestonie; à l'occident, le mont Cissus. Quant à sa largeur, on ne saurait l'établir qu'en déterminant à-peu-près les territoires que les rois de Macédoine possédaient sur les deux contrées libres que je viens de nommer, dont le mont Bertiscus formait tout le couronnement.

Deux lacs, un grand bois et des prairies intermédiaires conservaient, et conservent encore, dans une grande partie de cette plaine, pendant tout l'été, une fraîcheur propre à renouveler la floraison des plantes; c'est apparemment cette cause qui donna

Digitized by Google

lieu à l'ancienne dénomination *d'Anthémontide* que prenait la province. Cette étymologie doit provenir du mot *anthos, fleur;* l'Anthémontide était par conséquent la *Fleurie.*

L'histoire n'a pas conservé le nom qu'avait autrefois le petit lac : il prend aujourd'hui celui de Langasa, d'un village situé vers ses bords. Un lac plus grand, dont la circonférence est de dix à douze lieues, et qu'on nomme Bechik, se nommait, dans l'antiquité, le lac de *Bolbe.* Thucydide, qui m'a dirigé pour la connaissance de son gisement, a été mal interprété, lorsque ses traducteurs ont voulu faire entendre que la Mygdonie contournait ce dernier lac; il fallait des connaissances locales, recueillies avec soin, pour se convaincre que cette interprétation est fausse; jamais il n'exista d'empiétement de la Mygdonie sur le territoire du lac de Bolbe, dont le mont Disoron faisait partie. Nous devons en croire Thucydide lui même; cet auteur nous le dit, en rapportant le motif qu'eut Perdiccas second, de céder momentanément quelques-unes de ses provinces à diverses villes de la Chalcidique, pour les engager à se révolter contre Athènes. Thucydide voulant, à cette occasion, désigner le pays où aboutissait la Mygdonie, s'est servi de l'expression de περὶ λήμνη, que l'on a cru devoir traduire en latin par *circum lacum,* et en français, par *à l'entour du lac.*

En expliquant ainsi cette expression, il paraîtrait que le lac avait fait partie de la Mygdonie : j'ai lieu de croire, au contraire, qu'il faut traduire le mot περὶ par *près* ou *au voisinage;* au moyen de cette interprétation, la Mygdonie ne contournerait pas le mont Disoron, et cette montagne, séparée du lac par les coteaux de la Chalcidique, ne paraîtrait plus devoir se rencontrer isolément dans une vallée étroite qui formait une province particulière, ce qui est conforme à la vérité.

Parvenus au pied de la montagne par un chemin pierreux et

Digitized by Google

pénible, on traverse les belles prairies de *Clisseli*, et dès qu'on a atteint la partie gauche du grand lac, la route se resserre tout d'un coup, entre la Bisaltique et le lac, et devient par fois impraticable, à cause des torrens que l'on rencontre à chaque pas. Sur ce passage, on trouve deux villages, l'un nommé *Kutchuk Bechik*, petit berceau, et l'autre *Buiuk Bechik*, ou grand berceau. Les habitans de ces deux villages, presque tous Turcs, s'adonnent principalement à la pêche, et n'ont que très-peu de terres à cultiver dans l'intérieur de la forêt. Si on doit les en croire, les poissons de ce lac varient, quant aux espèces, à chaque saison. Ils prétendent que les poissons qui paraissent au printemps se sont tenus cachés pendant l'hiver dans des souterrains, et que pendant les grandes chaleurs il en paraît d'autres, d'espèces différentes. Parmi ces derniers, on remarque les muges ou mulets, que les Grecs appellent *κεφαλὴ*, *grosse tête*, et qui, au moment des grandes inondations, s'introduisent dans le lac, étant encore jeunes, y grossissent et y multiplient. Cette introduction se fait par un petit ruisseau qui forme l'écoulement des eaux du lac. Il serait très-curieux de pouvoir vérifier le phénomène de la disparition périodique d'une même sorte de poissons à des saisons différentes, de connaître les rapports qu'il y a entre les poissons du lac de Bolbe et ceux du lac Cercine qui en est très-voisin, comme nous allons bientôt le voir. On doit desirer que quelque naturaliste approfondisse l'observation que le voyageur, occupé de tant d'objets différens, n'est pas généralement en état de vérifier. Il faudrait aussi qu'après avoir visité les deux lacs dont je viens de parler, il s'élevât jusqu'à celui qu'Hérodote nomme *Practias*, sur les confins de la Pæonie et de la Macédoine, et dont j'ai déjà fait mention, au sujet des moissonneuses de Salonique. Je dois faire observer, en passant, que Danville a pris le grand lac de Bechik pour le lac de

Digitized by Google

Practias qui, suivant Hérodote, est au-dessus des Crestoniens. On a déjà vu que cette erreur l'a égaré dans sa recherche du gisement du mont Disoron, dont j'ai fixé la position entre la Mygdonie et l'Anthémontide. Revenons au lac de Bolbe.

Il y a environ quarante ans que M. Sibthorp, savant naturaliste anglais, qui avait fait dans la Turquie une grande collection de serpens, voulut aussi connaître l'espèce de poissons qu'on pêche pendant l'été dans le lac de Bolbe; mais, après s'être donné beaucoup de peines sur les lieux, il ne rapporta de sa course que du poisson gâté par la chaleur excessive qu'il éprouva auprès du lac (1).

Après que nous eûmes dépassé les deux Béchiks, la grande croupe du mont Disoron s'éloignait de nous, mais ses bases s'étendaient encore vers les montagnes boisées de la Chalcidique, dont la partie nord ferme la vallée de l'Anthémontide.

En se rétrécissant ainsi, dans sa direction sud, le Disoron reste presque isolé, et ses coteaux, qui se joignent à ceux de la Chalcidique, présentent un paysage en forme de cercle qui est un des plus riches et des plus animés de toute la Macédoine.

Parmi le grand nombre de villages qui décorent ces coteaux, se distinguait celui de *Ravana*, dont le vin forme un des plus grands revenus, et qui est très-peuplé; celui de *Bazaria*, où chaque année on tient une foire très-fréquentée par les habitans de tous les pays voisins, et enfin celui qui prend le non de *Polina*, où nous retrouvons les restes de l'ancienne ville d'Apollonie, que

(1) M. Sibthorp voyageait avec M. Haukings, aussi habile naturaliste que savant géographe. Ce dernier a survécu à son compagnon de voyage qui, en passant des îles vénitiennes à Ancône, déjà malade, est mort dans cette dernière ville, où il a laissé à ses amis et aux savans autant de regrets sur sa personne que sur le fruit de ses pénibles et savantes recherches.

Digitized by Google

traversait la voie Appienne. L'itinéraire de saint Paul, allant de Pilippi à Thessalonique, nous indique cet emplacement dans le nord de la Chalcidique. Il serait pourtant curieux de savoir si, après avoir dépassé Polina, la voie romaine s'étendait au sud du Disoron, ou bien si elle contournait l'orient de cette montagne où se tient la foire de Bazaria : je croirais plutôt que la voie Appienne traversait les limites nord de la Chalcidique qui domine l'Anthémontide ; je fonde mon opinion sur l'itinéraire même de saint Paul. Si la voie Appienne eût été construite sur la croupe orientale du mont Disoron, on n'aurait pas eu besoin de la faire passer sur la hauteur, par la ville d'Apollonie; il était plus simple de la tenir au niveau du grand lac, mais il paraît que, cette route étant souvent submergée, ou trop coupée par des torrens, cet inconvénient fit préférer la hauteur où se trouvait Apollonie, et qui conduisait du sud de la montagne à son couchant, sur la rade de Salonique.

Quand on a franchi tous les torrens, on se trouve bientôt auprès du grand ruisseau qui, en sortant du lac, va se jeter dans la mer par une vallée étroite. Ses riants ombrages font oublier l'âpreté de la route qu'on vient de parcourir. Ce ruisseau, qui n'a que deux lieues d'étendue, serpente entre la Chalcidique et la Bisaltique; ces deux provinces semblent se séparer au milieu d'une épaisse forêt, pour ouvrir aux voyageurs un chemin qui, de temps immémorial, a conduit de la Macédoine dans la Thrace, à travers des pelouses et des fleurs. Nous étions au mois de juin; le chant du rossignol fut pour nous une invitation de nous arrêter; nous fîmes halte pour prendre un léger repas : ce site avait tous les charmes de la nature agreste ornée de ses propres dons; nous en jouîmes d'autant mieux que nos brillans musiciens semblaient animés par notre présence.

Digitized by Google

En sortant de cette charmante route, nous passâmes près d'un corps-de-garde et d'un Kiosq où l'on est invité à prendre du café par les gardes préposés pour veiller sur ce passage. On y trouve aussi un *Khan* qu'on nomme *Rouméli-Bogasi-khan*, ce qui signifie *Kervan saraï du passage qui sert d'entrée dans la Romélie.* C'est auprès de cet endroit que se trouve le plus grand enfoncement du golfe Strymonique, où les marins de toutes les nations vont faire des chargemens de bois. Quant aux temps antiques, il est très-vraisemblable que la ville de Bromisque, dont parle Thucydide (1), n'était pas éloignée de cette station. L'historien, dans son récit de la prise d'Amphipolis, nous fait connaître la marche de Brasidas, quand il voulut surprendre de nuit cette colonie athénienne : il dit que ce général partit *d'Arné*, ville de la Chalcidique inconnue de nos jours, qu'il passa à *Aulon* et à *Bromisque*, qu'il ne s'arrêta que quelques momens dans cette dernière ville, et que sans perdre de temps il passa avec son armée à *Argilos*, colonie d'Andros, et qu'ayant obtenu que les habitans de cette ville quittassent le parti d'Athènes, il fut en mesure, dans un jour, depuis le départ d'*Arné*, de s'emparer sans coup férir de la ville d'Amphipolis.

Quoique Thucydide ne marque pas précisément la distance d'Arné à Amphipolis, il fait assez connaître que *Bromisque* était située auprès de la route qui, du fond du golfe, va aboutir au Strymon. En partant du Kiosq, pour arriver à ce fleuve nous marchâmes pendant trois heures sur des sables brûlans, entre la mer et des bruyères qui forment une espèce de remparts aux villages disséminés sur le penchant de la Bisaltique et sur le plat pays. Dans ce canton on n'est jamais sans alarmes, à cause

(1) Thucyd., lib. IV, cap. CIII.

Digitized by Google

des pirates qui se montrent par fois sur la côte. Les villages y sont peuplés de Turcs et de Grecs. De distance en distance, on rencontre, à la tête de ces bruyères, des corps-de-garde destinés à garantir le pays de surprises.

Auprès d'une de ces vigies, nous trouvâmes une plante *d'agnus castus*, qui attira nottre attention ; elle était entièrement fleurie, et elle s'élevait beaucoup au-dessus de la hauteur du plus grand arbrisseau, tellement qu'une cabane en occupait le centre.

Les coteaux qui bordent les montagnes dans cette contrée sont très-peuplés, très-fertiles, et l'ont toujours été : au-delà des bruyères on cultive le maïs ; j'ai souvent vu partir de Salonique des bâtimens frétés pour aller y charger de ce grain. On traite d'avance de l'achat avec les primats du pays qui donnent des garanties pour l'entière exécution du contrat.

En ce qui concerne l'antiquité, relativement à cette contrée, j'observerai que plusieurs colonies s'y établirent dès les premiers âges du commerce des Grecs. La ville de *Roenthéné*, connue seulement depuis le moyen âge, et nommée aujourd'hui *Rendine*, pourrait avoir occupé la place de *Bromisque*. *Argilos* était aussi au nombre de ces colonies. Les Andriens, suivant Thucydide (1), l'avaient fondée très-près du Strymon : quoique cet historien n'en fixe pas l'emplacement, il le désigne suffisamment, en faisant observer que les Argiliens s'étaient réunis à Brasidas, et qu'ils le conduisirent, avant l'aurore, devant les portes d'Amphipolis (2). L'historien confirme cette opinion, en disant ailleurs que Cerdilium était de la dépendance d'Argilos (3). On doit reconnaître aujourd'hui l'emplacement de cette colonie

(1) Thucyd. lib. IV, cap. CIII.
(2) *Ibid.* lib. V, cap. VI.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

dans un village qui se nomme *Buiuk-Orchova*, *Grand-Orchova*, très-voisin de *Kutchuk-Orchova*, où, comme je le dirai bientôt, sont les ruines de *Cerdilium*.

C'est aussi dans cette partie de la Bisaltique méridionale que devait se trouver la ville d'*Eione*, fondée par les habitans de Mendé. Cette ville, dont on a ignoré jusqu'à présent l'emplacement, est mentionnée par l'historien moderne des colonies grecques comme très-distante de la ville du même nom, dont Cimon avait fait la conquête, aux bouches du Strymon.

C'est faute d'avoir connu les localités, que cet historien s'est beaucoup étendu sur ce point de critique. Thucydide seul doit être consulté; car c'est de lui que nous apprenons la différence qu'il y avait entre les deux villes homonymes d'Eione, et qui nous apprend qu'elles étaient voisines l'une de l'autre.

Son texte est positif. Il nous dit, en parlant d'Eione, où lui-même défendit ensuite si bien les intérêts d'Athènes contre toutes les forces dont disposait Brasidas, que ce fut Cimon qui fit cette conquête, et plus bas, il ajoute que, « vers » la dixième année de la guerre du Péloponèse, Simonide, gé- » néral athénien, prit dans la Thrace *Eione*, colonie de Mendé, » et ennemie d'Athènes. Elle lui fut livrée par trahison. Il avait, » pour ce coup de main, rassemblé quelques Athéniens des gar- » nisons, et beaucoup d'alliés du pays; mais les Chalcidiens et » les Bottiéens étant promptement venus au secours, il fut chassé » et perdit une partie de son monde. » On ne saurait distinguer plus clairement l'Eione des Mendéens, d'avec celle que Cimon conquit au profit de la ville d'Athènes.

Cependant plusieurs auteurs modernes très-recommandables n'ont reconnu que celle de ces deux villes qui est située sur les bords du Strymon : cette erreur ne provient que de ce qu'ils n'ont pas assez consulté Thucydide, et qu'ils n'ont pas remarqué

Digitized by Google

les deux passages que je viens de citer. Le témoignage de Thucydide ne présente de conjectural que l'emplacement d'Eione, colonie de Mendé; mais cet auteur nous fournit lui-même tous les moyens de nous convaincre qu'Eione du Strymon et cette seconde Eione étaient très-voisines l'une de l'autre.

Lorsqu'il rapporte que Simonide fut bientôt chassé d'Eione par les Chalcidiens et les Bottiéens, il nous donne à entendre que ce secours venait de très-près, et que les troupes n'avaient pas même eu besoin de passer le Strymon; d'où il résulte qu'il ne faut pas chercher la position de la colonie de Mendé hors du territoire qui s'étend depuis Bromisque jusqu'aux bouches de ce fleuve.

Si, malgré ces raisons, on voulait croire que l'établissement des Mendéens s'était formé sur les bases sud du Pangée, où commence la Piérie, plusieurs motifs se présenteraient pour nous convaincre du contraire : le premier consiste dans la difficulté que les troupes destinées à attaquer Simonide auraient éprouvée, si elles eussent été obligées de se porter au-delà du Strymon, où les Athéniens, qui y étaient en force, n'auraient pas manqué de leur opposer une grande résistance; le second motif, qui n'est pas moins prépondérant, concerne les Thasiens, qui n'auraient jamais permis que les Mendéens eussent formé un établissement si près de leurs mines, défendues par Galepsus et Œsime.

J'ai donc lieu de regarder comme démontré que Eione de la Piérie est la ville qui fut assiégée par Cimon, et que la seconde Eione, colonie de Mendé, surprise par Simonide, se trouvait près du Strymon, sur les côtes de la Bisaltique. Cet éclaircissement, donné par Thucydide lui-même, justifie son commentateur, qui a voulu désigner l'Eione prise par Cimon comme une ville de la Piérie; et celle que prit Simonide comme une ville de la Thrace,

Digitized by Google

province à laquelle elle appartenait réellement par sa position sur les coteaux de la Bisaltique (1).

D'autres colonies s'étaient depuis long-temps établies dans ces parages, pour partager les avantages qui avaient attirés les Mendéens.

Les coteaux de la Bisaltique nous conduisirent sur les bords du Strymon. Ce fleuve, près de son embouchure, se trouve resserré entre ces coteaux couverts de bois et les bases du Pangée. C'est là que nous arrivâmes. Nous passâmes un bac établi pour le service de la grande route. Nous avions à l'autre bord et à notre droite un grand magasin propre à contenir le blé que les pays environnans sont obligés de fournir au Grand-Seigneur, comme une espèce de dîme de leurs récoltes, et que l'on embarque pour Constantinople, sur la rade voisine. On nomme ce droit *ichtira*, et le préposé qui le reçoit *l'ichtiradgi*. Les Turcs ont donné à ce lieu le nom de *Tchaï-Aghese*, qui signifie *Bouche du Fleuve*, ou plus littéralement *du Fleuve sa Bouche*. Le nom de Strymon a disparu pour les Turcs et les Grecs; les Bulgares seuls l'ont conservé. On voit dans le même endroit une petite masure qui prend le nom de *douane*. C'est, dit-on, Ismaïl bey qui a établi cette imposition pour l'entretien des ponts construits sur le Strymon. Smyrne est cependant la seule ville d'Asie qui entretienne par cette voie un commerce direct avec Serrès.

Avant d'arriver sur les ruines d'Amphipolis, nous dûmes traverser celles d'Eione du Strymon. A peine eûmes-nous franchi l'eau, qu'un sentier nous conduisit à un pavé, et à des restes d'épaisses maçonneries que nous reconnûmes pour être les ruines d'une des portes de la ville. Ce passage, maintenu au milieu de

(1) Voyez l'Histoire des Colonies grecques, tome III, page 211.

Digitized by Google

ces ruines, a fait partie de la voie Appia, et le pavé antique, encore subsistant, est peut-être le seul signe certain qui reste de l'existence de cette grande route, au travers de la Macédoine.

Quoique les marins aient enlevé beaucoup de matériaux sur les ruines d'Eione, il en reste encore assez pour faire connaître combien cette ville a été souvent restaurée. Il est inutile d'y rechercher des monumens antiques; ils ont été détruits, et les débris mêmes ont disparu.

Pour nous rendre à Amphipolis, dont les murs renversés se montraient déjà à notre gauche, nous prîmes un sentier qui conduit à un petit bourg peuplé de Turcs, placé sur la hauteur. C'est là que Cléon et Brasidas perdirent la vie, lorsque le premier de ces deux généraux assiégeait Amphipolis. Coupant ensuite à gauche par le chemin qui, de ce bourg, conduit au village de *Ieni-Kieui*, nous y abordâmes à l'entrée de la nuit. Ce village, composé d'environ cent maisons, occupe l'emplacement par où Brasidas pénétra dans la ville. Ce faubourg, entouré par le fleuve, tenait aux murs d'un château qui en faisait la principale défense (1).

Nous mîmes pied à terre près d'une grande écurie publique, où nous fûmes entourés de curieux; et nous aurions été embarrassés pour nous assurer d'un gîte, si notre janissaire ne s'était hâté de dire à l'un des personnages marquans de la troupe, que nous étions des marchands de Salonique. La personne à laquelle il s'adressa se nommait Apostoli, et son état était de faire des accaparemens de cotons pour les revendre à Serrès. Dès qu'il sut qui nous étions, il s'empressa de nous proposer sa maison: rien ne pouvait venir plus à propos; il nous y conduisit lui-même. La réception que nous reçûmes fut analogue à la propreté du logement; la table fut bien servie; bientôt la conversation s'établit

(1) Voyez le plan des ruines d'Amphipolis.

Digitized by Google

sur le produit du coton, sur la médiocrité de la récolte, sur l'espoir d'une augmentation du prix courant et d'autres choses semblables : et comme notre hôte n'était pas musicien, ces dialogues auxquels il attachait des vues d'intérêt, remplacèrent les chants généralement en usage dans ces repas hospitaliers.

Le lendemain, après avoir reçu les politesses du café et de la pipe, nous sortîmes pour aller visiter une grande tour située sur le bord du fleuve; elle est semblable à celles d'Urendgik; et, depuis long-temps, elle n'est point habitée : elle est en face d'une autre tour de même construction, placée au-delà du fleuve. Il paraît que ces deux tours défendaient le passage où le Strymon, sortant du lac Cercine, reprend son cours jusqu'à la mer.

Apostoli nous dit que, le village, ainsi que le désigne son nom, n'étant habité que depuis peu d'années, il n'y avait aucune tradition dans le pays qui pût nous satisfaire sur l'époque à laquelle ces tours avaient été construites; mais que sur toute la côte nord-ouest du Pangée, on en voyait de pareilles et même de plus fortes.

Par les fragmens d'antiquités dont celle-ci est revêtue, il était aisé de juger qu'elle a été rebâtie dans le moyen âge, sur d'anciens fondemens. La petite porte par laquelle on peut y entrer se trouve à huit pieds d'élévation au-dessus du terrain. Cette élévation me fit renoncer à l'idée que j'avais eue de m'y introduire; mais notre conducteur, qui en avait vu l'intérieur, nous assura que les murs sont couverts de fragmens d'architecture et de sculpture antique, tels que ceux que nous vîmes çà et là sous de grandes broussailles. Avant de faire cette course, je copiai une inscription, gravée auprès de la petite porte de la tour, sur une pierre de marbre blanc qui fait partie de la maçonnerie extérieure. Elle a seulement deux pieds de longueur sur un de hauteur. En voici la forme et le *fac simile* en petits caractères.

Digitized by Google

† ЄN TOYTΩ OI ΠICTOI NIKOYCIN.

Ces mots rappellent la légende qu'on trouve sur les monnaies de bronze des empereurs grecs de Constantinople : ils ont été par fois aussi employés dans les derniers temps sur des monnaies de diverses ville d'Italie : le Portugal a conservé cette légende jusqu'à nos jours. Il faut aussi remarquer qu'elle a paru sur les enseignes romaines sous divers empereurs après Constantin le Grand, et ensuite sur les monnaies, pendant le règne de Constant second, fils d'Héraclius second. Cette dernière remarque, à ce qu'il me semble, n'avait pas encore été faite.

La légende des médailles impériales porte ЄN TOYTΩ NIKA, *sois victorieux par la croix;* et l'inscription qui se voit sur la tour d'Amphipolis signifie *les croyans seront victorieux par la croix.*

En laissant cette tour, qui paraît avoir formé, près de la porte nord-est de la ville, la tête du mur d'enceinte, nous entrâmes dans un kiosk construit pour le service public, vis-à-vis du bac qui sert à la communication journalière, entre le district de Serrès et celui de Zihna. Ce bac n'est éloigné du village que d'environ cent toises.

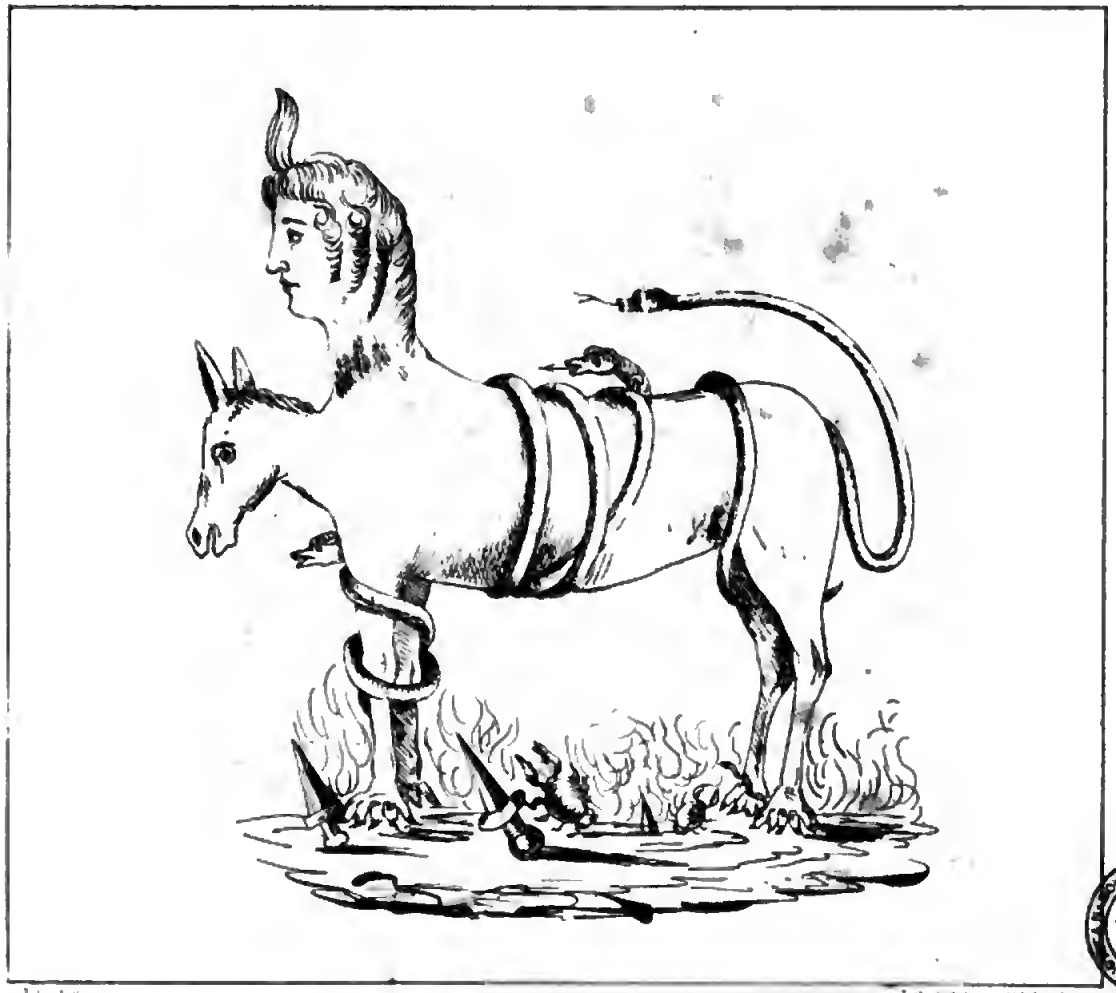
Au sortir du kiosk, nous passâmes à l'église située vers le sud, à très-peu de distance du village; elle est solidement bâtie, et très-simplement ornée. C'est pour attirer des cultivateurs que les ancêtres de l'aga de Zighna ont souffert qu'on en réédifiât une ancienne, qui était tombée en ruines dans cet emplacement; j'ai déjà dit qu'on a fait de même à Pella.

Le nom de *Jéni-Kieui*, que porte le village, annonce qu'il n'est habité que depuis peu de temps; on croit néanmoins, sur les lieux, qu'il l'est depuis plus de cent ans.

Nous aperçûmes à la porte de cette église deux monumens : l'un sépulcral, et l'autre consistant en un morceau de sculpture

Digitized by Google

Digitized by Google



Jules Lelle

Lith. de Delaporte 2e de Langlumé

Bas relief satyrique encastré dans le mur extérieur de l'Eglise d'Amphipolis. Il contient dans l'aire une inscription grecque où se trouvent ces mots ΑΓΑΘΟΔΑΙΜΟΝ *et celui de* ΖΟΙΛΟΣ *ayant de* *encore séparément. elle a été copiée mais on ne peut prendre l'a pour de la critique*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

de mauvais goût. Le premier est remarquable par le nom d'un grec qui s'honorait d'avoir été le serviteur d'un roi de Thrace, nommé *Rhoemétalcès*. Quelques années après l'avoir examiné, je l'achetai à Salonique, d'un médecin allemand qui l'avait fait enlever. On voit aujourd'hui ce morceau antique dans notre Musée, dit de *Charles X*. Le second monument représente un monstre symbolique, qui porte une inscription. Il est gravé dans le recueil des planches (1).

Quelques fragmens de belle architecture et d'objets sculptés avaient été réunis à la porte de cette église. Ces fragmens servent de siéges aux fidèles qui attendent les heures de la prière. On en dépose souvent de semblables auprès des églises grecques et dans les cimetières : ce sont là en quelque sorte des témoins qui attestent que la ville était autrefois considérable, et ils ne manquent pas à ce titre d'attirer l'attention des voyageurs : heureusement ce genre d'utilité en a fait conserver un grand nombre.

Lorsque je fus de retour au logis, notre hôte me donna un guide pour aller parcourir l'intérieur des ruines.

En partant du village, mon conducteur me fit longer un ravin profond et très-escarpé, qui partage la ville jusque vers le centre. Ce ravin est le lit d'un large torrent, par où toutes les eaux des pluies se dirigent vers le fleuve. En considérant la largeur de ce ravin et son escarpement, qui a plus de cent pieds de haut, je me figurai qu'Agnon, ayant agrandi la ville du côté du nord, ainsi qu'on le voit encore, et la largeur du torrent ne lui ayant pas permis de faciliter, par des ponts, les communications de l'ancienne ville avec la nouvelle, la difficulté qu'il y avait à se transporter d'un côté à l'autre put donner lieu à la

(1) Planche n.° 8.

Digitized by Google

dénomination d'*Amphipolis, double ville.* C'est même le sens qu'on peut donner aux expressions de l'historien (1).

En sortant de ce ravin, nous parcourûmes des coteaux où l'on a planté des vignes, et où l'on cultive le coton. Je n'aperçus nulle part des restes remarquables d'anciens édifices; il paraît que, pendant très-long-temps, les habitans des pays voisins sont venus consommer la destruction de cette ville, pour enlever des matériaux. J'arrivai enfin aux ruines d'une porte située du côté de l'Orient; et je ne doutai pas que ce ne fût celle par où sortit la première division des troupes que Brasidas, général de Sparte, fit marcher pour combatre Cléon. J'avais au-devant de moi les hauteurs où se donna le combat : toute l'étendue du lac était à ma gauche; et ma vue portait à droite sur Eione, et sur la côte nord du mont Athos.

Après avoir suivi pendant une demi-heure les murs de la ville, par-tout renversés, je rentrai dans l'intérieur, et j'y remarquai un petit *tumulus*, que je supposai être celui de Brasidas lui-même. Ce général, au rapport de Thucydide, fut en effet inhumé dans la ville avec toute la solennité en usage pour les libérateurs et les fondateurs (2). L'historien dit aussi que le monument héroïque qui avait été élevé en l'honneur d'Agnon, général athénien et fondateur de la colonie, fut entièrement détruit par les Lacédémoniens.

La recherche des anciens remparts du côté de l'est et du sud attirait d'autant plus mon attention, que les géographes modernes

---

(1) Je dois faire observer que c'est dans cette vallée que les habitans de *Jeni-Kieui* vont tamiser les terres que les pluies y déposent. Elles charient toutes sortes de morceaux d'antiquité, surtout des médailles. Ce ravin est la mine la plus féconde de l'Orient en monnaies anciennes de l'Europe et même de l'Asie.

(1) Thucyd. lib. V, cap. XI.

Digitized by Google

m'avaient paru ne pas se trouver d'accord sur ce point avec Thucydide.

On a jusqu'à présent mal compris le passage de cet historien où il est fait mention de la grande muraille qui défendait la ville du nord-est au midi, et qui, suivant son récit, devint le motif du changement du nom d'Énéodos en celui d'Amphipolis. Voici son texte : « Ἀμφίπολιν Ἄγνων ὠνόμασεν, ὅτι ἐπ' ἀμφότερα περιῤῥέοντος τοῦ Στρυμόνος, διὰ τὸ περιέχειν αὐτὴν, τείχει μακρῷ ἀπολαβὼν ἐκ πόλεμοῦ ἐς ποταμὸν περιφανῆ ἐς θάλασσάν τε καὶ τὴν ἤπειρον ᾤκισεν. (1) »

« Agnon la nomma Amphipolis (*la ville entre deux*), parce que le Strymon coulant autour de deux côtés, et formant presque un cercle, ce général la sépara par un long mur qui joignait les deux rives du fleuve, et en fit une colonie remarquable, et du côté de la mer, et du côté du continent. »

Tous les traducteurs ont cru voir dans ce passage que le mur construit par Agnon était placé entre deux bras du Strymon.

Le texte ne fait nullement mention de deux bras du fleuve. Il porte, comme on voit, ces mots, ἐκ ποταμοῦ ἐς ποταμὸν, du fleuve au fleuve. On a déjà vu sur le plan que le Strymon venant du nord frappe de ce côté contre la ville; qu'il se détourne vers le couchant en suivant la montagne de Cerdilium. C'est ce changement de direction qui a fait employer par Thucydide ces mots *du fleuve au fleuve;* ils montrent évidemment qu'il n'a pas entendu dire que le fleuve eût deux branches.

La narration du combat entre les Lacédémoniens et les Athéniens fait d'ailleurs assez connaître que la ville était située au pied d'une colline sur laquelle Cléon avait établi son camp; et

(1) Thucyd. lib. IV, cap. 102.

Digitized by Google

que, de ce côté, dans les temps mêmes les plus reculés, le Strymon n'avait pu se former un passage; il est au contraire très-resserré entre la hauteur qui domine Amphipolis et la colline voisine, et l'on reconnaît aisément qu'il a toujours été forcé de couler dans cette gorge.

Quant au long mur d'enceinte qui s'étendait d'un point du fleuve à l'autre, rien n'est plus facile à expliquer. Ce grand mur défendait la ville de trois côtés; il commençait à la tour dont je viens de parler, et venait aboutir circulairement à une autre tour, construite sur le détroit où le Strymon, gêné par deux élévations, se détourne lorsqu'il arrive sous Cerdilium, en formant un angle presque droit pour se rendre ensuite à la mer. La ville n'avait pas besoin de fortifications dans la partie où le fleuve reprend son cours, par la raison que ses eaux et les grandes tours placées aux deux extrémités des murs en empêchaient l'approche. Thucydide dit expressément qu'à l'époque où Brasidas s'empara d'Amphipolis, il n'existait encore point de murs de ce côté (1).

De retour à Jeni-Kieui, je copiai une inscription qui sert d'ornement à une petite fontaine où les filles du village viennent remplir leurs cruches; les habitans préfèrent cette eau à celle du Strymon. L'inscription, qui mérite d'avoir ici une place, est écrite en caractères d'une forme pure. La voici.

Ἔδοξε τῷ δήμῳ, Φίλωνα καὶ	1. ΕΔΟΞΕΝ ΤΩΙ ΔΗΜΟΙ ΦΙ-
Στρατοκλέα φεύγειν Ἀμφίπο-	2. ΛΩΝΑ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΟΚΛΕ-
λιν καὶ τὴν γῆν τῶν Ἀμφιπο-	3. Α ΦΕΟΓΕΙΝ ΑΜΦΙΠΟΛΙ-
λιτῶν ἀειφυγίαν καὶ αὐτοὺς καὶ	4. Ν ΚΑΙ ΤΗΓ ΓΗΝ ΤΗΝ ΑΜΦ-
	5. ΙΠΟΛΙΤΕΩΝ ΑΕΙΦΥΓΙ-
	6. ΗΝ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ ΚΑΙ ΤΟΣ

(1) Thucyd. loc. cit.

Digitized by Google

τοὺς παῖδας· ἢν ἤν του ἁλίσκωνται, πάσχειν αὐτὸς ὡς πολεμίους, καὶ νηποινεὶ τεθνᾶναι· τὰ δὲ χρήματα αὐτῶν δημόσια εἶναι· τὸ δ' ἐπιδέκατον ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τοῦ Στρυμόνος· τοὺς δὲ προστάτας ἀναγράψαι αὐτοὺς στήλην (fort. αὐτὸ vel αὐτοὺς ἐς στήλην) λιθίνην. Ἢν δέ τις τὸ ψήφισμα ἀναψηφίσειν καταδέχηται τοῦτο ἢ τέχνη ἢ μηχανῇ ἠτινιοῦν, τὰ χρήματα αὐτοῦ δημόσια ἔστω· καὶ αὐτὸς φευγέτω Ἀμφίπολιν ἀειφυγίαν.

7. ΠΕΔΑΣ ΚΑΙ ΗΜ ΠΟ ΑΛΙ-
8. ΣΚΩΝΤΑΙ ΠΑΣΧΕΙΝ ΑΥ-
9. ΤΟΣ ΩΣ ΠΟΛΕΜΙΟΣ ΚΑΙ
10. ΝΗΠΟΙΝΕΙ ΤΕΘΝΑΝΑΙ
11. ΤΑ ΔΕ ΧΡΗΜΑΤΑ ΑΥΤΩΝ ΔΗ-
12. ΜΟΣΙΑ ΕΙΝΑΙ ΤΟ Δ ΕΠ-
13. ΙΔΕΚΑΤΟΝ ΙΕΡΟΝ ΤΟΥ Α-
14. ΠΟΛΛΩΝΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΣΤΡ-
15. ΥΜΟΝΟΣ ΤΟΣ ΔΕ ΠΡΟΣΤ-
16. ΑΤΑΣ ΑΝΑΓΡΑΨΑΙ ΑΥΤ-
17. ΟΣ ΣΤΗΛΗΝ ΛΙΘΙΝΗΝ
18. ΗΝ ΔΕ ΤΙΣ ΤΟ ΨΗΦΙΣΜΑ
19. ΑΝΑΨΙΦΙΣΕΙΝ ΚΑΤΑΔ-
20. ΕΧΗΤΑΙ ΤΟΥΤΟΣ ΤΕΧΝ-
21. ΗΙ Η ΜΗΧΑΝΗΙ ΩΤΕΩΙΟ-
22. Ν ΤΑ ΧΡΗΜΑΤΑ ΑΥΤΟ ΔΗΜ-
23. ΟΣΙΑ ΕΣΤΩ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ
24. ΦΕΟΓΕΤΩ ΑΜΦΙΠΟΛΙΝ
25. ΑΕΙΦΥΓΙΗΝ.

REMARQUES.

Ligne 3, φεοχειν, pour φεύγειν (φεύγειν). Voy. ligne 24.

—— 4, πιν γνν, pour τὴν γῆν.

—— 5, — εων, pour ῶν (Ion.).

—— 6, — ιν, pour αν (Ion.).

—— *ib.* αυτος, pour αὐτούς; mais il y a του à la ligne 13.

—— 7, πιδας, pour παῖδας (à cause de la prononciation).

—— *ib.* ημ πο, pour ἤν του (On écrit en grec moderne ἄμ πολ, pour ἄν πολ, et l'on prononce *ambolé*).

—— 10, ηηποινει. Un savant du pays n'ayant pas compris le sens de ce mot, a écrit μὴ ποιῶν; ce qui fait un grand contre-sens.

Ligne 17, Ἀναχαράξαι ἐς στήλην rappelle le sens primitif du verbe στηλιτεύω.

—— 19, αναψιφισειν, pour ἀναψηφίσειν (faute d'orthographe à cause de la prononciation). A la ligne 18, on lit ψηφισμα.

—— 20, πυπος πιχνι : je crois qu'il faut lire πῦπ ἢ πίχνῃ, &c.

—— 21, ωτιωιον est pour ὠτεωιοῦν (ἠτινιοῦν).

—— 24, φεοχέτω, pour φευγέτω (φευγέτω). Voy. ligne 3.

Digitized by Google

TRADUCTION.

« Le peuple décrète que Philon et Stratoclès sont bannis à per-
» pétuité d'Amphipolis et du territoire des Amphipolitains, eux
» et leurs enfans : si on les y trouve, qu'ils soient traités impu-
» nément en ennemis, et mis à mort; que leurs biens soient con-
» fisqués, et que la dixième partie soit consacrée au temple
» d'Apollon et à celui du dieu fleuve Strymon. Il est ordonné
» aux magistrats de faire graver le présent décret sur une co-
» lonne de pierre; et si quelqu'un tentait d'y contrevenir par
» ruse ou par tout autre moyen, qu'il subisse le bannissement
» de la ville d'Amphipolis, et que ses biens soient confisqués (1). »

Cette inscription présente beaucoup d'intérêt, en ce qu'elle se lie à un passage de la troisième Olynthienne de Démosthène, où cet orateur reproche aux Athéniens d'avoir refusé la proposition qu'Hierax et Stratoclès leur avaient faite de la part des Amphipolitains, de se soumettre à leur domination. Démosthène fixe cette ambassade au temps de la pacification de l'Eubée, en rappelant les victoires que les Athéniens avaient remportées auparavant. On voit par là que l'ambassade eut lieu la troisième année de la CI.e Olympiade, la deuxième du règne de Philippe. C'est là l'époque où ce prince méditait la conquête d'Amphipolis, qu'il avait déclarée libre en montant sur le trône, afin de diminuer le nombre de ses ennemis.

Quoique Philippe eût déjoué les intrigues des Amphipolitains

(1) Le texte que je donne ici avec la traduction a été restauré par M. Nicolo-Poulo, littérateur grec, natif de Smyrne, attaché à la bibliothèque de l'Institut, et très-versé dans l'ancienne langue de sa patrie, à laquelle il fait honneur par ses connaissances. Il a joint à ce travail quelques remarques qui m'ont paru propres à intéresser le lecteur.

Digitized by Google

auprès des Athéniens, il dut être choqué de leur projet, dont le succès lui eût attiré de nouveaux embarras. A leur retour d'Athènes, les ambassadeurs trouvèrent l'état des choses bien changé. Le refus des Athéniens, et les intelligences du roi de Macédoine dans la ville d'Amphipolis, étaient très-capables d'y répandre des troubles, et d'abattre la faction qui avait voulu traiter avec Athènes. Il faut conclure que Philippe, avant de laisser découvrir ses vues sur Amphipolis, se contenta du bannissement de Philon et de Stratoclès, l'un comme chef du parti qui avait provoqué l'ambassade, l'autre comme le plus capable de servir cette faction auprès des Athéniens. Quant à Hiérax, on doit penser qu'il eut assez d'amis parmi le peuple pour éviter la proscription.

Nous voyons de plus, dans la grande inscription qu'on vient de lire, que la ville d'Amphipolis rendait au Strymon des honneurs divins. Elle l'a représenté aussi sur une monnaie impériale (1). C'est un nouveau témoignage de la vénération que les anciens peuples avaient pour les principes de la fécondité, et surtout pour les fleuves; soit à cause de la continuité de leurs cours, soit comme source de richesses rurales, ou comme favorables au mouvement du commerce.

C'est sur les monnaies anciennes qu'on trouve les preuves les plus multipliées de cette divinisation des fleuves et des fontaines. Les Égyptiens nous en donnent des exemples pour le Nil; et les Smyrnéens pour leur dieu fleuve Mélès (2). Je pourrais citer

(1) Cette monnaie ne se trouve pas dans le catalogue de M. Mionnet. J'en ai possédé un exemplaire qui figure aujourd'hui dans la riche collection du roi de Bavière.

(2) On peut voir une inscription très-curieuse sur le Mélès, dans le voyage de la Troade de M. le Chevalier; elle avait été recueillie par Villoison.

Digitized by Google

une infinité d'autres villes d'Europe et d'Asie qui honoraient les eaux d'un culte public; mais ce sujet a été déjà souvent éclairci.

Selon notre inscription, Apollon était une des divinités tutélaires d'Amphipolis : c'est ce que confirment les plus anciennes monnaies d'argent de cette ville. J'en donnerai un catalogue raisonné à la fin de ce chapitre.

Après avoir copié l'inscription, il était important de ne pas quitter les ruines d'Amphipolis sans dresser le plan de cette ville et de ses environs. Ce plan était nécessaire pour détruire les fausses idées qu'on peut s'être formées sur ce sujet. La meilleure manière de l'exécuter était de monter au village de *Kutchuk-Orchova*, où se voient les ruines de Cerdilium.

Après avoir pris congé de mon hôte, je partis pour cette dernière ville.

A peine arrivé à l'autre bord du fleuve, je traversai un torrent qui parcourt une profonde vallée de la Bisaltique. Bientôt après je contournai la colline qui conduit à Cerdilium par un chemin couvert de bois. Dans une demi-heure, je parvins à l'habitation d'un des primats du lieu, pour lequel Apostoli m'avait donné une lettre de recommandation, et qui se nommait *Zaphiri*.

Ce primat, âgé de 68 à 70 ans, d'une taille avantageuse, et d'une figure respectable, m'inspira de la vénération, et en même temps de la confiance. Il me reçut avec affabilité; et lorsqu'il me dit, *soyez le bien venu*, ce fut avec la franchise d'un bon patriarche. Il était resté veuf avec deux garçons qu'il avait mariés, et il vivait avec eux dans la meilleure intelligence. Sa maison était spacieuse et commode. On y entrait par une grande cour, où tout présentait l'activité agricole et l'aisance d'un bon cultivateur. Le logement du maître, formé d'un seul étage, portait sur des magasins, sur un cellier et des étables. De grands piliers de bois,

Digitized by Google

coupés dans la forêt voisine, soutenaient la toiture; une galerie spacieuse occupait les devans du côté de la cour, et donnait entrée à des chambres suffisantes pour tout le service de la maison.

Je fus bientôt installé dans la salle de réception, où se traitent les affaires du pays, soit avec des Turcs, soit entre les habitans en ce qui concerne la police et les intérêts communaux. Nous conversâmes assez long-temps sur la situation politique de la contrée, sur sa tranquillité et sur les charges qu'elle supporte. Le premier bien pour nous, me dit mon hôte, est de nous trouver isolés, de ne voir dans ces villages aucun Turc propriétaire, et de n'avoir à faire qu'avec le gouverneur de Serrès, à qui tout le district est soumis.

Nous nous mîmes à table tête à tête, mon hôte et moi, à la manière turque. Les deux fils nous servaient; leurs femmes paraissaient peu, ainsi que leurs enfans. Malgré l'accord qui régnait dans la famille, malgré l'intérêt que je cette union m'inspirait, je m'aperçus que le vieillard éprouvait quelque souci, et qu'il n'était pas éloigné de m'en faire la confidence. Après le souper, il fit tomber la conversation sur le projet qu'il avait de diviser sa belle maison, en la séparant en deux parties égales, afin, disait-il, que la concorde entre les deux frères ne soit jamais troublée à cause de la cohabitation de leurs femmes. Elles ne pourraient, ajoutait-il, demeurer long-temps en paix, vivant en communauté, sans un modérateur tel que je le suis.

Cette sage prévoyance me donna la preuve de son bon sens et de sa situation morale. Plus occupé de l'intention de rendre permanente la concorde entre ses enfans, qu'affecté d'une servitude à laquelle il était accoutumé depuis l'enfance, il savait jouir de l'affection de sa famille. Les habitans de ce pays n'avaient fait que lui rendre justice, lorsqu'ils l'avaient choisi pour les

Digitized by Google

défendre contre les prétentions souvent arbitraires, et les injustices du gouvernement de Serrès.

Le lendemain, ce digne primat me fit parcourir son village; il se compose d'environ quatre-vingts maisons qui appartiennent presque toutes à des cultivateurs dont les possessions éparses dans la plaine, et même au-delà du Strymon, les obligent à des courses pénibles. Celles qui entourent le village sont bâties en pierres. Une tour, presque entièrement détruite, et quelques pans de murs que l'on rencontre en divers endroits, déterminèrent la position de Cerdilium; mais ces restes d'antiquité ne méritent aucune attention.

Je me contentai de copier une inscription d'un genre peu commun, attendu qu'elle est en langue latine.

En voici le texte.

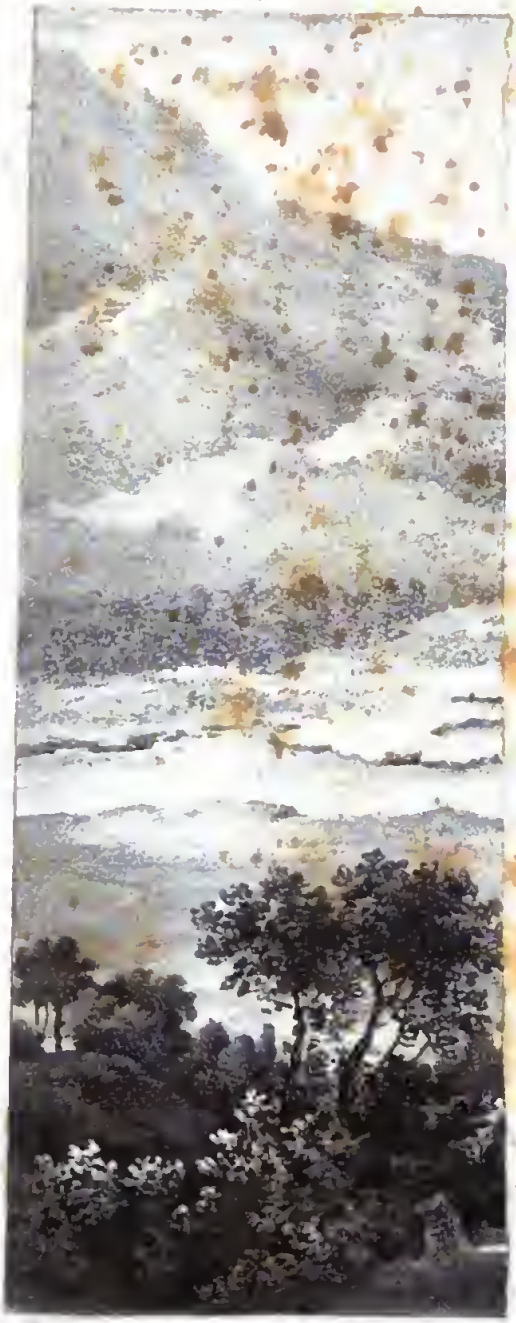
LIBVCIO IANVARIO PF
LIBVCIO MACEDONI
LIBVCIAE SECVNDAE
LIBVCIA PVSILLA MATER
VIV

Cette inscription sépulcrale latine, trouvée dans un pays grec, me fit penser qu'avant la décadence de l'empire, la colonie de Philippe avait pu former des établissemens à Cerdilium.

Ce qui eut encore pour moi plus d'intérêt, ce fut de pouvoir reconnaître la justesse de la narration de Thucydide, lorsqu'il dit que de la hauteur de Cerdilium, Brasidas observait les mouvemens des troupes que Cléon avait réunies à Eione, et avec lesquelles il menaçait Amphipolis.

Après avoir terminé mon plan d'Amphipolis et de ses environs, je me séparai du vénérable vieillard qui m'avait si bien reçu, et je pris le chemin de la plaine, sans quitter le versant oriental

Digitized by Google



4

Digitized by Google

Digitized by Google

de la Bisaltique. Cette plaine s'élargissait à mesure que je dépassais les bois voisins de Cerdilium. J'avais le lac à ma droite; il forme un centre symétriquement encadré par les coteaux du département de Zighna et par celui de Serrès. Ces deux territoires semblent rivaliser de fertilité et de population, et paraissent s'élargir depuis les bases du Pangée jusqu'à Serrès, pour enrichir ce cadre qui entoure le lac, et dont Amphipolis forme le couronnement.

Dans quatre heures et demie de marche sur cette superbe route, j'arrivai au village de Takinos, le seul qui se trouve sur le lac, et je m'y arrêtai pour y jouir de la pêche abondante qu'on y fait journellement.

Le nom de *Cercine*, que portait autrefois ce lac, lui avait été donné à cause de la montagne qui l'alimente en plus grande abondance.

Arrien désigne par le nom de *Cercine* le lac sur lequel il dit qu'Alexandre s'embarqua lorsqu'il allait porter la guerre dans l'Asie; mais, comme le récit d'Arrien au sujet d'une marche qui allait décider du sort de tant de peuples est beaucoup trop succinct; comme cet historien ne nous donne point assez de renseignemens sur l'étendue et sur l'état de ce lac, et qu'il se tait sur les motifs qui portèrent le roi de Macédoine à y construire une flotte, et à s'y embarquer, je crois devoir entrer dans quelques détails qui, si je ne me trompe, ne seront pas inutiles à la géographie.

Faute de documens suffisans pour déterminer l'étendue du lac Cercine, les géographes modernes l'ont à peine indiqué sur leurs cartes. Palma, qui a composé la sienne sur un itinéraire récent, ne donne à ce lac qu'environ trois lieues de longueur, ce qui le rétrécit beaucoup, et l'éloigne trop de la ville de Serrès, qui n'en est distante que d'une lieue et demie. Je puis assurer

Digitized by Google

que j'ai employé près de cinq heures, à un bon pas de cheval, pour arriver d'*Amphipolis à Takinos*, village qui lui donne actuellement son nom; et qu'enfin de ce village, à l'extrémité des eaux, sur la même ligne, on marche encore une bonne demi-heure: par conséquent, le lac a près de six lieues dans sa longueur. On peut en reconnaître l'étendue et la forme dans la planche n.° VIII.

J'ajouterai que dans la belle saison, pour arriver de Takinos à Serrès, on traverse le marais qu'entretient le Strymon, comme à la même époque on traverse aussi les marais du Sperchius, au-dessous du fameux passage des Thermopyles, entre le mont Œta et la mer, pour entrer de la Thessalie dans la Grèce proprement dite. Ce dernier passage commence à la ville de *Zeitoun*, dont le territoire, dans la partie de l'est, fut témoin du courage et du dévoûment de Léonidas et de ses compagnons.

Pendant l'hiver, le chemin de Takinos à Serrès devient plus long de près d'une heure. On doit alors remonter au-dessus des marais pour passer un pont de bois, l'un des deux qu'Ismaïl bey a fait construire sur le Strymon. Après avoir passé ce pont, on suit un chemin fangeux qui traverse les grandes prairies, depuis les murs de Serrès jusqu'au territoire de Nigrita dont j'aurai occasion de parler.

Le lac Cercine est profond et très-poissonneux. La pêche en est affermée pour le compte du Grand-Seigneur. Des bateaux y naviguent, mais ils ne peuvent en sortir, comme ils le faisaient dans le temps des anciens, pour aller à la mer, parce qu'on a négligé l'entretien du passage qui se trouve sous les ruines d'Amphipolis. Diverses petites îles se sont formées sur ce passage, et ont fermé le canal par où la flotte d'Alexandre dut aboutir à la rade d'Eione.

Pour concevoir les motifs qui déterminèrent ce conquérant à faire construire ses vaisseaux sur les bords du lac, il faut porter

Digitized by Google

ses regards vers les forêts du Cercine et celles de la Bisaltique. Alors on reconnaît qu'aucun pays de la domination macédonienne, depuis le règne de Philippe, ne présentait plus de moyens de célérité, et en même temps d'économie pour cette construction.

Parti de ce lac, avec la division de sa flotte qu'il y avait fait construire, Alexandre se dirigea sur Amphipolis, où le Strymon, reprenant son cours, circule pendant une heure autour du Pangée, et va se jeter dans le golfe strymonique. Arrien nous apprend que ce prince, ayant traversé le Pangée, rejoignit sa flotte à Éléonte sur l'Hellespont (1); qu'il offrit alors des sacrifices aux mânes de Protésilas en faisant des vœux pour le succès de son expédition; et que, après cet acte de piété, il donna ordre à Parménion de faire passer l'armée de Sestos à Abydos. C'est à l'occasion de ce passage que le même auteur fait monter le nombre des navires dont se composait la flotte à cent soixante trirêmes, y compris ceux des alliés et quelques bâtimens de transport. Alexandre, dans la traversée, commandait lui-même le vaisseau nommé *le Royal.*

Quant au passage des troupes dans les environs du lac, quoique Arrien fasse entendre que toute l'armée s'était réunie auprès de l'endroit où s'embarqua Alexandre, il est évident qu'il ne se trouva auprès du roi, lorsqu'il allait à Eione par le lac, que les troupes qui, de la Péonie et des environs du Strymon, défilaient vers les bouches de ce fleuve, où était le rendez-vous le plus naturel de l'armée. C'est sur les vastes coteaux du Pangée que ce rassemblement et la revue des troupes pouvaient s'effec-

(1) Il est à remarquer que, dans le récit de cette traversée, Arrien et son traducteur prennent le golfe Mélaïque pour l'embouchure d'un fleuve.

(2) Arrien, lib. I, cap. III.

Digitized by Google

tuer. Elles y arrivaient commodément de toutes les parties de la Macédoine par le chemin qui traverse l'Anthémontide, le seul que pouvaient prendre les troupes macédoniennes.

Arrien se trompe donc lorsqu'il dit qu'après avoir fait la revue de ses soldats, le roi descendit le long du lac Cercine vers Amphipolis et franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère et à Maronée.

Le laconisme de ce passage a dû causer de l'embarras aux géographes modernes, lorsqu'ils ont voulu déterminer l'emplacement du Pangée. Hérodote, ainsi qu'on le verra bientôt, ne les a pas mieux instruits. Pline, et après lui Solin, les ont entraînés dans une erreur encore plus grave, en disant que le Pangée est baigné par les eaux du Mestus. Il est résulté de l'obcurité où nous ont laissés ces auteurs, qu'on croit encore aujourd'hui que les mines du Pangée se trouvaient au nord de Philippi; tandis qu'elles étaient presque au sud de cette colonie romaine, plus anciennement nommée *Créuidès*. C'est ce que je démontrerai dans le chapitre où je traiterai de la plaine de Philippi.

Après quelques heures de séjour à Takinos, nous continuâmes à suivre les bords du lac pendant près d'une demi-heure, et prenant ensuite à droite le chemin d'été à travers les marais desséchés, nous arrivâmes à Serrès chez un de nos facteurs domicilié dans cette ville.

Le lendemain, je m'empressai de faire savoir par mon interprète, accompagné du facteur, que je desirais saluer son excellence, et l'entretenir d'un sujet qui intéressait le consulat de Salonique. La visite fut fixée au jour suivant. Ismaïl-Bey me reçut avec tout l'appareil d'un militaire puissant, et avec toutes les apparences de bonté d'un gouverneur sans rival. Il parut prendre plaisir à m'entendre répondre à des questions qu'il aimait à faire sur

Digitized by Google

la politique de l'Europe et sur l'art de la médecine. La séance fut longue, et je fus très-satisfait de la réponse qu'il me fit au sujet de l'affaire dont je l'entretins. Il s'agissait d'une ancienne créance contractée par les primats d'un village de son département envers un barataire (1). Le bey s'obligea personnellement pour le village, et il prit seulement le terme d'un an pour préparer le village débiteur à l'exécution de son décret, ce qui eut lieu sans plus de retard l'année suivante.

Le bey, lorsqu'il reçut ma visite de congé, voulant me donner une nouvelle preuve de son obligeance et une démonstration de son autorité, s'empressa d'ordonner que des chevaux de poste seraient à ma disposition gratis. Ce fut donc par le chemin de poste, et sans avoir le temps de beaucoup observer, que je retournai à Salonique.

---

(1) On appelle des *Barataires* les sujets rayas du Grand-Seigneur que Sa Hautesse donnait elle-même pour drogmans aux consuls étrangers; cet usage a cessé depuis l'époque de l'ambassade de M. Sébastiani.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Second voyage à Serrès. Description de cette ville et de ses environs. Passage par la Cresionie. Première visite à Jussuf-Bey, aujourd'hui Jussuf-Pacha, fils d'Ismail-Bey. Gouvernement et commerce de Serrès.

Je partis de Salonique pour me rendre à Serrès, ville très-ancienne de l'Odomantique : ces deux villes sont éloignées l'une de l'autre d'environ seize lieues. Une compagnie de quelques marchands allait partir pour Serrès; je me joignis à elle.

Nous sortîmes par la porte du Vardar, où se trouve placé l'arc de triomphe dont j'ai parlé au chapitre précédent. Dès les premiers pas nous laissâmes à notre gauche la voie *Ignatienne*, qui aboutit à cette porte. Nous côtoyâmes ensuite les murs d'un grand jardin contigu à une mosquée desservie par des derviches *tourneurs*, et qui leur appartient. A gauche est un *tumulus*, de moyenne grandeur, au sommet duquel on établit, pendant l'été, une cabane pour le garde qui veille sur les fruits.

Prenant ensuite notre route à l'est, nous tournâmes la ville du côté du nord, sans perdre de vue le château des Sept-Tours. Les hauteurs qui entourent Salonique de ce côté sont arides; il n'y croît en abondance que des câpriers, arbustes dont les Turcs ne font aucun cas. Mais comme ces terrains portent encore des traces de divisions de propriété, on doit en conclure qu'ils ont été autrefois cultivés.

Digitized by Google

Nous avions au-devant de nous le petit village de *Lembet*, situé sur les bases nord du mont *Disoron*, qui s'élevait à notre droite, à deux lieues de nous. A notre gauche, une plaine très-fertile, bordée à l'est de villages bulgares, se perdait dans le lointain, avec le prolongement nord du *Disoron;* après qu'on a dépassé Lembet, commence un défilé ou un dervent (nom que donnent les Turcs à toutes les gorges situées entre des montagnes), d'environ trois quarts de lieue seulement de longueur. Au revers de ce passage, et peu avant de le franchir, je traversai des restes d'anciennes maçonneries très-solides, qui embrassent le chemin des deux côtés, et dont l'épaisseur fait juger qu'elles ont appartenu à un château. La position de ces ruines sur une grande route me parut annoncer que la ville d'Anthémonte avait occupé cet emplacement. Plusieurs auteurs, parmi lesquels on peut compter Hérodote, ont fait mention de cette ville macédonienne. Cet historien nous a conservé son nom, au sujet d'un asile qu'Amyntas voulut accorder à Hippias, fils de Pisistrate, que les Lacédémoniens, partisans de cet illustre exilé, avaient abandonné à sa mauvaise étoile. Ce fut, dit l'historien, la ville d'Anthémonte que le roi lui offrit pour retraite. Mais, ajoute-t-il, le prince athénien préféra retourner à Sigée, que son père avait autrefois enlevée aux Mitylénéens (1).

Près des ruines d'Anthémonte, on découvre beaucoup de médailles, non-seulement des rois de Macédoine, mais encore des temps postérieurs, jusqu'aux X.e et XI.e siècles.

J'avais déjà reconnu Anthémomte, ainsi que je l'ai dit, pour la capitale d'une province adjacente à la Mygdonie : je voulus cette fois parcourir l'Anthémontide par la route qui conduit à Serrès.

---

(1) Herodot. lib. V, cap. XCVII.

Digitized by Google

En quittant les ruines d'Anthémonte, nous laissâmes le chemin de la poste qui se divise à Clisséli, pour conduire d'un côté à Serrès, et de l'autre dans la Thrace maritime, et nous prîmes celui de la Crestonie, qui est le plus fréquenté par les commerçans. Comme nous étions partis avec l'intention d'éviter les gîtes incommodes des *Khans* (mot qu'on prononce *Hans*), nous campâmes dans une prairie, distante de quatre lieues de Salonique. Nous avions à notre droite le village de Langasa, qui donne son nom à un bain d'eau minérale très-fréquenté, ainsi qu'à un grand bois de hautes futaies situé près de là. Ce bois appartient au grand-seigneur, qui en donne la garde à un bas-officier du corps des Bostandgis : il a deux lieues de circonférence; et l'on y fait souvent des coupes d'ormeaux pour le charronage, et particulièrement pour les affûts.

Le lendemain, nous quittâmes de bonne heure une prairie où nous craignions les maringoins, mais la sécheresse nous avait épargné leur visite ; et en nous dirigeant ensuite toujours sur la gauche, nous arrivâmes au pied de la montagne dans le village de *Gumendgé*, situé auprès d'un large torrent, où les caravanes s'arrêtent pendant l'hiver. On y a établi plusieurs *khans* pour les loger. De là, pendant près de deux heures, nous parcourûmes des coteaux tantôt arides, tantôt boisés; mais à mesure que nous avancions, la nature changeait de face; notre œil parcourait des champs bien cultivés et entourés de bois, des habitations éloignées les unes des autres, mais qui annoncent la richesse du pays. Cette route conduit au village de Lahana, désigné comme point intermédiaire entre Salonique et Serrès.

En abordant ce village, j'avais déjà aperçu plusieurs fois un monticule à main gauche, que j'avais toujours pris pour un ancien tombeau; j'eus la curiosité de m'en approcher. Je fus agréablement surpris d'y reconnaître les ruines d'un petit château, et à

Digitized by Google

l'entour tous les signes d'une ancienne habitation. Cette découverte me fit présumer que le chemin suivi actuellement par les commerçans, dans des vallées aussi riches en pâturages qu'en terres labourées, avait dû être celui des anciennes communications entre l'Anthémontide et les plaines que parcourt le Strymon. J'ajouterai que la ville de Crestone, anciennement habitée par des Pélasges, au rapport d'Hérodote (1), pourrait avoir occupé cet emplacement. Je suis d'autant plus porté à le croire, que le même historien paraît indiquer cette position, en disant que les Pélasges de la Crestonie habitaient au-dessus des *Tyrcennes* (2), autres Pélasges qui paraissaient avoir occupé en effet une ville située au bas de la montagne, et dont je parcourus peu de temps après les ruines.

Celles de Crestone ne consistent que dans de grands amas de pierres qui ne laissent reconnaître aucun plan : tels sont, en général, les restes des nombreuses villes détruites dans la Turquie.

Revenu de ces ruines, je me hâtai de gravir une hauteur qui domine le village; et je jouis d'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir.

De ce point élevé, la vue s'étend à plus de quarante lieues de l'est à l'ouest; elle embrasse dans cette grande circonférence la presque totalité de l'ancien royaume de Macédoine, tel qu'il était sous Amyntas, père de Philippe. A l'est j'apercevais la dernière chaîne du mont Hémus qni domine la plaine de Philippi, et à l'ouest le mont *Bermius*, au pied duquel se trouve l'ancienne *Bérée;* à droite du Bermius, et sur son prolongement à l'est,

(1) Herodot. lib. I, cap. LVII.

(2) *Ibid.* M. Miot ne les distingue pas par le nom de Thyrcennes que porte le texte d'Hérodote.

Digitized by Google

s'élèvent des collines habitées autrefois par les *Briges*, qui, au rapport de Thucydide, en furent chassés par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine (1). C'est sur ces collines que se fait remarquer la petite ville de Gniausta.

On découvrirait l'emplacement de l'ancienne ville d'Édesse, et toute l'Ématie qui en est voisine, si de hautes montagnes situées au-delà de l'Axius ne formaient une barrière qui arrête la vue. Ces montagnes ont leur direction du sud au nord; elles forment une des dernières chaînes du mont *Bora*, qui n'est qu'un renfort très-saillant et très-prolongé du mont *Scomius*.

A la gauche du mont Bermius s'étendent les forêts de la Piérie, vers le majestueux Olympe, dont les sommités sont toujours chargées de neige, et qui paraît appuyer ses vastes flancs entre le Pélion et la Piérie.

A l'est et au nord-est se présente une plaine de plus de vingt lieues de longueur sur quatre de large plus ou moins : elle forme le centre de ce tableau. Le spectateur étonné ne sait d'abord où il arrêtera ses regards; mais il les attache enfin sur le Strymon qui serpente au milieu de la plaine. Un soleil éclatant en fait briller les eaux par intervalle comme autant de miroirs qui réfléchissent la lumière. Des îles de toutes grandeurs, des coteaux rians, des métairies sans nombre, un grand lac qui baigne le pied du Pangée, annoncent la richesse agricole de ce fertile territoire.

Le vaste Cercine, qui présente distinctement sur sa profondeur trois grandes chaînes où habitaient autrefois les Odomantes, les Sintes et les Moedes, couronne au nord et à l'est le fond de ce magnifique tableau, depuis Mélénic, sur la gauche, jusqu'aux coteaux de la plaine de Philippi sur la droite.

---

(1) Thucyd. lib. XI, cap. XCIX.

Digitized by Google

Au sud-est s'élève le riche et haut Pangée, qui appuie ses bases d'un côté sur le Strymon et le golfe Piérique; de l'autre, sur le lac Cercine et sur les marais de Philippi.

A gauche et au nord-ouest se développe la grande chaîne des montagnes de la Poéonie, depuis les frontières de la Macédoine jusqu'aux sources du Strymon. Tite-Live, qui dit, en parlant de Pella, que, des hauteurs de cette ville, la vue s'étendait de toutes parts, aurait pu avec bien plus de raison appliquer ce mot aux sommités qui dominent Lahana.

On descend vers la plaine par un chemin qui serpente au milieu d'une forêt, et dans trois heures on arrive à un petit village entièrement habité par des *Iurucs* (1). Un des côteaux environnans est remarquable par de très-anciennes ruines qu'on aperçoit sur une plate-forme spacieuse et isolée. A la gauche du chemin, des murs construits de gros cailloux et d'un ciment très-dur, des briques et beaucoup de fragmens de poterie, annoncent une ville plus importante que celle de Lahana. On n'y voit cependant aucun tronçon de colonnes, ni aucun autre reste d'architecture; mais il ne faut pas en être surpris, car ces ruines sont entourées de villages, dont les habitans s'occupent depuis des siècles à enlever tout ce qu'ils trouvent d'antiquités à leur convenance.

Cette ville occupait un plus grand emplacement qne celle de Crestonne; elle doit avoir été habitée par les Tyrsennes d'Hérodote, qui place ce peuple au-dessous des Pélasges de la Crestonie (1). Par la position des deux villes dont je venais de parcourir les ruines, je pus me convaincre que j'étais sur une grande route ancienne; car c'est un fait dont j'ai fréquemment rencontré

(1) Herodot. *loc. cit.*

Digitized by Google

des exemples, que, dans ces pays dépeuplés successivement, les grandes routes ont été rarement déplacées. Les villes antiques, tombées la plupart en ruines, en indiquent encore la direction par leurs débris.

En quittant la ville des Tyrsennes, on passe par un petit village nommé *Skaftcha*, auprès duquel les caravanes s'arrêtent communément les jours d'été, pendant la grande chaleur; ensuite on s'approche obliquement du Strymon, auprès duquel on arrive dans deux heures. Après en avoir suivi le cours pendant une heure, on parvient à un grand pont de bois très-solide, qu'Ismaïl-Bey, gouverneur de Serrès, fit construire peu avant sa mort, ainsi qu'un autre à peu de distance de là, dont j'ai déjà eu occasion de parler. Ces deux ponts sont d'une très-grande utilité pour faciliter aux voyageurs, et particulièrement aux commerçans, l'abord de Serrès, qui est le plus grand marché de toute la contrée.

Le premier est en face de la ville. Tous les voyageurs s'accordent sur la distance qui l'en sépare; elle est d'une heure et demie de marche. Quand on a passé le pont, on avance pendant plus d'une heure par une chaussée, sans laquelle on ne pourrait aborder à la ville pendant l'hiver, à cause des inondations qui en submergent annuellement le territoire. La crue des eaux est quelquefois si forte, qu'elles emportent les balles de coton déposées dans les rues de la basse-ville.

Notre premier soin, en arrivant à Serrès, fut de nous présenter chez le gouverneur Jussuf-Bey, fils d'Ismaïl-Bey, qui a légué à ses enfans un grand nom à soutenir, et de grandes richesses à conserver.

Ce dernier prince, que l'on regarde encore, en sa qualité de capitaine, comme le Philopémen de la Turquie, a été, dans la

Digitized by Google

réalité, le bienfaiteur de son canton, quoiqu'il en fût l'usurpateur, et que dans nos mœurs nous pussions l'appeler un tyran.

Avant de nous occuper du fils, il est bon de connaître quelques circonstances de la conduite que le père avait tenue pendant toute sa vie, pour l'agrandissement de son autorité et de sa fortune.

Sa famille possédait anciennement de grands biens et plusieurs dignités militaires; mais le père d'Ismaïl ayant dissipé une partie de la fortune de ses aïeuls, celui-ci eut à lutter contre divers beys du pays pour le maintien du rang dont ses ancêtres avaient joui. En Turquie, une semblable position est généralement désastreuse. Cette rivalité entretenait des inimitiés d'autant plus irréconciliables, que tous les beys avaient l'ambition de dominer dans un pays où cette suprématie est possible, parce qu'il est exempt de la résidence d'un pacha.

Ismaïl était né pour commander et pour être obéi. Héritier de la haine de son père contre les beys qui s'étaient élevés au-dessus d'eux par leurs richesses; impatient de se venger de quelques marques de mépris dont il avait été irrité, il osa attaquer en plein jour, dans les rues, un des plus grands seigneurs de la ville, et il le tua d'un coup de pistolet. Il n'avait pas alors atteint sa vingtième année. Favorisé par son parti, il parvint à éviter les poursuites de ses ennemis, et se réfugia chez les Albanais, peuples guerriers, dévoués entre eux au chef qui leur convient le mieux, et toujours prêt à vendre leur service à l'étranger qui les paie.

Ismaïl se fit bientôt des amis parmi les principaux personnages de cette nation, et il eut plus d'une fois, au milieu d'eux, l'occasion de se faire remarquer par sa bravoure.

Après douze ans de séjour dans les montagnes, où il s'était réfugié, des lettres de sa famille lui apprirent que les deux beys

Digitized by Google

les plus puissans de Serrès étaient morts, et que l'un des deux avait laissé une fille unique, nubile; on l'invitait en même temps à reparaître avec quelques troupes, et on lui promettait qu'il serait reçu sans beaucoup de difficultés.

Ismaïl jugea que sa position exigeait de plus grands moyens, non-seulement pour éviter tous les dangers qu'il pouvait courir au milieu des factions, mais encore pour fonder un pouvoir absolu, auquel il aspirait. Il proposa à ses principaux amis de l'aider, par un coup de main hardi, à s'emparer de Serrès; et il leur promit des récompenses proportionnées à un si grand service. On sera peut-être étonné que des soldats albanais, qui ne marchent jamais sans avoir touché plusieurs mois de paie, aient consenti à tenter une entreprise si aventureuse, sur une simple promesse; cependant plus de six mille hommes se dévouèrent gratuitement, soit par la confiance que leur inspirait le Bey, soit par l'espoir de demeurer employés à son service.

Cette petite armée ayant traversé rapidement la Macédoine, parut devant Serrès au moment où l'on s'y attendait le moins. Rien n'était préparé pour s'opposer à une invasion si menaçante. Des partis opposés les uns aux autres avaient répandu le trouble dans Serrès, et Ismaïl n'eut besoin que de son nom et de son attitude guerrière pour s'emparer de la ville et tout apaiser.

Avant même de pénétrer dans la ville, son premier soin fut d'ordonner qu'aucun janissaire ne parût armé. Il entra ensuite en triomphateur et sans avoir répandu une goutte de sang. Bientôt il eut établi le despotisme absolu qui convenait à ses vues, et les Albanais furent employés à soutenir une administration qui, quelque illégale et vicieuse qu'elle fût, créa une sorte de prospérité publique et se maintint jusqu'à la mort du Bey. L'aîné de ses fils lui a même succédé, et a il régné long-temps

Digitized by Google

par ses agens, quoique le Grand-Seigneur, en l'obligeant d'accepter les trois queues, et de commander dans d'autres provinces, ait considérablement diminué sa puissance.

Pour asseoir plus solidement sa domination, Ismaïl demanda en mariage l'heritière du rival dont la mort l'avait délivré, et comme on ne refuse pas la main d'un héros et d'un conquérant, il obtint la Princesse, et s'appropria tous les droits et tous les biens dont elle pouvait disposer.

Bien loin d'être désapprouvé par la Porte, Ismaïl eut l'art de se faire confirmer dans la possession des charges civiles et militaires qui formaient auparavant l'apanage de plusieurs familles. Sans doute le Divan ne sanctionna cette usurpation qu'à regret; mais Ismaïl, de son côté, par une conduite ferme et une sage administration, a su, en s'enrichissant de plus en plus, non-seulement contenir le pays dans l'obéissance, et dans le plus grand ordre, mais encore attirer dans Serrès des commerçans, principalement des Valaques qui avaient formé des établissemens à Vienne, les protéger et encourager leur industrie. La ville a éprouvé pendant plus de trente ans un accroissement considérable de population et de richesses, et Ismaïl en a été regardé comme un nouveau fondateur.

Quoique la Porte dût conserver le desir de se venger d'un sujet rebelle, elle ne fit aucune tentative sur un pays fortifié par la nature et défendu par un homme audacieux et doué de talens; elle employa au contraire les forces que le Bey pouvait mettre sur pied, soit pour réduire les bandes insurgées qui infestaient la Thrace méridionale, soit pour combattre les Russes sur les bords du Danube et les Serviens dans leur pays. Ismaïl n'avait jamais moins de dix mille hommes sous son commandement, et il se tirait toujours avec habileté des positions les plus difficiles.

Digitized by Google

C'est avec un semblable corps de troupes qu'il se trouvait campé près des murs de Constantinople, à *Daoud-Pacha* (1), lorsque la maladresse du fameux Baïractar fut la cause de la mort du sultan Sélim, qu'il avait eu le projet de remettre sur le trône.

Tandis qu'Ismaïl soutenait sa haute réputation militaire, le Baïractar, devenu visir, manifestait autant de présomption que d'incapacité ; et il paraît que le Bey lui inspirait des sentimens de jalousie. Le visirat ne lui faisait pas oublier la défaite qu'il avait essuyée auprès de Bucharest, où il avait attaqué, à la tête de quarante mille hommes, cinq à six mille Russes, commandés par le général Miloradowich, et avait été complétement défait. En se comparant à Ismaïl, il était naturel qu'il se trouvât inferieur. Quoi qu'il en soit, le nouveau visir invita plusieurs fois le Bey à entrer dans la ville de Constantinople, où il voulait, disait-il, le traiter avec toutes les distinctions dues à son rang et à ses talens; mais le Bey, trop bien instruit de l'esprit du gouvernement, ainsi que des mauvaises intentions du visir, et n'oubliant pas les anciens griefs qu'on avait contre lui, ne voulut point accepter des honneurs dont il avait lieu de redouter les suites. Il pretexta un vœu fait dans sa jeunesse, de ne jamais mettre le pied dans la capitale, et il se contenta d'envoyer son fils assister à un repas splendide, qui fut donné à l'arsenal à plusieurs grands officiers, par le visir et le capitan-pacha. Un Turc peut bien risquer de déplaire à un visir, quand il est à la tête de dix mille soldats dévoués, et quand il a acquis une grande réputation militaire; mais il ne doit pas se séparer de son armée.

Je me trouvais à Constantinople, à l'époque mémorable dont

(1) Première station où campent les troupes lorsqu'elles sortent de Constantinople.

Digitized by Google

il s'agit, et j'ai eu de bonne source les details que je viens de raconter. Je les aurais appris sous la tente même du Bey, si des empêchemens politiques ne m'eussent interdit la visite que je m'étais proposé de lui faire.

Il m'avait témoigné beaucoup d'intérêt lorsque j'étais consul à Salonique, et je ne doutais pas qu'il ne fût encore dans les mêmes dispositions.

Dès mon arrivée à ce consulat, il m'avait été facile de reconnaître l'importance de nos relations avec le marché de Serrès, et la nécessité d'établir avec Ismaïl-Bey des rapports d'amitié qui pussent faciliter les opérations journalières du commerce de la France. Je saisis la première occasion qui se présenta pour faire connaissance avec ce puissant personnage, Dès la première visite, j'eus lieu d'être satisfait de l'accueil que je reçus de lui et de ses principaux officiers. Il m'engagea même à venir le voir tous les jours; il aimait à m'interroger sur la politique de l'Europe, sur les formes de chaque empire, et particulièrement, ce qui peut paraître singulier, sur l'art de la médecine. Il parut surtout faire grand cas de mes conseils sur le régime sanitaire que je l'engageai d'observer, après la vie continuellement agitée qu'il avait menée jusqu'alors, soit au physique, soit au moral. De sorte que cette première visite, suivie de présens réciproques, fut aussi agréable pour moi qu'utile pour diriger ma conduite auprès d'un Gouverneur qu'il importait au commerce de Salonique d'avoir pour ami.

Dans la suite, rien ne contribua davantage à resserrer mes liaisons avec le Bey, qu'un accident qu'il provoqua lui-même par un effet de ce caractère porté au despotisme, auquel il ne résistait pas toujours.

Le prix du coton venait de baisser dans le marché de Serrès, au moment où le Bey conservait encore en magasin toute sa

Digitized by Google

récolte. Il ne put endurer cette contrariété, et voulant faire supporter à la masse des commerçans qui spéculaient sur cette marchandise, la perte dont il était menacé, il ordonna que le produit de sa récolte fût réparti à chacune de ces maisons sur le taux du précédent marché. Personne n'osa réclamer contre un acte d'autorité si injuste, à l'exception des agens de nos établissemens français de Salonique, résidans à Serrès, quoiqu'ils fussent rayas.

Ismaïl-Bey espérait que, par égard pour la protection spéciale qu'il leur accordait, ils n'oseraient pas se refuser à exécuter son ordonnance; mais il se trompa; tous réfusèrent. Le Bey irrité leur enjoignit de se retirer, non-seulement de la ville, mais encore de son département.

A cette nouvelle, les réclamations de tous les régisseurs de Salonique me furent adressées avec des prières instantes de les faire parvenir à Constantinople. Si j'eusse acquiescé à ces demandes, le Bey serait devenu inabordable à l'avenir. Je pris le parti de me transporter auprès de lui, très-persuadé qu'il devait déjà regretter d'avoir violé nos capitulations, et même d'avoir commis une haute injustice.

Notre première entrevue en effet fut très-cordiale. Il témoigna qu'il agréait beaucoup ma visite, et comme il s'aperçut que je remettais au lendemain l'affaire des agens, il m'en parla le premier. « Je sais, me dit-il, ce qui t'amène, et je te sais bon » gré de l'opinion que tu as de mon amitié. J'ai eu souvent à me » plaindre des rayas envoyés ici par tes négocians, cependant je » les ai toujours bien accueillis. Que tout soit fini : ils peuvent » revenir et reprendre le cours de leurs affaires. » Je vis avec satisfaction que je l'avais bien jugé. Il m'évita par ce moyen les désagrémens d'une plainte, et il s'épargna à lui-même celui d'une justification.

Digitized by Google

Depuis cette époque, il faisait souvent mon éloge, et ses fils ont entendu plus d'une fois ses regrets sur ma destitution, au commencement de la révolution, et ses vœux pour mon retour. M. le comte de Tromelin, de qui j'avais l'honneur d'être connu, lorsqu'il eut l'occasion de passer par Serrès, en 1809, fut beaucoup interrogé sur mon sort, et il a bien voulu attester, en temps et lieu, combien le Bey lui avait paru s'intéresser à moi. Je ne rapporte pas ce fait uniquement, parce qu'il me concerne, mais plus encore pour montrer combien le Bey avait sainement apprécié mes prévenances envers lui, et jusqu'à quel point les Consuls peuvent se rendre utiles, en se fiant encore plus sur leurs liaisons avec les Princes du pays, que sur leur bon droit.

Réintégré dans mon poste en 1814, je fus très-fâché de ne plus retrouver ce prince vivant. Le Grand-Seigneur l'ayant choisi pour le faire marcher de nouveau contre les Serviens, il se mit à la tête de ses troupes, étant déjà malade, et lorsqu'il n'aurait dû songer qu'à soigner sa santé. Il partit malgré sa famille, et il mourut à peu de distance de Serrès.

D'après ce que je viens d'exposer, on ne sera pas surpris que Jussuf-Bey, fils d'Ismaïl, m'ait fait un accueil amical à mon arrivée à Serrès, au point que nos lettres de félicitation se croisèrent.

Ce nouveau gouverneur n'a pas été aussi heureux que son père. Ismaïl avait réglé sa maison avec l'éclat qu'exige un rang aussi distingué que celui dont il jouissait; mais il en avait banni tout luxe intérieur, regardant cet appareil comme inutile et ruineux. Le fils était tombé dans l'excès contraire : les richesses de son père et celles qu'il avait acquises lui-même à Salonique, en y remplissant les fonctions de vice-gouverneur, disparaissaient par l'effet des prodigalités auxquelles il se laissait entraîner. Il était facile de prévoir que la Porte profiterait de l'affaiblissement de

Digitized by Google

ce prince pour rabaisser une autorité qui lui faisait ombrage. Si elle l'avait supporté jusqu'alors, c'était par la crainte d'une force et d'une résistance dont elle n'aurait pu triompher que dans une lutte dangereuse.

Le Grand-Seigneur ordonna d'abord que Jussuf n'entretiendrait plus un aussi grand nombre de troupes que son père; et sous pretexte de faire tenir la main à cet ordre, il nomma un vieillard respectable de Salonique, qui s'établit auprès du Bey pour surveiller sa conduite. Le premier pas une fois fait, le commissaire déploya plus d'autorité, et devint, pour ainsi dire, le tuteur du Bey. Pour achever l'ouvrage de la dépendance de ce Seigneur, il ne manquait plus que de lui donner un gouvernement extérieur. Cet honneur, que le père avait constamment repoussé, le fils s'est trouvé trop faible pour ne pas l'accepter, et c'est à titre de Pacha à trois queues, qu'il a défendu longtemps avec des Albanais la forteresse de Patras.

Jussuf-Bey, qui jouissait malgré lui du titre de Pacha à trois queues, n'obtint que difficilement de la Porte un autre gouvernement que celui de la forteresse de Patras, où il était demeuré pour ainsi dire captif pendant près de trois ans. En partant de Patras, il fut assez heureux pour se voir transférer dans l'Asie avec ses fidèles Albanais, et pour être ensuite employé à la défense de Varna. Tout le monde connaît les événemens qui ont suivi. Jussuf-Bey, devenu pacha, a été moins heureux qu'Ismaïl, simple bey, et demeuré indépendant.

Il est aisé de comprendre combien l'absence de Jussuf-Bey et l'insurrection des Grecs nuisent en ce moment à la prospérité d'un département autrefois florissant par son commerce, par ses productions et par l'industrie de ses habitans. Serrès est aujourd'hui dans un état visible de détresse : les Grecs, les Bulgares et les Valaques qui en vivifiaient le commerce, ont

Digitized by Google

été volés et massacrés, en voulant fuir vers l'Allemagne, ou bien ils languissent par la cessation de leurs spéculations. On sait néanmoins que les frères de Jussuf-Bey ne molestent pas ceux qui restent. Mais dans quelque situation que la ville de Serrès puisse se trouver, quel que soit le sort que lui prépare la guerre actuelle, on ne peut douter que la fécondité de son territoire, son voisinage de la mer et du Strymon, ne soient bientôt la source d'une nouvelle richesse, et n'y ramènent une grande population.

Jussuf-Bey n'était point Pacha et son pays était encore florissant, lorsque je lui fis une visite : son palais, qu'il avait fait construire lui-même, attira d'abord mon attention.

Quoique les grands feudataires de la Turquie n'habitent pas des châteaux fortifiés par des donjons et flanqués de tours, ils ont la plupart des palais qui leur tiennent lieu de forteresses. Ismaïl n'avait pas eu besoin d'en faire bâtir un pour lui ; ses prédécesseurs y avaient pourvu. Tout respirait, dans celui qu'il s'était choisi, la puissance militaire : plus de cinq cents hommes logeaient dans les casernes qui en dépendaient, ainsi qu'un grand nombre de chevaux ; les environs étaient pareillement garnis de soldats, de sorte qu'à la moindre alarme plus de quinze cents hommes étaient immédiatement aux ordres du Bey, sans compter les habitans qui étaient dans son parti, et les troupes albanaises qu'il entretenait dans divers cantons.

Je trouvai l'intérieur du palais de Jussuf beaucoup plus spacieux et plus élégant dans sa construction et dans son ameublement, que l'habitation de son père. Deux bâtimens parallèles flanquent une galerie de cinq cents pieds de longueur et d'une largeur proportionnée; un grand nombre de pièces sont adhérentes à cette galerie; elle est soutenue par des pilastres de sapin de deux pieds en carré, ornés de peintures qui imitent le marbre;

Digitized by Google

ceux qui règnent dans la galerie, et qui supportent la toiture sont un peu moins épais. La première aile de ce palais contient l'appartement destiné aux receptions extraordinaires, et celle qui lui est opposée sert tantôt au Bey lui-même, tantôt à son lieutenant, qui vient y traiter des affaires courantes. Le Bey se réserve de petits appartemens très-commodes et très-ornés à la turque. Tous les officiers principaux habitent dans le palais. La plupart de ceux d'un ordre inférieur sont logés au rez-de-chaussée. La cour est très-spacieuse; elle peut contenir cinq cents cavaliers; les murs en sont très-élevés et les écuries y sont adossées. L'appartement des femmes ou le harem, ainsi qu'on le nomme, forme un corps de logis séparé, adhérent à l'aile où se trouve la salle de réception. De hautes murailles dont il est environné le derobent aux yeux de toutes parts : il est impossible, comme tout le monde sait, de pénétrer dans cette partie des habitations turques; mais il me fut permis le lendemain de satisfaire ma curiosité sur ce genre d'édifices, dans la maison de campagne favorite, dont le Bey voulut me faire connaître la magnificence.

Un des officiers, commandé pour cet objet, vint dès le matin nous engager à monter à cheval et nous servir de conducteur. La distance de la ville à cette maison n'est que de trois quarts d'heure. Aucune avenue n'annonce le beau palais qu'on est empressé de voir, mais il est remarquable par un mélange du faste oriental et du goût européen, qui présente quelque chose de bisarre et d'extraordinaire. Le même caractère règne dans les jardins et dans les kiosks. La magnificence est principalement réservée pour l'ameublement. L'élégance des Divans, les riches boiseries des portes et des fenêtres, les vitrages tous formés de grands cristaux de Bohême, les serrures mêmes, du travail anglais le plus fini, présentent les usages de l'Europe réunis à ceux de l'Asie.

Digitized by Google

Notre conducteur avait ordre de nous ouvrir les portes du harem, et c'était une bien grande faveur, quoique les femmes fussent absentes. Des galeries, des salles, des chambres, dont les murs sont ornés de peintures et enrichies de glaces, de dorures, de tapis anglais et de magnifiques sophas, composaient l'ensemble de cette prison, où gemissent tant de beautés esclaves, que la richesse de leur habitation flatte peut-être par fois, mais qu'elle ne console sans doute jamais.

Nous sortîmes étonnés de la dépense extraordinaire que ce palais avait occasionnée, autant que satisfaits de la politesse et de la complaisance du propriétaire : mais ce ne sont plus là les anciennes mœurs des Turcs, c'est le luxe européen qui s'introduit chez eux avant l'industrie propre à le soutenir.

L'intérieur de la ville, malgré la richesse de quelques édifices, n'offre rien de comparable à ces deux palais de la famille d'Ismaïl.

La ville de Serrès, qu'on peut admettre au nombre des plus anciennes de la Macédoine, est située presque au centre de la grande vallée que parcourt le Strymon; elle est adossée à une des bases du mont Cercine, à une lieue et demie au nord-ouest du lac qui portait autrefois le nom de cette montagne.

Tite-Live en désigne l'emplacement au sujet du campement des troupes romaines commandées par Paul-Emile, lorsque ce consul poursuivait Persée, dernier roi de Macédoine, dont il avait mis l'armée en déroute à Pydna.

Cet historien dit que ce fut aux environs de Serrès, appelée alors Sirris, que campèrent les légions romaines, et il ajoute que cette ville était la capitale des Odomantes, anciens peuples de la Thrace, indépendans avant que Philippe, père d'Alexandre, les eût réunis à la Macédoine; mais l'historien paraît se tromper en la qualifiant de ville obscure. La beauté et la fécondité de son territoire, sa position centrale entre des pays riches, et

Digitized by Google

son rang de capitale, en faisaient une des villes les plus distinguées de la vaste plaine du Strymon, à l'époque même où Tite-Live écrivait. Cet auteur est d'autant moins fondé à lui donner la qualification de ville obscure, que de son temps même, ou peu après lui, on y célébrait des jeux en l'honneur des Empereurs romains, et que, suivant toute apparence, on y tenait quelquefois les états de Macédoine. C'est du moins ce que paraissent indiquer deux belles inscriptions, parfaitement conservées, que j'ai copiées dans l'archevêché de cette ville, et dont on peut voir un *fac simile* de petite proportion, à la tête d'une dissertation sur ces deux monumens, n.os 1 et 2, placés à la fin du second volume.

Thucydide nous dit que cette ville, avant de tomber sous la domination de Philippe, était la demeure des anciens rois des Odomantes, et il nous fait connaître un de ces rois, nommé Pollès. Malgré son titre de capitale, malgré l'étendue, la fertilité de son territoire, et le droit que lui attribue Hérodote à l'exploitation des mines du Pangée, il paraît que, lors de la prise de possession d'Amphipolis par les Athéniens et surtout après son propre assujettissement aux rois de Macédoine, Serrès perdit une partie de la prospérité dont elle avait joui avant ces révolutions. Son voisinage d'Amphipolis la fit comprendre dans la première des quatre divisions que Paul-Emile établit, lorsqu'il eut fait de la Macédoine une province romaine. Cette divison fut désignée sur la monnaie d'argent par le titre de ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΠΡΟΤΗΣ, qu'on peut interpréter par *première division de la Macédoine.*

Quoique Amphipolis dominât dans la vallée strymonique, on doit penser que Serrès conserva un rang distingué parmi es villes de cette contrée, à en juger par les deux inscriptions dont je viens de parler.

Digitized by Google

Le sort de cette ville, dans le moyen âge, nous est peu connu. Nous savons cependant que l'évêque de Serrès ne cessa pas de jouir du titre de Métropolitain, dont il est encore revêtu aujourd'hui, et cela doit nous faire croire que cette ville conservait par son importance quelque droit à cette distinction.

Sous les Paléologues, elle tomba au pouvoir des rois de Bulgarie dont les possessions s'étendaient jusque dans l'intérieur de la Macédoine. Nous verrons une preuve de cette domination dans la description d'un tableau peint sur les murs d'un monastère dont j'aurai bientôt occasion de parler.

La ville de Serrès est d'une longueur considérable, sur peu de largeur; elle est divisée en ville vieille et ville neuve.

La ville vieille porte le nom de *Varouch*, qui signifie *faubourg* dans la langue illyrique. Les Turcs se servent de ce mot de *Varouch* dans divers cantons européens, pour désigner un quartier habité par des chrétiens : à Serrès, ce sont des Grecs, des Bulgares et quelques familles juives qui occupent ce quartier. Il est dominé par un château aujourd'hui abandonné, dans lequel on voit des ruines d'un temple antique, et des citernes situées auprès d'une tour du moyen âge. Presque au centre de ce château est une petite église dédiée à saint Athanase, dont les peintures encore conservées paraissent appartenir au onzième ou au douzième siècle.

Cette citadelle était défendue par la nature autant que par ses murailles, qui s'unissaient avec celles de la ville sans aucune interruption. Les fragmens qui subsistent m'ont paru antiques et d'un âge très-reculé; ils sont si solides qu'on n'a pu les détruire, même dans l'intérieur de Serrès, où ils gênent beaucoup les habitans, attendu qu'ils traversent les maisons dans plusieurs quartiers. Leur construction se compose entièrement de gros cailloux de granit gris, pris dans la rivière qui baigne la partie de la ville située

Digitized by Google

du côté de l'est. Ces cailloux sont tous d'une forme arrondie et par là peu propres à la bâtisse; mais ils sont liés par un ciment si dur qu'il résiste à la force du marteau. Tout le pavé de l'ancienne et de la nouvelle ville provient de la même rivière, qui ne cesse d'entraîner dans ses eaux des débris de roches du mont Cercine. Cette montagne est entièrement graniteuse; sa superficie est couverte d'une terre végétale qui conserve une grande fraîcheur jusque sur les sommités.

L'irrégularité qui règne dans la disposition des quartiers de la vieille ville, et surtout la bâtisse des maisons sur les murs antiques, manifestent les grandes révolutions que Serrès a subies à diverses époques. On croit voir que ses anciens habitans l'ont abandonnée, que d'autres sont venus ensuite s'y établir, et qu'ils ont bâti çà et là des cabanes adossées aux murs desquels ils ont fait leur propriété, après la destruction et l'oubli des anciens alignemens. Tel est le spectacle que présentent fréquemment d'anciennes villes de la Grèce et de l'Asie mineure, où l'on voit avec douleur des édifices antiques du plus beau travail appartenir en propre à quelques barbares qui en augmentent chaque jour la dégradation. Je puis assurer n'avoir vu nulle part en Turquie de plus fortes preuves d'anciennes dévastations que dans l'établissement des nouvelles bâtisses sur les ruines de l'antique Serrès.

Je dois observer que la nouvelle et l'ancienne ville sont entourées d'un second mur dont les portes se ferment tous les soirs. Il n'y a pas encore vingt ans que ces murs ont été construits, moitié par corvée et moitié aux dépens d'Ismaïl-Bey, dans la crainte d'une surprise de la part d'Ali, pacha de Janina, son ennemi, qui à cette époque avait fait une invasion dans la Macédoine. Quoique ces fortifications paraissent peu solides, elles donnaient le temps aux soldats, établis pour y veiller plutôt

Digitized by Google

que pour les défendre, de sonner l'alarme, et d'appeler les habitans à la défense du pays.

Il est vraisemblable que ces murs mal construits ne seront pas long-temps entretenus, et qu'ils n'offriront bientôt plus que des ruines très-modernes, sur des ruines très-antiques.

L'église métropolitaine enclavée dans l'archevêché est au centre du *Varouch*. On s'aperçoit aisément qu'elle est bâtie sur d'anciennes constructions. Le terrain s'est élévé tout autour par l'amoncellement des décombres, et on y descend aujourd'hui par neuf ou dix marches. C'est auprès de cet édifice qu'ont été trouvées les deux inscriptions dont il a été déjà question: l'une sert à orner l'escalier qui descend à l'église; l'autre, découverte depuis peu d'années, a été placée dans une des salles de l'archevêché. La première a été publiée par M. de Choiseul-Gouffier; la seconde n'est pas encore connue.

La tradition du pays porte que l'église a été bâtie sur les ruines d'un temple consacré à une divinité du paganisme, et que les colonnes de vert antique qui en décorent l'intérieur appartenaient à ce monument.

L'archevêché n'offre rien d'intéressant, si ce n'est une grande salle entourée d'un divan, dans laquelle le prélat reçoit les Archontes ou primats de la ville, lorsqu'il s'agit de délibérer sur les intérêts de la communauté, à laquelle on donne, comme dans toutes les autres villes de la Grèce, le nom de *Politia*.

Cet archevêque, outre sa qualité de président de l'administration municipale, remplit encore les fonctions de juge dans les contestations élevées entre les fidèles de son diocèse, duquel il est le protecteur né. Tous les archevêques et évêques dépendans de la Porte ont le même droit; mais ils ne sont proprement que ce que nous appelons des juges de paix.

Digitized by Google

Cette prérogative, qui offre une consolation aux malheureux Grecs, n'est pas soutenue par la sanction des lois; l'esprit de religion et le sentiment des convenances la font respecter de la part des chrétiens; mais elle est souvent contestée par le Cadi, à qui elle fait perdre des épices.

L'archevêque est par sa place le conseiller de ses ouailles; et dans les cas d'avanie, c'est lui qui remplit le beau rôle de médiateur entre les agas et le peuple, surtout lorsque, comme l'évêque actuel, il sait obtenir une grande considération personnelle.

Les causes de vexations se renouvellent sans cesse. Les récoltes, les impôts, les différends et les rixes entre les particuliers, les écarts où peut tomber un Grec dans sa conduite privée, offrent des moyens toujours renaissans d'imposer des taxes arbitraires, et souvent humiliantes. Lorsqu'un raya par son industrie s'élève au-dessus de ses concitoyens, il est rare qu'on le laisse jouir tranquillement de cette fortune. Le meilleur parti qu'il ait alors à prendre, est de quitter le pays, et cette fuite n'est pas toujours praticable.

Parmi les extorsions habituelles, une des plus remarquables et dont j'ai été témoin, est celle qui oblige l'habitant d'un village, envers l'aga, de purger le coton provenant des dîmes, en le débarrassant de la graine contre laquelle il est adhérent. La dîme est perçue sur la plus belle partie de la récolte. L'agent de l'aga distribue les coques dans chaque maison à *prorata* de la contribution, et s'il donne à nettoyer dix quintaux de coton brut, il exige que le même poids lui soit rendu net; de sorte qu'après un travail long et pénible, il faut que l'habitant donne encore une partie de coton égale au poids de la graine et de la coque, qui lui restent.

Le dépouillement général d'une récolte occupe tous les in-

Digitized by Google

dividus de chaque famille, depuis les enfans de sept à huit ans jusqu'aux vieillards, et il dure presque tout l'hiver.

Dès les quatre heures du matin, toute la famille est sur pied. Les hommes roulent les coques dans un grand tambour d'osier, pour en faire disparaître les parcelles de feuilles sèches que le vent y attache, lorsqu'elles sont encore sur la plante; ensuite les enfans font sortir le coton de la coque, et les femmes en retirent la graine par le moyen d'un petit cylindre qu'elles tiennent et font tourner sur leurs genoux.

La nouvelle ville de Serrès forme un point central pour la vente de ce genre de production. Elle contient les bazars où se passent toutes les transactions commerciales. On y voit arriver, les jours de marché, les cultivateurs de toute la vallée que parcourt le Strymon, depuis Mélénic jusqu'au canton de Zigna. L'habitant éloigné du marché y apporte des échantillons de ses cotons; sur cette montre on traite du prix, et l'on convient du jour où l'on pourra recevoir livraison dans chaque village. L'acheteur porte ensuite au rendez-vous des sacs de crin; là se font les ballots, qu'on charge sur des chevaux pour les diverses destinations.

Plusieurs nations fréquentent le marché de Serrès; il y en a qui y forment des établissemens fixes. Des Turcs habitans des environs du Danube viennent chaque année y faire de grands achats de coton, qu'ils font filer en grande partie dans leurs pays, et qu'ils réexportent dans la Pologne, ou jusque sur les bords de la mer Noire. On remarque que ces Turcs sont tous des émirs; on ne sait trop la raison de cette affiliation générale avec la race de Mahomet, ni pourquoi on applique à ces commerçans le nom de *Kergiales* ou *Kergialis*.

Les Grecs de Serrès, ainsi que les Valaques, font leur principal commerce avec l'Allemagne; on évalue le nombre des

Digitized by Google

ballots de coton qu'ils y expédient à plus de trente mille. Ils y envoient aussi des marroquins, marchandise dont la fabrication est très-belle en Turquie. Ces commerçans exportent de l'Allemagne beaucoup de merceries, de bijoux, d'étoffes et surtout de draps. Ce dernier moyen d'échange est devenu d'une grande importance pour l'Allemagne, depuis que notre draperie n'est plus appréciée à Salonique, où nous avions autrefois un débouché très-considérable. Les Grecs et les Valaques se sont emparés de ce débit. Ce sont les fabriques du Brabant et de la Belgique qui nous ont supplantés dans ce genre de fabrication.

Ces draps s'introduisent dans la Macédoine par Serrès; on évalue le nombre des ballots importés chaque année à plus de douze cents. Les Européens établis à Salonique achètent annuellement dans ce marché de sept à huit mille charges de coton de la vallée du Strymon, qui passent par la route de Lahana, et par la grande route, lorsqu'elles sont chargées à Drame ou à Orphano.

Les terres fiscales du département de Serrès, comme celles des lieux circonvoisins, sont partagées, quant au produit, entre les mosquées, les corps de cavalerie appelés les *Timars*, les chefs militaires nommés les *Zaïmes*, et d'autres corporations. Il faudrait faire une histoire détaillée des abus et de l'imprévoyance du gouvernement turc, pour en décrire l'état présent. On peut consulter à cet égard l'intéressant ouvrage de M. Mouradgia d'Ossone, qui n'a rien laissé à desirer. Le Bey de Serrès maintient ce système compliqué de contributions; il use à cet égard du pouvoir des Pachas, et usurpe à son profit, autant qu'il le peut, les droits du gouvernement, ainsi que l'ont fait ses prédécesseurs. Le principal avantage de sa position consiste en ce qu'il n'est sous la dépendance d'aucun Pacha.

Après avoir lu l'ouvrage de M. Mouradgia d'Ossone, on

Digitized by Google

pourra se former une idée des empiétemens que les grands propriétaires ont faits sur l'ancien établissement des fiefs militaires, devenus pour la plupart des propriétés de famille, à charge d'un service qui n'est jamais exactement rempli.

Un officier auquel on donne le nom de *Vaïvode* maintient la police sur les rayas, et juge despotiquement tout ce qui se trouve dans son ressort. Il a des militaires à son service, et une prison dans sa propre habitation; il inflige aussi des peines corporelles; mais comme sa nomination dépend du Bey, qui est le gouverneur, il ne se permet des excès qu'autant que son supérieur les tolère, ou qu'il ne craint pas les effets de l'indignation des primats et de l'archevêque.

Un Cadi ou juge civil de la ville de Serrès, qui est nommé chaque année à prix d'argent, à Constantinople, par le Caziaskier de Romélie, ne peut pareillement tirer parti de sa place qu'autant qu'il sait vivre en bonne intelligence avec le gouverneur; autrement son tribunal est désert, et celui du despote y supplée. Il serait difficile de savoir si les plaideurs sont plus à plaindre d'un côté que de l'autre.

Il n'y a point de janissaire aga à Serrès. Un serdar, qui est une espèce de chef de gendarmerie, en fait les fonctions, et le gouverneur, qui par ses charges militaires accumulées a le droit de le nommer, en fait un des instrumens de son autorité. Ce chef ne s'oublie pas lui-même, lorsqu'il s'agit d'opprimer les villages de son département.

Les janissaires ont peu d'influence à Serrès. On a déjà vu qu'Ismaïl Bey avait soumis son département à l'aide des milices albanaises. Le fils d'Ismaïl continuait à s'en servir avant que le Grand-Seigneur l'eût élevé au rang de visir. Aujourd'hui le plus grand désordre règne dans ce gouvernement.

C'est ainsi que toutes les institutions militaires et civiles,

Digitized by Google

imparfaites et compliquées dès leur origine, n'ont cessé de faire naître des abus dans l'universalité de l'empire, en donnant à des particuliers trop de richesses et trop de pouvoir. Une telle administration, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, malgré des actes d'une sévérité souvent excessive, nous présente le gouvernement féodal dans toute sa difformité; mais des malheurs récens montrent assez où conduisent enfin tant de désordres, tant d'ignorance et de relâchement.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Reconnaissance du mont Cercine. Description des plaines que parcourt le Strymon. Conjectures sur les anciens habitans de cette vallée. Séjour d'été des Turcs de Serrès.

On m'avait tant vanté l'habitation d'été que les Turcs de Serrès ont établie dans la forêt du mont Cercine, que je fus très-curieux de me transporter au milieu de cette espèce de ville champêtre. Dans ces pays, les souvenirs du passé et le tableau des scènes vivantes sont également dignes de fixer l'attention. Dans l'Asie, ces réunions de maisons d'été sont très-communes: on les nomme partout des *Yaïlas*. Avant de faire la description de celui de Serrès, je dois prouver que la montagne où il est établi est en effet le *Cercine*. Ce sera une occasion pour déterminer positivement la place qu'occupaient anciennement la nation des Sintes et celle des Mèdes dans la vallée du Strymon.

Tite-Live, que j'ai cité plus haut au sujet du campement des Romains auprès de Serrès, ne fait aucune mention du mont Cercine; mais Thucydide supplée à ce silence par une de ces digressions qui enrichissent si utilement son histoire. Ce judicieux écrivain, en faisant le récit de la grande expédition que Scitalcès, roi des Odrises, entreprit pour soumettre la Macédoine, où régnait Perdicas II, fils d'Alexandre I.er, dit que l'armée du roi de Thrace prit sa route par les forêts du

Digitized by Google

Cercine, montagne déserte et très-boisée, qui séparait, dit-il, les Sintes et les Mèdes d'avec les Péoniens, et qu'il traversa cette forêt par un chemin qu'il s'était déjà ouvert lui-même, en faisant abattre des bois, lorsqu'il avait porté la guerre chez les Péoniens (1).

Dans la même digression, l'historien fait une seconde fois mention des peuples qui habitaient vers ce passage, et qui se trouvaient à la droite et à la gauche de l'armée. Il cite d'un côté les Péoniens, de l'autre les Sintes et les Mèdes, sans s'expliquer sur la position des troupes, lorsqu'elles défilaient entre ces deux peuples; et il laisse à desirer le signalement du lieu où commençait le chemin déjà tracé dans la forêt. Il m'a paru que cette partie de sa digression exigeait quelques éclaircissemens, soit relativement à la position topographique du Cercine, soit en ce qui concerne celle de la Sintique et de la Médie.

En partant du pays des Odrises, où habitait Sitalcès, pour aller franchir la forêt, ainsi que le dit Thucydide, l'armée de ce roi n'avait d'autre route à suivre que celle qui se dirigeait le long des plages. Ce chemin offrait des plaines commodes; il donnait au roi le moyen d'éviter des peuples ennemis qui auraient pu facilement l'arrêter, et il rapprochait son armée de la forêt dans l'étendue de laquelle se trouvait l'ancien chemin qu'il avait fait tracer lui-même : de sorte qu'en laissant à sa gauche les hauteurs impraticables de l'Hémus, Sitalcès dut suivre les bords de la mer jusqu'à l'embouchure du Mestus pour remonter ce fleuve par sa rive gauche, et qu'il pénétra ainsi dans la forêt, après avoir franchi les bases occidentales du Rhodope. Le fleuve sépare cette montagne d'avec le Cercine,

(1) Thucyd. lib. II, cap. XCVIII.

Digitized by Google

à plus de douze lieues de son embouchure ; arrivés sur ce point entre les deux montagnes, les Thraces avaient dépassé plus de la moitié du Cercine, et notamment le territoire parallèle à celui des Odomantes qu'il importait à Sitalcès d'éviter. Ils se trouvaient alors soutenus par les peuples libres du Rhodope qui, suivant le même historien, avaient pris parti dans leur armée.

Enfin, sur le même point, les Thraces étaient à plus de trente lieues de Serrès en diagonale. Cette distance est très-connue des négocians qui se rendent annuellemen à la foire de *Négrecop*, l'ancienne *Nicopolis*, située à près de cinq lieues en deçà du Mestus.

Si Sitalcès fût entré dans la forêt par le parallèle de Serrès, il aurait eu les Odomantes à sa gauche et le mont Rhodope à sa droite; et Thucydide n'aurait pas manqué de le dire; mais puisque cet historien ne parle des Sintes et des Mèdes que comme des peuples les plus voisins de l'armée, lorsqu'elle traversait le Cercine, il faut nécessairement tirer de ce fait trois conséquences :

La première, que l'armée de Sitalcès n'entra dans la forêt qu'après avoir dépassé la ligne courbe qui séparait Serrès d'avec le Rhodope ;

La seconde, que le pays des Sintes suivait immédiatement celui des Odomantes, dont Serrès était le chef-lieu, comme Héraclée celui des Sintes;

La troisième, que le Cercine est d'une grande étendue; qu'il bordait le lac, auquel il donnait son nom, dans la partie méridionale; qu'il était habité par les Odomantes, les Sintes et les Mèdes, et que les forêts presque désertes de cette montagne, s'étendaient, comme elles font encore aujourd'hui, à plus de trente lieues vers les sources du Strymon, à commencer

Digitized by Google

par la plaine de Philippi, ainsi que je l'avais présumé en les découvrant des hauteurs de la Crestonie.

Suivant Hérodote, les Odomantes avaient leur part aux mines du Pangée. De là on peut conclure que leur territoire se prolongeait bien plus vers cette montagne que vers le pays des Sintes. Ce fait paraît confirmé par Thucydide lui-même, qui ne nomme pas les Odomantes dans la narration qu'il fait de la marche de Sitalcès à travers le Cercine, et qui ne parle ensuite de ce roi que pour le désigner comme ennemi du roi de Thrace, dont l'expédition devait alarmer tous les peuples établis aux environs du Pangée.

Ces diverses considérations me portent à croire que le pays des Sintes était très-voisin de Serrès, et j'ose présumer qu'une petite ville, nommée *Démir-Issar, Château de fer,* qui est à quatre heures de distance de Serrès, occupe la position *d'Héraclée*, ancienne capitale de ce pays, à laquelle les géographes donnent le nom *d'Héraclée-Sintique*, pour la distinguer des autres villes qui portent le nom *d'Héraclée.*

Je reviendrai sur la ville d'Héraclée-Sintique, lorsque je ferai mention des médailles d'Eione que l'on avait attribuées jusqu'à présent à cette Héraclée.

De toutes ces remarques, il doit suivre que Serrès est au pied méridional du Cercine, pays des Odomantes; que la contrée de Démir-Issar est le pays des Sintes, et celle de Mélénic l'ancienne habitation des Mèdes. Le Yaïla, situé sur la montagne, au nord de Serrès, se trouve par conséquent sur le Cercine, où j'allais me transporter.

Nous parcourûmes, en sortant de Serrès, une vallée qui borde la citadelle au nord-ouest. Cette vallée donne cours à un ruisseau qui coule dans l'ancienne ville, et y occasionne sou-

Digitized by Google

vent des dommages considérables, pendant les grandes pluies. A notre gauche, nous vîmes un aqueduc de deux arches, qui porte des eaux dans la ville neuve ou ville turque, et peu après, nous passâmes sous un autre aqueduc plus étendu, qui a la même direction. Ces monumens, bien entretenus, me parurent des constructions bulgares.

En sortant de cette ville, nous nous élevâmes insensiblement sur des coteaux plantés de vignobles et semés de coton, qui entretiennent une verdure agréable. La nature du terrain, coupé par des ruisseaux et des torrens, nous obligeait à des détours fréquens sur des sentiers où nous étions souvent entre deux précipices. A notre droite nord et nord-est, nous avions un grand prolongement de montagnes qui se détachent du Cercine du côté du midi, et semblent lui servir de soutien.

C'est dans cette chaîne adjacente au Cercine que se trouve placé un monastère de saint Jean-Prodromos (1), dont il sera bientôt fait mention.

Nous étions entourés de villages qui vivifient toutes ces contrées; plusieurs d'entre eux sont peu fréquentés; aussi les appelle-t-on *Kutchuch-Yaïlas*, *Petits Yaïlas*.

Chacun de ces villages possède de belles eaux, des jardins, des vergers: les principaux, à droite, sont *Doutli*, nom qui signifie *lieu propre à la culture du gros mûrier noir*. On a donné aux eaux des environs le nom de *Doutli-tchaï*, qui signifie *rivière du village où l'on récolte la mûre noire*. Cette rivière, après avoir coulé parallèlement avec celle de Serrès entre des côteaux qui l'en séparent, se confond avec elle, près de Serrès.

Les villages de *Yocaré-Vrondou et de Akchaa-Vrondou*, c'est-

(1) Le Précurseur, c'est-à-dire, saint Jean-Baptiste.

Digitized by Google

à-dire *Vrondou supérieur* et *Vrondou inférieur*, ornent cette partie de la côte, ainsi qu'un autre nommé *Kourchouva*. Toute cette vallée fournit les eaux de la rivière qui passe près de Serrès.

A la gauche, on voit principalement *Kouch-Tchaï, la rivière de l'Oiseau;* au-dessus est *Mertad*, qui a ses sources particulières, d'où prend naissance une autre rivière à laquelle on donne le nom de *Kirès-Tchaï, rivière des Cerises.* Ces diverses eaux se réunissent à la tête nord-ouest de la ville de Serrès, et se mêlent pendant l'hiver aux inondations annuelles ; pendant l'été elles arrosent les rivières avant de se perdre dans le Strymon.

A mesure que nous approchions des moyennes sommités du Cercine, nous avions de plus en plus la jouissance d'admirables points de vue. Le tortueux Strymon, qui se dessine au centre de la plaine, et le vaste lac Cercine, formaient les principales parties de ce beau paysage. Les coteaux que nous venions de parcourir, se rabaissaient peu à peu sous nos yeux, et prenaient la forme d'une terrasse mamelonée. La ville nous montrait son antique château. Les coupoles de ses mosquées, ses bains, ses minarets, et depuis le pied de ses murs jusqu'au bord du Strymon et même au-delà, la verdure d'une immense prairie, que les eaux couvrent en partie tous les hivers, et sur laquelle étaient répandus des troupeaux de bétail de toute espèce, cet ensemble nous offrait un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse voir. Au-delà du Strymon, s'élevaient au midi les montagnes en partie cultivées de la Bizaltique, qui nous laissaient voir plus loin au sud-ouest les deux pics du mont Disoron.

Enfin au sud-est nous découvrions presque toute l'étendue du Pangée, appuyant ses bases en-deçà du Strymon, et laissant à découvert à son midi le golfe Strymonique, comme un vaste bassin au-delà duquel s'élève toute la presqu'île du mont Athos.

Les pâturages naturels dont il vient d'être question, et qui

Digitized by Google

sont aussi anciens que le monde, outre leur beauté pittoresque, ont une célébrité historique propre à inspirer un grand intérêt. Ils appartenaient, lors de l'invasion de Xerxès, aux Siropéoniens, mêmes peuples que les Odomantes, et dont j'ai dit, d'après Tite-Tive, qne Serrès était la capitale. Ces peuples furent alors témoins d'un fait dont le seul Hérodote rappelle le souvenir, et qu'il n'est pas inutile de raconter.

C'est dans ces grandes prairies naturelles que furent déposées les cavales qui traînaient le char du soleil, lorsque Xerxès, allant attaquer la Grèce, le faisait marcher devant lui.

Ce fait, dont aucun historien moderne n'a parlé, exige une explication d'autant plus importante qu'elle fournit le moyen d'éclaircir divers points de géographie, et particulièrement de donner une idée juste de ce qu'était le peuple des Péoniens peu connus des géographes modernes.

« C'est, dit Hérodote, dans le pays des Siropéoniens que Xerxès, en marchant sur la Grèce, avait déposé le char sacré du soleil; mais il ne put le reprendre à son retour : les Péoniens, qui l'avaient livré aux Thraces, lui répondirent, lorsqu'il le leur demanda, que les jumens qui le traînaient avaient été enlevées par les habitans de la Thrace, qui vivoient aux environs des sources du Strymon (1). »

On voit, par cette réponse, que l'historien ne doute pas que les Siropéoniens n'habitassent le bas de la vallée, et que la ville de Serrès ne fût leur capitale; mais il ne dit pas, dans ce pasage, quelles étaient les différentes tribus que formaient ces Péoniens, et particulièrement quelle était la race qu'il désigne comme habitant la haute Thrace. Thucydide répond à cette dernière question.

(1) Herodot. lib. VIII, cap. cxv.

Digitized by Google

Cet historien donne pour certain que les peuples qui habitaient près des sources du Strymon, c'est-à-dire la haute Thrace, étaient aussi des Péoniens, qu'ils étaient adossés au mont *Scomius*, et qu'une ville, portant le nom d *Dobère*, était leur capitale; il ajoute que de son temps Sitalcès, roi des Odrises, en avait fait la conquête.

Quant aux peuplades de Péoniens qui habitaient la vallée du Strymon, Hérodote nous les fait connaître indirectement par le récit d'une aventure qui amena dans ce pays une grande révolution.

Darius, père de Xerxès, après avoir conquis une partie de la Thrace, avait laissé à son général, nommé Mégabase, le soin de continuer cette conquête. Pendant que le roi se trouvait à Sardes pour suivre de plus près les opérations de la campagne, il fut témoin de la diligence au travail et de l'adresse avec laquelle une jeune Péonienne, qui se trouvait alors à Sardes, conduisait un cheval, portait une cruche sur sa tête, et filait en même temps sa quenouille : Darius, dit Hérodote, fut si charmé de l'adresse de cette fille, qu'il voulut la questionner et savoir de quel pays elle était. Tandis que les gardes invitaient la jeune fille à se rendre devant le roi, Pigrès et Mantyès, ses frères, qui la suivaient, s'avancèrent et répondirent pour elle qu'ils étaient Péoniens, et que la jeune fille était leur sœur. « Qui sont les Péoniens, leur dit le roi? quelle partie du monde » habitent-ils? et pour quelle raison vous-mêmes êtes-vous » venus à Sardes? » Ces jeunes gens satisfirent à ces questions en ces termes :

« Nous sommes venus pour nous donner au roi. La Péonie » est un pays situé sur les bords du Strymon et qui renferme » plusieurs villes. Le Strymon est un fleuve peu éloigné de l'Hel- » lespont ; enfin les Péoniens, ajoutèrent-ils, se regardent

Digitized by Google

» comme des descendans des Teucriens et une colonie de » Troie. »

Après avoir écouté ces détails, Darius leur demanda encore si dans leur pays toutes les femmes étaient aussi industrieuses que leur sœur. Les jeunes gens répondirent affirmativement, car c'était pour arriver à cette réponse qu'ils avaient tout combiné (1).

Darius conçut alors l'idée de faire passer dans l'Asie mineure la race entière de cette nation laborieuse : il donna ordre en conséquence à Mégabase de faire sortir de leur pays tous les Péoniens avec leurs femmes et leurs enfans.

Parmi les peuples de cette nation que Mégabase attaqua, continue Hérodote, les Siropéoniens (2), les Péoples et ceux qui habitent la contrée la plus voisine du lac Prasias, furent arrachés de leurs demeures et conduits dans l'Asie.

» Quant aux Péoniens du mont Pangée, aux Dobères (3), aux Agrianes, aux Odomantes et à ceux du lac Prasias, ils ne furent point soumis. Ce fut même inutilement que Mégabase tenta de réduire ces derniers (4).

Il faut beaucoup rabattre du récit d'Hérodote, si nous com-

---

(1) Herod. lib. V. cap. CXII.

(2) Hérodote paraît confondre ici les Siropéoniens des champs avec ceux de la ville.

(3) Hérodote dit ailleurs que les Péoniens, établis près du Pangée, étaient en état de résister à ce général, mais qu'il les trompa et qu'ils se dispersèrent.

(4) Nous venons de voir que Dobère était la capitale de la Péonie supérieure. En parlant ici des Dobères établis aux environs du Pangée, Hérodote paraît vouloir faire entendre que le travail des mines, le commerce et l'agriculture avaient attiré chez les Edoniens des montagnards de la Péonie qui, ayant formé des établissemens dans le même lieu, avient retenu le nom du pays dont ils étaient originaires.

Digitized by Google

parons la masse de la nation péonienne avec la petite colonie enlevée par l'ordre de Darius. Celle-ci se réduisit à fort peu de monde, si, comme l'historien le dit lui-même, Aristagoras de Milet eut l'art de la faire rentrer dans ses foyers, du moins en grande partie. Voici ce qu'il faisait dire à ces exilés par un émissaire qu'il leur envoya dans la Phrygie, où ils s'étaient bâti un village : « Péoniens, Aristagoras, tyran de Milet, m'envoie » vers vous pour vous indiquer une voie de salut, si vous vou- » lez suivre ses avis. En ce moment toute l'Ionie a secoué » le joug du roi, et il ne tient plus qu'à vous de retourner » en sûreté dans votre patrie. Il suffit que vous trouviez par » vous-mêmes le moyen de vous rendre jusqu'à la mer ; ce » sera à nous à prendre soin du reste ».

La plupart des Péoniens accueillirent avec joie cette proposition : lorsqu'ils furent arrivés à Scio, les Sciotes les firent passer à Lemnos, d'où les Lemniens les débarquèrent à Dorisque, et de là ils se rendirent par terre dans la Péonie.

Pour rendre plus intelligible le rapport que les deux frères péoniens firent à Darius sur l'origine de leur nation et sur le pays qu'elle occupait, je dois ajouter un autre passage d'Hérodote qui, sans avoir le degré de vérité que la nature des lieux exige, n'éclaircit pas moins ce qu'il faut savoir sur l'étendue des pays occupés par les Péoniens du temps de Xerxès.

Hérodote fait mention d'un canton auquel il donne le nom de *Péonique*, situé entre la Crestonie et le fleuve. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Parti d'Acanthe, le corps que » commandait Xerxès coupa dans l'intérieur des terres pour se » rendre à Thermès, en traversant la Péonique et la Cres- » tonie, pays où coule l'Echéodorus, qui prend sa source chez » les Crestoniens. » Par ce passage, Hérodote confirme ce qu'il

Digitized by Google

avait fait dire à Darius par Pigrès et Mantyès, que la nation des Péoniens occupait les bords du Strymon, depuis le mont Pangée jusqu'aux sources du fleuve.

Par ce dernier rapprochement, on peut de plus en plus se convaincre que la population des environs du Strymon était toute péonienne, et qu'elle s'étendait des deux côtés du fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

Ce peuple tirait incontestablement son origine de la colonie conduite par Péon : j'ai tracé la marche de ce héros à travers la Macédoine et la Thrace, telle qu'on en reconnaissait encore les vestiges en divers lieux de ces deux royaumes, sous les rois de Macédoine et même sous les Romains ; c'est-à-dire plus de treize cents ans après l'établissement de ce prince. Il est donc certain que la colonie de Péon n'a jamais eu rien de commun ni avec celle de Dardanus, ni avec celle de Teucer. Tout ce que pouvaient prétendre les Péoniens qui voulaient se donner à Darius, c'est qu'ils avaient, ainsi que les Teucriens, une origine peloponésienne et pélasgique, et que cette affiliation avait attiré leurs pères au siége de Troie, où Homère les place avec les Pélasges (1).

Le long séjour que firent les Péoniens dans le nord de la Macédoine et dans l'occident de la Thrace, quoiqu'ils y fussent souvent troublés par des tyrans, ne les empêcha pas de s'étendre beaucoup sur les bords du Strymon, ainsi que nous venons de nous en convaincre. Leurs tribus s'y étaient multipliées, lorsque Mégabase les trouva disposés à s'opposer à ses conquêtes, et éprouva l'effet de leur concorde avec les Pangéens, les Bisaltes, les Crestoniens et même les Triballes.

(1) Homère, Iliade, liv. XI, v. 852.

Digitized by Google

Il paraît que Sitalcès, l'un de leurs tyrans, ne régna pas très-long-temps dans la Péonie supérieure, dont nous avons vu qu'il s'était rendu maître. On pourrait croire que ce fut Odoléon qui en délivra le pays.

Les médailles nous font connaître que les Péoniens du Strymon, dans des temps plus rapprochés de nous, se soumirent à des rois qui furent assez puissans pour faire face aux Macédoniens; tels furent un Odoléon, un Patræus, un *Adaïus* (1) et à un Lyceus. Eckhel, et après lui M. Mionnet, ont fait mention de ce dernier roi. Les monnaies de ces quatre princes, à l'exception de celles d'Odoléon, sont incertaines; on les trouve parfois à Amphipolis. (2).

C'est ici le moment d'expliquer le passage d'Hérodote qui a induit Danville en erreur et lui a fait prendre le lac de Bolbe pour celui de Prasias, où se terminèrent les campagnes de Mégabase dans la Thrace. Ce général parvenu au lac Prasias avait déjà reçu de Darius l'ordre d'envoyer à Amyntas des ambassadeurs pour lui demander la terre et l'eau. Par suite de cette mission, « Mégabase, dit Hérodote, après son expédition dans » la Péonie, envoya en Macédoine une députation de sept «Perses, choisie parmi ce qu'il y avait de plus distiugué dans l'ar- » mée; ils étaient chargés de se rendre près d'Amyntas, et de lui » demander, au nom de Darius, l'eau et la terre. Du lac Pra- » sias en Macédoine, la route est courte, et c'est près de ce » lac que se trouve une mine d'argent d'où Alexandre, fils

(1) Pellerin a faussement attribué cette médaille à l'Héraclée de la Sintique, comme autonome.

(2) M. de Cadalvenne a cité ces monnaies, excepté celle d'Adaïus, dans son recueil de médailles grecques, et il en donne le dessin et l'explication. Voy. pl. 1, n.os 17, 18 et 19.

Digitized by Google

» d'Amyntas, retira dans la suite le poids d'un talent par jour. » Après avoir dépassé cette mine, il ne reste plus qu'à franchir » le mont Disoron, et vous vous trouvez en Macédoine (1) ».

Quand on a lu ce passage, on n'est plus surpris que Danville se soit mépris dans l'interprétation qu'il en a faite. Il ne serait pas intelligible, si déjà on ne connaissait, par une carte exacte, la position de la mine, et si on ne supposait pas qu'Amyntas, voulant bien traiter ses hôtes, au lieu de les faire conduire par les chemins difficiles des montagnes, et surtout par le mont Bora, préféra de les diriger dans les plaines de la Macédoine qui, depuis Anthémonte, ne cessent d'être unies et commodes jusqu'à Egès, où Amyntas tenait sa cour. Pour venir prendre ce chemin, on laissait à la gauche, dans la Crestonie macédonienne, la mine dont parle Hérodote; et après avoir traversé les premières bases du Disoron, on entrait dans les plaines dont j'ai déjà donné la description dans le chapitre concernant mon voyage à Vodina.

Dans la route que les ambassadeurs durent prendre, ils laissaient derrière eux le lac Prasias et le mont Orbélus. Danville, ne supposant point d'autre montagne que le Disoron et d'autre lac que celui de Bolbe, ne connaissant pas d'ailleurs les distances qu'avaient à parcourir les ambassadeurs, a placé le lac Prasias là où se trouve réellement celui de Bolbe, et le Disoron à côté de ce lac, tout auprès de la Chalcidique.

Par l'itinéraire que suivirent les ambassadeurs, on peut être certain qu'après avoir dépassé les mines, ils avaient déjà sous les yeux les deux sommités du mont Disoron, comme je les avais vues des hauteurs du mont Cercine: que, laissant à leur gauche cette montagne, ils descendirent dans la plaine, à quelques

(1) Hérodot. lib. v, cap. xx.

Digitized by Google

lieues au nord de Thessalonique, pour traverser l'Anius, d'où ils se rendirent à Edesse ou Egès, sans jamais quitter la plaine.

Après cette explication, on conviendra qu'il fallait avoir été sur les lieux pour pouvoir comprendre le passage d'Hérodote que je viens de citer, et pour justifier son commentateur.

Je ne saurais quitter le lac Prasias sans m'arrêter un moment sur ce que nous dit l'historien chapitre XV du même livre cinquième, de vraisemblable ou de très-ridicule. « Et un » peu plus loin les Péoniens du lac Prasias, dit-il, se sont » construit au milieu de ce lac un sol artificiel composé de » planchers en bois, soutenus par de longs pilotis, et cet em- » placement ne communique à la terre que par une chaussée » très-étroite et un seul pont. Anciennement tous les habitans » contribuèrent en commun à la fondation des pilotis qui sou- » tiennent les planchers; mais ils ont pourvu depuis à leur » entretien par une loi particulière, qui oblige tout homme, » quand il prend femme, et il peut en épouser plusieurs, de » fournir trois de ces pilotis pris dans une montagne nommée » Orbélus. Voici en quoi consistent leurs habitations : chacun » d'eux possède sur ce sol artificiel une cabane dans laquelle » il vit. A l'intérieur une sorte de porte ou de trappe qui » se replie sur elle-même, donne accès dans le lac, à tra- » vers les pilotis; et quand elle est ouverte, pour empêcher » les enfans de tomber dans l'eau, ils ont soin de leur atta- » cher un pied avec une corde. Ils nourrissent leurs chevaux » et les autres bêtes de somme avec du poisson qui abonde » tellement qu'il suffit pour le pêcher d'ouvrir la trape sur le » lac et de descendre dans l'eau une corbeille de jonc vide » que l'on retire un moment après entièrement pleine (1). »

(1) Herodot. lib. V, cap. XVI, Trad. de Miot.

Digitized by Google

On peut bien croire que le poisson du lac Prasias était très-abondant et très-facile à pêcher avec une corbeille, mais il est difficile de croire qu'il pût servir de pâture aux bêtes de somme (1).

L'examen de ces questions historiques et géographiques ne me détourna pas du but que je m'étais proposé, celui de visiter le yaïla de Serrès.

En nous dirigeant vers l'est, nous parvînmes à côtoyer une crête couronnée de sapins. Arrivés à l'entrée de la forêt, nous fîmes une pause, pour considérer la vallée de *Doutli-Echaï* dont nous avions atteint le travers. Elle nous récréait par son étendue et sa verdure, et en même temps elle nous effrayait par la rapidité de sa pente et par sa profondeur.

Dans cet emplacement, auquel les Turcs donnent le nom de *Bakadgiak Tchaï*, qui signifie *vue du fleuve*, équivalent de *belle vue du fleuve*, il nous restait à gravir la hauteur qui domine le monastère de Saint-Jean. Nous laissâmes à notre droite cette hauteur isolée, et, tournant le dos à *Belle-vue*, bientôt nous nous trouvâmes dans la forêt sur une pente douce, parmi des fraisiers, des framboisiers, des fougères, et toujours à l'ombre de chênes, de hêtres, de platanes et de plusieurs autres arbres de haute futaie.

Une humble fontaine nous présenta ses eaux, au moyen d'un petit canal creusé dans une branche d'arbre. On dirait que les Turcs, personnifiant cette source, en ont fait une nymphe qui s'appelle *Sepha Gueldi, sois le bien venu*, compli-

---

(1) Dans les îles Philippines, il existe un lac si poissonneux qu'il suffit d'y plonger un pareil panier pendant quelques instans pour qu'on le retire plein de poisson.

Digitized by Google

ment que les Turcs adressent toujours à la personne qui arrive chez eux, même pour une simple visite.

A peu de distance de la fontaine, on aperçoit plusieurs tombeaux turcs, et on arrive, après un grand quart d'heure de marche, au grand Yaïla.

Malgré la multiplicité des habitations dont il se compose, le site ne perd rien de l'aspect d'une forêt. Des arbres de haute futaie, que jamais la hache n'attaque, ombragent et masquent les maisons; on ne cesse de marcher sur la fougère et sur mille sortes de plantes; c'est toujours la nature qui attire l'attention. Les maisons sont la plupart très-petites et à un seul étage. Ce séjour de plaisir n'est réservé qu'aux Turcs: si quelque Grec en approche, c'est seulement en qualité d'ouvrier.

Nous mîmes pied à terre à l'entrée de cette espèce de ville, et les préposés qui la gardaient nous permirent de loger dans la maison qui nous plairait le plus. Elles étaient petites, presque toutes ouvertes, mais l'intérieur fut loin encore de répondre à l'idée que nous nous en étions faite. On ne saurait concevoir le délabrement où nous trouvâmes ces habitations en général, et la triste nuit que nous passâmes dans celle qui nous était échue en partage. Du reste, nos guides nous fournirent du bois; c'est tout ce qui dépendait d'eux.

Le ramadan (1) avait ramené à la ville les familles qui s'étaient réunies au Yaïla, au commencement de la belle saison; un seul aga était resté pour veiller à la bâtisse de son

(1) On sait que le ramadan est le carême des Turcs, et on peut croire qu'il est souvent très pénible, surtout dans les grands jours d'été. Les Turcs ne peuvent ni boire, ni manger, ni fumer, pendant ces longues journées. Du reste ils se consolent la nuit de cette rude abstinence, par des visites qu'ils se font réciproquement, par la bonne chère, et par des spectacles à leur manière qui est très-obscène.

Digitized by Google

nouveau château. Ce fut lui qui, le lendemain de notre arrivée, nous fit les honneurs du pays. Nous jugeâmes de l'ennui que lui causait son isolement par ses instances pour nous retenir dans son logement la nuit suivante. Il se proposait de nous fêter de son mieux; le ramadan lui en fournissait l'occasion; mais notre parti était pris; il en fut quitte pour le café et la pipe.

Nous allâmes visiter ses nouvelles constructions qui étaient d'une grande étendue et qui annonçaient son opulence.

Les gardes nous conduisirent ensuite dans le marché; nous y trouvâmes les boutiques fermées et en très-mauvais état. A peu de distance de cette place, se trouve une grande mosquée assez solidement bâtie sur une terrasse remarquable par son étendue; elle était fermée comme les grandes maisons. Le pays en général avait plutôt l'aspect d'une ville dévastée que d'un séjour de plaisir où l'on se rassemble tous les ans.

Nous ne dépassâmes pas le centre du Yaïla. Une monotonie sombre nous en ôtait le desir. C'est un spectacle bien singulier qu'un grand village au milieu d'une forêt, entièrement désert et comme oublié pendant huit mois de l'année. Plus nous avancions dans cette solitude, plus une sorte de mélancolie s'emparait de nous. Bientôt nous fûmes à cheval et nous dîmes adieu pour toujours à la fontaine bienfaisante et à l'aga hospitalier qui nous avait bien accueillis, seuls objets que nous pussions regretter dans cette retraite abandonnée.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des Yaïlas en général dans la Turquie.

Ce qui concerne les *Yaïlas* ou *séjours* d'été dans la Turquie, n'ayant été spécialement traité par aucun voyageur, je croirais mon travail imparfait, si je n'ajoutais à ce que je viens d'écrire sur les Yaïlas de Serrès quelques remarques au sujet des établissemens de ce genre qu'on rencontre dans diverses parties de l'empire ottoman.

Dans la langue turque, le mot *Yaïla* signifie *prairie, pâturage sur des lieux élevés*, ou bien *montagne où l'on trouve en été des pâturages pour les troupeaux*. Dans un sens plus étendu, ce mot désigne en général un séjour d'été, une habitation de plaisance. Dans l'un et l'autre sens, le mot *yaïla* est l'opposé de *kchla*, *séjour d'hiver, ou lieu d'hivernage*.

Les yaïlas sont donc de deux genres : les uns offrent des plaisirs à l'homme riche, dans la belle saison, les autres des ressources aux bergers, qui chaque année vont séjourner sur de hautes montagnes où l'herbe est abondante.

Le *kchla*, ou habitation d'hiver, est l'établissement que les peuples pasteurs, soit en Asie, soit en Europe, forment dans le plat pays, ou sur des côteaux exposés au midi, en y dressant leurs tentes et y réunissant leurs troupeaux.

Le terme de *kchla* est plus particulièrement employé pour

Digitized by Google

désigner le logement des troupes qui sont forcées de tenir la campagne en hiver. Le grand visir assigne, en pareil cas, aux divers corps qu'il a sous ses ordres, des villages qui tiennent lieu de camps, et que sous ces rapports on appelle les *kchla*.

L'Asie présente encore à cet égard le même spectacle que dans les âges les plus reculés On sait qu'Abraham et Laban voyageaient avec leurs immenses troupeaux; mais nous pouvons présumer de plus, par ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, que ces anciens pasteurs changeaient souvent de station, suivant que les pâturages étaient plus ou moins abondans.

Trois peuples errans et nombreux, tels qu'on nous peint les Mèdes avant Darius, fils d'Hystaspes, mènent une vie pastorale. Ils se rendent concurremment dans les marchés voisins de leurs habitations, et ils y vendent leurs moutons à des commerçans qui les distribuent dans tout l'empire. La première de ces nations est celle des Curdes; elle occupe la partie frontière de la Turquie, qui prend aujourd'hui le nom de *Kurd-istan*. Les Curdes s'étendent dans plusieurs provinces de l'Assyrie et de l'Arménie, depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Araxe.

La seconde est celle à laquelle on donne le nom de *Turcomans*, et que par cette raison on regarde comme originaire de la Turcomanie, pays qui occupe l'intérieur des terres, depuis la mer Noire jusqu'à l'est de la mer Caspienne, et qui sépare la Perse des possessions russes.

La troisième de ces peuplades est celle des *Yuruks*, nom qui signifie *les marcheurs*. Ces peuples sont toujours errans; ils s'adonnent rarement à l'agriculture, vivent sous des tentes, et font paître leurs troupeaux sur des terres incultes très-étendues dans des pays qui se dépeuplent tous les jours. Leur origine n'est pas connue. Ils exercent différentes professions, comme celles de

Digitized by Google

bergers, de voituriers, de scieurs de bois dans les forêts où ils campent, et se rendent utiles au commerce par ces divers genres d'industrie : singulière existence, qui ne peut être tolérée que dans des pays privés de toute civilisation.

Parmi ces trois peuplades, les Curdes sont en même temps nomades et sédentaires. Les plus grands propriétaires des terres et des bestiaux habitent dans les villes ou dans les villages; les simples bergers vivent sous des tentes, soit dans les plaines, soit sur les hautes montagnes.

Les Turcomans et les Yuruks séjournent ensemble dans la basse Asie, fréquentent les mêmes villes, font paître leurs troupeaux sur des côteaux voisins les uns des autres, sans se mêler en aucune manière. Ils ne s'allient jamais par des mariages; et quoique leur religion soit la même, ils ne pratiquent jamais leur culte en commun.

Ce sont des tribus répandues depuis long-temps dans la plus grande partie de l'Asie mineure. On croit qu'elles ont la même origine, et que les Turcomans sont leur souche commune. Ces deux peuples parlent en effet la même langue; ils ont les mêmes habitudes et les mêmes mœurs, et quant à leurs croyances religieuses, plongés dans une égale ignorance, ils ne sont les uns et les autres musulmans que de nom.

Si le gouvernement favorise ces peuplades errantes, et qui semblent lui être étrangères, ce ne peut être qu'en considération du commerce des bestiaux, auquel elles sont particulièrement adonnées.

Ce sont principalement les Curdes qui fournissent à Constantinople les moutons dont on fait une immense consommation dans cette capitale. On connaît le peu de goût que les Turcs ont pour la viande de bœuf; ainsi on peut aisément calculer ce qu'une ville de neuf cent mille âmes consomme de moutons.

Digitized by Google

On serait dans l'erreur si on se persuadait que l'expédition des troupeaux se fait directement par les provinces du Curdistan les plus éloignées, et qui s'étendent, ainsi que je l'ai dit, jusque sur les bords de l'Euphrate. Cette voie serait trop longue et fatiguerait trop les bestiaux. L'exploitation de ce commerce a lieu, comme dans la plus haute antiquité, par des marchés intermédiaires, tels que ceux de Moussol, Cutaia, Cæsarée, Angora, villes importantes où se centralisent toutes les branches du commerce de l'empire turc, depuis Smyrne jusqu'à la Perse.

C'est dans la grande Arménie, à six lieues à l'est d'Erserum, et sur une longue étendue de l'est à l'ouest, que se trouve le Yaïla le plus remarquable de l'Asie, à cause de la quantité de sources qui découlent des lieux où il est établi, et qui se portent dans les cantons de *Knous*, de *Tekman* et de *Guéghui*. Cette abondance d'eau, qui surgit de tous les côtés de la montagne, et jusque sur son plateau, lui a fait donner par les Arméniens le nom de *Piourogh*, composé de deux mots de leur langue, celui de *piou*, *myriade*, et celui de *ogh*, source, c'est-à-dire montagne *aux mille sources*, nom que les Turcs ont traduit par *bin gueul*, *mille lacs*.

Parmi ces sources on en trouve de minérales. L'herbe est partout très-abondante, et on peut aisément se figurer le concours de pasteurs que tant d'avantages attirent sur ce beau territoire. Après que les eaux ont rafraîchi les prairies, elles vont se répandre dans les plaines voisines, et en fécondent les terres.

Il est encore à remarquer qu'on trouve sur cette montagne des ruines d'anciennes habitations et même de vieux châteaux. Ces édifices prouvent que dans des temps plus heureux la beauté du terroir et la sécurité y avaient attiré une nombreuse population.

Les *Yuruks* ne s'étendent pas dans la haute Asie, et ils ne

Digitized by Google

constituent pas un seul corps de nation, quoique les Turcs leur donnent à tous le même nom. On dit même qu'ils en formaient originairement plusieurs. Je serais d'autant plus porté à le croire, qu'il n'existe entre ces peuplades de Yuruks aucune liaison politique et bien peu de ressemblance dans les habitudes. Toutes ont seulement le même mépris pour le séjour des villes et des villages. On peut les comparer aux Arabes : comme eux, les Yuruks ne voilent ni leurs femmes ni leurs filles ; comme eux ils sont toujours prêts à changer de place. Ils ne fréquentent pas les mosquées ; des religieux errans viennent seulement les trouver pendant le ramadan, pour leur réciter des prières en usage pendant cette espèce de carême.

Parmi ces Yuruks il en est de plus distingués les uns que les autres ; quelques-uns sont divisés en tribus, qui obéissent à un chef et en portent collectivement le nom.

Les Yuruks d'Europe n'habitent qu'aux environs de Salonique et de Serrès ; ils sont cultivateurs, bergers ou voituriers comme ceux d'Asie. Dans leurs villages, les maisons sont isolées, et offrent les apparences d'un campement sans ordre (1).

La plupart envoient leurs troupeaux sur le mont Rhodope, qui est leur unique yaïla. Ce sont les enfans des propriétaires, ou bien des bergers à gages qui conduisent les troupeaux dans ces pâturages. Les seuls Yuruks des environs de Drame, ville voisine de Serrès, abandonnent leurs chétives demeures pendant l'été, et vont à leur yaïla avec leurs familles.

Le petit nombre des Yuruks d'Europe ne pouvant suffire à l'approvisionnement des moutons nécessaires à la consommation de la Macédoine et des environs, on ne compte pas beaucoup

(1) Beaucoup de villages de la Hongrie offrent la même singularité.

Digitized by Google

sur leurs troupeaux. C'est l'Albanie illyrienne qui étale chaque année ses richesses pastorales dans les vastes plaines du Strymon, et surtout dans celles de Salonique; et ce sont les bergers des yaïlas du Pinde qui amènent leurs troupeaux dans les plaines de la Thessalie.

Dès que l'hiver approche, les plaines de Salonique se couvrent de nombreux troupeaux de brebis. Tous les ans, on y renouvelle les parcs avec des cannes dont le pays fournit d'abondantes récoltes. Ces cannes, serrées les unes contre les autres avec leurs feuilles, forment des cloisons qui mettent les bestiaux et les pâtres à l'abri des vents de nord.

Au printemps, les Turcs viennent dans les pâturages; ils y achètent les agneaux et les moutons vieux qui doivent être remplacés par de plus jeunes, et après ces acquisitions, les pasteurs albanais, ainsi que ceux du Pinde, retournent dans leurs montagnes.

Quant aux Yuruks d'Asie, rien de plus pittoresque et de plus intéressant que leur marche, quand ils vont à leurs yaïlas: je parle des tribus les plus nombreuses.

Lors d'une dernière course que je fis dans la Phrygie pendant le mois de mai de l'année 1801, en compagnie d'un négociant arménien très-instruit, j'allai visiter les ruines de Hiéropolis, auxquelles on donne aujourd'hui le nom de *Pambouk-Calési*, *Château de coton* (1). Chandler a vu ce pays trop à la

(1) Hiéropolis, ville de Phrygie, est située sur un plateau à demi-côte; elle est entourée d'un cordon de montagnes, qui séparent les sources du Méandre de celles du Lycus. Cette rivière traverse la plaine de Laodicée, qui est en face de Hiéropolis à quatre lieues de distance de cette ville, et va se jeter dans le Méandre, auprès des ruines de Tripolis, qui méritent l'attention du voyageur. Ces ruines sont isolées comme celles de Hiéropolis; celles-ci ont pris le nom de *Pambouk-Calési*, lequel tire son origine de l'effet que produisent des cascades d'eaux minérales en se préci-

Digitized by Google

hâte. La solitude qui a succédé à son ancienne richesse peut avoir intimidé ce savant, qui voyageait dans des temps de troubles.

En sortant des ruines de Pambouk-Calési, nous prîmes une route qui conduit au bas de la plaine où le Lycus que nous avions à notre gauche, se jette dans le Méandre. Nous longeâmes cette plaine pendant près de trois heures, sans rencontrer ni aucune habitation ni aucun signe de culture, sur un des plus beaux territoires de l'Asie; mais un incident inattendu vint nous dédommager de cette monotonie du site.

Un nuage de poussière s'élevait devant nous; on eût dit qu'une armée marchait dans la campagne. Je demandai à notre conducteur ce que ce pouvait être; il me répondit que nous étions dans la saison où les Yuruks de première classe, divisés par tribus, et qui habitent les plaines pendant l'hiver sans les cultiver, se transportent sur de hautes montagnes, et qu'une de ces tribus allait défiler devant nous.

A mesure que nous approchions, le tableau devenait plus curieux. Des chameaux, chargés de bagages, et portant les enfans et les berceaux, formaient une file centrale (1). D'un côté

---

pitant dans la plaine sur des rochers escarpés. Ces eaux y déposent un sédiment aussi blanc que le plus beau coton. On trouve sur ces rochers des plantes sèches couvertes de cette concrétion, mais qu'il est impossible de transporter, à cause de la finesse de la couche pétrifiée qui les couvre. C'est ce que Chandler n'a pas plus remarqué que les belles ruines des bains qui subsistent encore, ainsi que les milliers de tombeaux de tout genre qui composent la Nécropolis de cette ville entièrement abandonnée. On peut croire que les habitans des villes voisines choisissaient Hiéropolis, comme une ville sacrée, pour le lieu de leur sépulture, à en juger par la richesse de ces tombeaux et par leur grand nombre; c'est ce qu'on ne voit pas dans les environs de Laodicée, ville capitale de la Phrygie. Ces tombeaux n'ont pas encore été visités; on y trouverait des dessins à faire et des inscriptions à copier.

(1) Un groupe de six chameaux de file, qui marchent ordinairement avec un

Digitized by Google

de la plaine, étaient des troupeaux de bœufs et de vaches ; de l'autre, des brebis et des chèvres, qui couvraient le terrain. Tout marchait sur un front très-étendu. C'étaient généralement des femmes qui conduisaient les files, tenant des chameaux par le licol; quelquefois un âne marchait seul devant le chameau, dont le licol était lié à son harnois.

Comment voir sans intérêt ces marches pastorales, qui reproduisent, après tant de siècles, les habitudes des patriarches? Deux fois chaque année, ces tribus se transportent à des distances de cinquante à soixante lieues. Je compris aisément que les *Yuruks*, peu sensibles aux attraits du luxe et aux commodités de la vie, préfèrent leur indépendance et leur frugalité aux jouissances que des passions de tout genre peuvent faire éprouver au commun des hommes. J'entrevoyais, dans ce genre de vie, moins de besoins, plus de vertus, et ce qui est encore bien précieux, une santé presque inaltérable.

Je faisais ces réflexions, lorsque je vis, à la queue de la caravane, une quarantaine de jeunes gens bien armés qui entouraient en bon ordre leur chef. Celui-ci portait toutes les marques de sa dignité, c'est-à-dire qu'il était monté sur un beau cheval, et habillé comme un des premiers agas du pays. On eût dit, en le voyant, qu'un homme si honoré devait habiter un palais; mais il est bien certain, au contraire, que sa tente est pour lui l'habitation la plus belle du monde.

Cette troupe me présentait une antique race perpétuellement indépendante, une noblesse asiatique, qui ne déroge jamais, et

---

âne devant eux, s'appelle en langue turque *Katar*, mot qui veut dire *enfilade*. L'âne sert de temps en temps au chamelier, et le plus souvent à des vieillards qui ne peuvent supporter la longueur de la marche. Les vieilles femmes sont, ainsi que les enfans, sur des chameaux.

Digitized by Google

sur qui les révolutions ne peuvent rien. Du haut de leurs montagnes, ces peuples entendent gronder au-dessous de leurs pieds les orages politiques, et, en payant une rétribution au vainqueur, ils conservent, sans opposition, des droits qui leur sont chers, et que l'autorité, qui apprécie leur industrie, ne cherche point a leur ravir.

La tribu que nous avions sous les yeux était partie, suivant sa coutume ordinaire, des environs de l'ancienne Thiatyre, et elle allait passer l'été sur de hautes montagnes qui sont au-delà de Colosse.

Peu après l'avoir rencontrée, le hasard me mit à portée de visiter l'intérieur de l'habitation d'un personnage distingué parmi ces pasteurs. En traversant une plaine de la Carie, où se trouvait une tribu qui n'était pas encore partie pour son yaïla, je fus, par une méprise fréquente en Turquie, pris pour un médecin. Mon conducteur me conseilla d'en jouer le rôle; je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je pouvais être utile, du moins par quelque simple conseil.

Il s'agissait d'un chef de tribu incommodé par une toux opiniâtre. L'invitation d'aller le visiter me fut faite par le frère de ce chef, qui vint au-devant de moi sur le grand chemin. Je me rendis tout de suite sous une grande tente, où je trouvai le malade, âgé de quarante à quarante-cinq ans, qui me pria de le soulager d'un rhume violent qui le fatiguait depuis trois mois. Son pouls était très-élevé, et je crus reconnaître que sa poitrine était fortement enflammée. J'ordonnai de la tisane de fleurs de mauve et de camomille, ce qui fut exécuté à l'instant. Je fis observer que le local humide où se trouvait la tente nuirait beaucoup au malade; je prescrivis un regime. Toute la famille s'était rassemblée dans la tente; on me regardait comme un oracle, pour avoir ordonné seulement le changement d'un

Digitized by Google

lieu humide pour un autre que j'indiquai à quelque distance du campement. Les femmes, vieilles et jeunes, me servirent diverses sortes de laitages assaisonnés avec du miel. J'examinai l'intérieur du ménage; rien n'y manquait en vaisselle de cuivre, en linge fabriqué sous la tente, en cuillers de bois. Au dehors, paissaient des chameaux et des chevaux; on y voyait aussi beaucoup de volailles. L'abondance et la simplicité régnaient au dehors comme au dedans de cette habitation. La tente était faite d'un tissu de poil de chameau. Le propriétaire avait bien le droit de dire, avec le philosophe grec: Que de choses dont je puis me passer!

Je venais de voir cet intérieur d'une des principales tentes des pasteurs; j'avais été témoin de la marche d'une grande tribu; il ne me manquait plus que l'occasion d'en trouver une campée sur une des hautes montagnes où s'établissent ordinairement les *Yaïlas*. Elle se présenta bientôt pendant un petit séjour que je fis à *Brousse*, l'ancienne *Prusias*, située sur l'Olympe en Bithynie, et sur la route qui va de Smyrne à Constantinople.

Le commerce de la soie entretenait alors plusieurs maisons françaises dans la ville de Brousse, aux environs de laquelle on voit de vastes plantations de mûriers dont on coupe chaque année toute la tête, et qui sont d'un grand produit. On y trouve aussi les plus beaux bains de sources minérales qui soient dans la Turquie. Parmi plusieurs marques de politesse et d'attention que je reçus de mes compatriotes, je dois compter l'invitation d'aller faire la pêche des truites sur le mont Olympe, où ce poisson est très-abondant et très-délicat.

Il est inutile de rappeler que le mont Olympe de la Bithynie n'est pas celui dont l'antiquité avait fait le séjour des dieux, lequel est situé dans la Thessalie, mais celui qu'on aperçoit

Digitized by Google

de Constantinople, toujours couvert de neige, et où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue que le voyageur puisse rencontrer dans l'Asie mineure. Ce tableau embrasse au nord toute la Propontide, entre les côtes d'Asie et celles d'Europe, jusqu'à Constantinople; à l'est, la Bithynie; au midi, la Phrygie épictète, et au couchant, une portion de la Mysie. En montant sur l'Olympe, on a, au midi, le mont Ida. Toutes les montagnes secondaires des environs ne paraissent plus, à cette hauteur, que des plaines d'une vaste étendue. Le plaisir de contempler ces beautés de la nature ne fut pas le seul fruit que je retirai de cette course, à laquelle nous employâmes près de quatre heures. J'y rencontrai, sans en être prévenu, une tribu de Yuruks qui tous les ans y établit son yaïla. Son domicile d'hiver est dans la Mysie, non loin de Pergame, dans des vallées où elle a l'avantage d'être isolée, et de trouver des pâturages exposés au midi. Cette tribu, ainsi que toutes les autres, quitte chaque année ce territoire, pour aller passer l'été sur le mont Olympe. Je la trouvai occupant plusieurs plateaux.

Le chef ayant eu l'avis de notre arrivée, sortit de sa tente, et fit quelques pas pour venir au-devant de nous; il nous fit le compliment ordinaire de bien-venue, et nous invita à nous reposer dans sa tente, où aucun luxe ne désignait sa dignité, si ce n'est que cette habitation était grande, et offrait plus d'aisance que toutes les autres. Il nous fit servir du café. Sa conversation fut prévenante et amicale, et ses attentions toujours les mêmes, quoique nous n'eussions pensé à lui apporter aucun présent. Nous remarquâmes avec satisfaction le sentiment de respect que paraissaient éprouver pour lui les personnes dont il était environné. La plupart demeuraient debout. Le chef d'une tribu de Yuruks n'exerce pas seulement son autorité sur

Digitized by Google

les marches, les campemens, la police intérieure, la distribution des pâturages ; ce prince des pasteurs est un vrai monarque. Sa puissance est attachée à sa famille; elle se transmet du père au fils, non pas à l'aîné par droit de naissance, mais par le choix du père. Ce chef est le juge de toutes les contestations; il prononce, assisté par des assesseurs, et ses décisions sont sans appel. Dans les affaires criminelles seulement, la justice turque reprend ses droits.

Tous les Yuruks de l'Asie ont un protecteur commun à Constantinople. Il est distingué par la dénomination de *Yuruk-Bey,* qui signifie *Prince des Yuruks.* Ce prince n'est pas de la nation errante ; c'est un des grands de la cour à qui le Grand-Seigneur accorde, comme une faveur, le droit de protection. Il en est autrement pour les Yuruks d'Europe ; leur protecteur, bien que nommé par la Porte, et revêtu du même titre de *Yuruk-Bey,* réside habituellement à Salonique ; cette différence paraît provenir de ce qu'ils sont moins nombreux, et moins importans aux yeux du gouvernement.

La protection du prince des Yuruks ne dispense pas ces tribus de payer les droits du péage, chaque fois qu'elles passent des terres d'un aga dans celles d'un autre. En arrivant à Brousse, par exemple, la tribu que nous visitions avait acheté du gouverneur de cette dernière ville le droit de prendre son établissement sur le mont Olympe.

Elle se composait de cinq à six cents personnes, en y comprenant les femmes et les enfans. Les tentes étaient placées à quelque distance les unes des autres; j'en examinai la forme et l'intérieur, et je ne m'aperçus pas qu'elles différassent en rien de celles que j'avais vues dans la Carie.

Le costume des hommes ainsi que celui des femmes était semblable à celui des Yuruks cariens et ioniens. L'accueil que

Digitized by Google

nous reçûmes fut également très-hospitalier de la part des personnes des deux sexes, au point que l'on nous invita à passer la nuit dans le yaïla.

Nous étions au temps du ramadan (1). Le motif de l'invitation était de nous faire jouir des divertissemens que les Turcs même les plus grossiers prennent pendant la nuit, après avoir jeûné rigoureusement et dormi pendant presque tout le jour.

Je connaissais le genre de plaisir que prennent les Turcs dans les villes pendant les nuits du ramadan, et j'aurais été très-curieux d'étudier, pendant cette espèce de carnaval, les mœurs, la religion et le caractère de ces bergers, de ces hommes qu'on pourrait appeller primitifs, et qu'il est si rare de pouvoir observer de près. Les Yuruks de l'Olympe doivent peut-être au voisinage continuel d'une grande ville, et au commerce de bestiaux qu'ils y font, l'urbanité dont nous étions devenus l'objet. Mes compagnons préférèrent le repos de leurs habitations aux observations que nous aurions pu faire chez un peuple

(1) Le Ramadan, temps d'abstinence absolue, qui interdit même l'usage du tabac, est établi sur un calcul lunaire; il a lieu une fois chaque année, et dure un mois; huit jours après l'époque où le Ramadan a été célébré l'année précédente, un témoin vient déclarer devant le cadi qu'il a vu la lune nouvelle; sur son dire, on tire le canon, et pendant près d'une heure tous les habitans du pays déchargent leurs armes. On fait la même cérémonie le mois suivant, lorsqu'un autre témoin vient encore dire qu'il a aperçu la nouvelle lune. Alors on est à la veille du Baïram, qui dure trois jours, et qui est pour les Turcs ce que les fêtes de Pâques sont pour les Juifs et pour les Chrétiens. Si le jeûne du Ramadan est rigoureux pendant le jour, il n'en est pas de même dans la nuit; elle se passe en visites; le peuple se rassemble dans les cafés, où l'on donne des représentations de marionnettes, très-obscènes, et ce qui doit surprendre, c'est que les pères y conduisent leurs enfans, et les excitent ainsi, sans le vouloir, au libertinage. Les Turcs qualifiés sont plus attentifs à l'éducation domestique; ils ne permettent jamais que leurs enfants soient témoins de pareilles indécences.

Digitized by Google

demeuré, en quelque sorte, plus près d'Abraham que de nous, et toujours dans l'enfance de la civilisation; mais il fut décidé, par mes compagnons, que nous refuserions la veillée.

Les principaux personnages du campement parurent les plus empressés à nous retenir. Notre refus ne les rendit pas moins obligeans. Ils nous offrirent plusieurs sortes de laitages, que leurs femmes nous servaient de la manière la plus affable. Ils paraissaient très-sensibles à notre visite.

Je ne voyais que peu de bestiaux auprès des tentes; j'en demandai la raison; on me répondit que les troupeaux paissaient libres, nuit et jour, dans la forêt, surveillés seulement par quelques bergers, et gardés par des chiens capables de les défendre de l'attaque des loups. On m'assura que ces derniers animaux se montraient rarement dans les environs du yaïla, où l'on faisait une garde assidue.

Le moyen de réunir les bestiaux est de leur distribuer du sel, à époques fixes, auprès des tentes. A chaque distribution, ils s'attroupent au son du cornet qui retentit au loin, et on en fait le dénombrement.

Les Yuruks, en général, ne s'adonnent pas seulement à l'éducation des bestiaux, tels que les bœufs, les moutons, les chameaux, les chèvres; ils élèvent aussi des chevaux, et en conservent avec soin les races. J'ai vu vendre chèrement, étant à Smyrne, des chevaux provenant de la tribu qui campe habituellement aux environs de *Ak-Hissar*, l'ancienne *Thiatyre*; c'est celle que j'ai dit précédemment avoir rencontrée dans les plaines de Hiéropolis. La ville de *Thiatyre* portait dans la haute antiquité le nom de *Evippa*, qui signifie *féconde en beaux chevaux*, d'où l'on pourrait conclure que les *Yuruks* de cette contrée ont conservé la race antique, et que le territoire concourt à favoriser leurs efforts.

Digitized by Google

Nous quittâmes ces Yuruks hospitaliers, satisfaits de la pêche qui avait eu lieu dans diverses vallées où l'eau est courante et très-limpide, et nous arrivâmes fort tard à Brousse, après avoir successivement éprouvé la température de diverses saisons de l'année.

Le voisinage des marais et une situation trop exposée à l'ardeur du soleil, telle que celle de Serrès, ont donné lieu à l'usage fréquent dans la Turquie d'abandonner, pendant l'été, les villes et les villages, pour se soustraire à l'incommodité des insectes et à la trop grande chaleur, et même aux maladies qu'elle peut occasionner, et de choisir sur les hauteurs voisines le lieu le plus propre à y respirer un air pur.

La ville de *Ménémen*, dans l'Eolide, que l'on peut regarder comme l'ancienne *Temnus*, située auprès des atterrissemens de l'Hermus, est tellement assaillie, dans les chaleurs de l'été, par les maringouins qui inondent la ville, surtout pendant la nuit, que les habitans sont obligés d'en sortir tous les soirs. Les uns se répandent sur les coteaux du mont Cypyle, auquel la ville est adossée; les autres se retirent dans les hautes tours qui couvrent le beau territoire de cette ville. Pendant le jour, les familles ne quittent pas les cabanes ou les tours, et la plupart des chefs reviennent à la ville pour vaquer à leurs affaires ; de sorte que, pour être heureux dans ce pays, il faut y posséder une tour ou une cabane propre à loger une famille entière.

Ces tours sont en grand nombre et entourées de vignes. Le territoire est fertile en vins : aussi voit-on sur les anciennes monnaies de cette ville qu'elle était autrefois sous la protection de Bacchus. Les propriétés sont très-divisées, car chaque famille veut une retraite. La plupart passent la nuit sur le haut des tours comme les Egyptiens sur leurs terrasses.

Digitized by Google

A l'embouchure du Caïstre, non loin d'Ephèse, il y a aussi des *yaïlas*, à cause des insectes de la grande espèce dont la piqûre est brûlante, et forme de très-larges tubercules. Ce fléau, dont je puis parler par expérience, tourmente depuis longtemps ce beau pays. Strabon raconte que les habitans de Myus, l'une des douze villes de la communauté ou *Conventus* de l'Ionie, située sur les bords maritimes du Méandre, et entourée des atterrissemens du fleuve, se trouvèrent forcés d'abandonner leur ville, pour passer à Colophon, à cause des essaims de moucherons qui les inquiétaient de plus en plus, à mesure que les atterrissemens du Méandre devenaient plus considérables. Il y a lieu de croire qu'auparavant ils avaient recours aux yaïlas, comme tous les peuples du voisinage, et que ce moyen devint insuffisant.

Quant aux yaïlas en usage pour cause de l'ardeur du soleil, le plus remarquable sans doute est celui où j'ai séjourné pendant deux jours sur le mont *Tmolus*. Les habitans d'un village voisin, trop exposés au midi, viennent y passer l'été pour y trouver de la fraîcheur.

J'étais parti de Smyrne, en 1802, pour visiter quelques parties du mont Tmolus avec M. le chevalier Heidenstam, ancien ministre de Suède à Constantinople. Arrivés à Sardes, nous prîmes la route de la plaine du Caïstre, en traversant le Tmolus (1), si vanté à cause de ses vins, de ses eaux minérales et des sources du Pactole. Vers le commencement de la nuit, à une demi-lieue de Sardes, nous rencontrâmes les bains les plus célèbres de ces contrées, et qui sont d'une chaleur

(1) Sardes est située au nord du Tmolus. Cette ville, où l'on ne trouve plus que sept à huit maisons turques et quelques cabanes de Turcomans, a au midi la grande plaine où subsiste encore en son entier le tombeau d'Alyatès, père de Crésus.

Digitized by Google

brûlante. Nous profitâmes d'un beau clair de lune et d'un ciel serein pour gravir la montagne. Plus d'une fois nous nous trouvâmes exposés, sur des sentiers étroits, à nous précipiter dans des vallées très-profondes.

Ce ne fut qu'au point du jour que nos inquiétudes, de plus d'un genre, se dissipèrent, et que nous nous trouvâmes hors des bois.

Nous prîmes notre gîte auprès d'un lac qui a plus d'un quart de lieue de circonférence : ses bords sont tapissés de verdure, et ombragés par des saules et des châtaigniers.

Dans cette position, la vue ne s'étend au loin que d'un seul côté, à la distance de dix lieues; le pic le plus haut du Tmolus s'y présente à l'orient. Il nous indiquait la place que Philadelphie occupe au revers de la montagne, à huit lieues de Sardes. Du côté du midi et du couchant, notre horizon etait borné par de petites collines; le nord nous donnait, au contraire, l'agréable spectacle d'habitations simples et de jardins occupés par des hommes qui semblaient étonnés de nous voir dans un pays si sauvage; au nord est la forêt que nous avions traversée; elle s'étend sur les hauteurs, et domine le magnifique plateau où se trouve le lac.

Si l'on pousse la promenade vers les petites collines du midi, on aperçoit la vaste plaine qu'arrose le Caïstre, et qui se prolonge jusqu'à Ephèse. Cette belle perspective a seize lieues d'étendue, et présente un tableau dont le Caïstre forme le centre.

Revenus sur les bords du lac, nous fûmes bientôt entourés par une nuée de Turcs, très-bonnes gens, plus disposés à nous protéger qu'à nous nuire. Nous formions spectacle pour eux; on reconnaissait à leur curiosité qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir des Européens, quoique nous ne fussions distans

Digitized by Google

de la mer que d'environ dix-huit lieues. Les plus apparens s'assirent près de nous, et acceptèrent notre café. Parmi eux, le personnage le plus distingué était l'Iman, pasteur du pays.

L'attention qu'on mettait à le laisser maître de la conversation nous annonçait qu'on avait pour lui beaucoup de respect.

Il nous apprit que les maisons voisines de notre campement ne formaient point une communauté politique; que la réunion des habitans avait lieu seulement dans la belle saison, et que ces maisons composent le yaïla de *Tapoï*, village que nous traverserions en descendant dans la plaine. C'était alors la saison où le yaïla était habité. L'Iman nous annonça, en même temps, que, dans le village de *Tapoï*, nous verrions les ruines d'un château d'*Eski-Zeman*, c'est-à-dire, *du vieux temps*, et il voulut bien nous servir de guide pour nous faire visiter les divers quartiers du yaïla. Nous remarquâmes avec plaisir la simplicité des maisons et leur propreté extérieure. Autant qu'il me fut possible d'en juger, le nombre ne s'élevait pas à plus de soixante. Les habitans étaient les propriétaires les plus aisés de *Tapoï*.

L'urbanité qui règne parmi ces asiatiques, et l'accueil amical qu'ils font aux étrangers, tiennent aux principes de l'hospitalité que la religion leur commande. C'est dans ces réunions agrestes que les Turcs exercent ce devoir plus que partout ailleurs, et qu'ils se livrent aussi le plus complètement à leur goût pour la vie sédentaire.

La curiosité avait réuni la plus grande partie des habitans. Ils formaient autour de nous des groupes silencieux, attentifs à nous observer. Les Turcs n'aiment pas la promenade à pied: c'était pour eux une rencontre heureuse que des étrangers offrant à leurs yeux un spectacle qu'ils n'étaient pas obligés

Digitized by Google

d'aller chercher. Mais cette indolence naturelle cède au desir de se montrer hospitalier. Si nous eussions témoigné avoir besoin de quelques secours, ils se seraient empressés de nous être utiles.

Le yaïla du Tmolus, où nous étions, présente un tout autre aspect que celui du Cercine, quoique les réunions de l'un et de l'autre aient le même but: dans celui-ci, aucune perspective pittoresque, aucun ensemble, point de jardin attaché aux maisons, peu de variété; rien de piquant ne s'offrirait au pinceau de l'artiste qui le prendrait pour modèle : dans celui du Tmolus, au contraire, chaque habitation a son jardin ; il y a plus d'ordre, plus de propreté; tout fait image ; les eaux, la forêt, les lointains, les différens effets de la lumière, présentent des oppositions toujours riches et éminemment pittoresques.

Ces différences peuvent naître en partie des localités; mais elles proviennent bien plus encore des mœurs propres aux habitans de ces retraites champêtres. Les yaïlas des tribus de pasteurs offrent un tout autre intérêt que ceux des habitans des grandes villes : ceux-ci ne sont que des lieux de plaisir et de repos, où se rendent des hommes oisifs dans les ardeurs de la canicule; ceux-là nous offrent des scènes champêtres toujours mouvantes ; nous y retrouvons la simplicité des premiers âges, les mœurs des patriarches. L'Asie antique brille encore de ses couleurs natives, dans ces séjours des pasteurs, au milieu des débris que le temps et les conquérans ont semés sur sa surface.

Quant aux ruines de Tapoï, j'ajouterai que la géographie ancienne désigne dans cette province la ville d'*Hypaipa*, et que le mot de *Tapoï*, qui n'a aucune signification en turc, pourrait provenir du nom de cette ville ancienne, à cause de la difficulté qu'ont dû éprouver les musulmans à prononcer le mot d'Hypaipa, surtout en y ajoutant l'article. Nous remar-

Digitized by Google

quâmes dans les ruines de cette ville beaucoup de restes de bâtisses, mais tous informes. Nons vîmes aussi, gisante au coin d'une rue, une statue antique de femme, plus grande que nature, qui nous parut bien drapée et d'un beau travail, mais dont la tête avait disparu.

Après cette digression, que l'intérêt du sujet me fera peut-être pardonner, je quitte l'Asie et je reviens à la plaine de Serrès et aux quatre rivières qui entourent cette ville.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Environs de Serrès; éclaircissemens sur le Pontus.

Arrivé à Serrès, je me trouvais sur un local favorable à l'éclaircissement d'une question de géographie, qui m'avait toujours paru importante; savoir, si Danville et son savant successeur Barbié-Dubocage ont été fondés à donner au grand fleuve qui traverse la plaine de Serrès, le nom de *Pontus*, au lieu de celui de *Strymon*, sous lequel des géographes plus anciens l'ont désigné.

Cette question en renfermait une autre; il s'agissait non-seulement de déterminer l'emplacement du *Strymon*, mais encore de reconnaître celui du *Pontus*.

Il n'est pas nécessaire de s'éloigner de Serrès pour trouver la preuve que le *Pontus* a sa source dans les montagnes qui environnent cette ville; tandis que le *Strymon* prend sa naissance à quarante lieues au-dessus, vers le nord; Cellarius et d'autres géographes en ont fait la remarque. J'ai déjà rendu compte de mes observations sur les eaux qui découlent de ces montagnes; il s'agit maintenant d'observer les lieux où elles se réunissent.

En sortant de Serrès du côté de l'est, le premier objet qui se présente est un pont de pierre en ruines, adhérant au *Varouch*.

Digitized by Google

Ce pont était autrefois composé de six arches ; il n'en subsiste que trois ; on a suppléé à la destruction des autres par une charpente sur laquelle passent les chevaux chargés, et qui est interdite aux voitures.

Ce pont est établi sur le *Doutli-Tchaï*, principale rivière produite par les eaux qui se réunissent aux environs de Serrès. Pendant l'été, le lit est habituellement à sec. A cette époque, toutes les eaux sont prises au dessus de la ville, d'un côté, pour fertiliser des jardins; de l'autre, pour être employées dans le *varouch*, à des tanneries, à des fabriques de teinture, et au service des moulins; celles-ci forment un canal qui se jette dans des marais, au-dessous de la ville.

Au lieu de passer ce pont, nous côtoyâmes la rivière à notre gauche, le long des rochers escarpés sur lesquels se trouve l'ancien château. Bientôt après, et au-dessus de la ville, le terrain s'élargit, et va aboutir à une grande prairie ombragée par des platanes, qui en font le principal ornement. On y trouve aussi des *Kiosch*, que divers gouverneurs du pays ont fait construire à leurs frais, pour la jouissance du public, et qui deviennent utiles surtout aux écuyers turcs qui se livrent à l'exercice du girit (1).

A quelque distance de la prairie, on nous fit apercevoir un moulin à poudre, qui précède les deux prises d'eau dont je viens de parler.

Après cette promenade, nous passâmes de l'autre bord de la rivière, près du canal qui arrose les jardins, à côté de la ville.

Le plus vaste de ces jardins est une propriété d'un monas-

---

(1) Exercice gymnastique et militaire, semblable à notre jeu de barre, qui consiste à poursuivre l'adversaire sur qui on a barre, et à lui lancer un dard, qui n'est pas ferré, mais qui n'en est guère moins dangereux.

Digitized by Google

tère situé sur les hauteurs du mont Pangée, à près de quinze lieues de distance, et auquel on donne le nom de *Panaghia Cosfinitza*, nom qui paraît signifier *la vierge au panier*. Chaque année, la fête de la vierge attire à ce monastère un grand nombre de fidèles des lieux circonvoisins (1).

Au sortir de ce jardin, où l'on voit une petite église très-ornée, nous allâmes visiter une mosquée ancienne qui a conservé le nom de *Sainte-Sophie*, à qui elle était primitivement consacrée. Le terrain où elle est construite est vaste et ombragé. Le pérystile est orné de colonnes de marbre blanc du pays: l'architecture qui annonce la décadence de l'art, sous le Bas-Empire, ne manque pas cependant d'une sorte d'élégance. Nous n'eûmes pas la liberté d'entrer dans la mosquée; mais comme la porte était ouverte, nous pûmes un moment en considérer l'intérieur, et nous vîmes que des colonnes la partagent en trois nefs.

A peu de distance de la mosquée, et dans la même enceinte, nous rencontrâmes le superbe mausolée que les enfans d'Ismaïl-Bey ont élevé à la mémoire de leur père: il n'éclipse pas seulement, par sa magnificence orientale, les plus distingués de ceux qui l'environnent, mais il égale au moins les plus riches de Constantinople, et c'est là qu'il a été sculpté.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions vu que la partie de la

---

(1) La propriété dont il s'agit ici est un de ces établissemens que les grands monastères grecs ont presque dans toute la Turquie, et qui proviennent de donations pieuses faites par des fidèles à leur mort. On leur donne le nom général de *Métochi*. Il ne s'y trouve quelquefois, surtout dans les campagnes, que des laïques en habit de religieux. Dans les villes les *Métochi* sont habités par un seul ou deux prêtres, dont le soin est de recevoir les legs et les aumônes, et de se faire rendre compte des revenus des métairies qui appartiennent au monastère. Le Métochi de Serrès est mixte; il tient du caractère de l'un et de l'autre de ces deux genres d'établissemens.

Digitized by Google

rivière resserrée entre des coteaux où elle ne verse que des bienfaits; nous la repassâmes beaucoup au-dessous du pont, à l'endroit où elle s'élargit le plus; c'est là qu'elle commence à montrer l'aspect de ses ravages.

Nous marchions à pied sec, à peu de distance du confluent où un des grands ruisseaux qui descendent du Cercine se jette dans la rivière de Serrès. A la place des blocs de granit que cette dernière roule dans les terrains supérieurs, nous ne voyions plus ici que des cailloux qui se confondaient insensiblement avec la vase accumulée dans des débordemens annuels. Cette accumulation de pierres et de vase est le produit des inondations qui ont lieu, chaque année, aux environs de Serrès. Indépendamment de ces inondations annuelles, le gonflement du Strymon en occasionne quelquefois de plus grandes encore, en faisant refluer la rivière; mais ces crues extraordinaires n'arrivent que lorsque les eaux du lac Cercine, élevées au niveau de celles de la mer, font déborder le Strymon. Ce n'est qu'accidentellement que ce fleuve vient alors se mêler avec les eaux débordées du *Doutli-Tchaï*. Je tire de ce fait la conséquence que les anciens n'ont pu donner le nom de *Pontus* qu'aux eaux réunies du *Doutli-Tchaï*, et des ruisseaux qui l'environnent, considérés dans l'état de gonflement et de submersion qui a lieu tous les hivers : ce nom ne convenait nullement à une rivière quelle qu'elle fût, qui coulait dans son état naturel.

Le mot de *Pontus* me paraît exprimer l'aspect que présentent les environs de la basse ville, lors de l'inondation de son territoire. Il rend sensible l'image du bouleversement d'un vaste marais. Homère et d'autres poètes grecs et latins emploient le mot de *Pontus* pour exprimer la mer en général; mais si on cherche la signification propre de ce mot, il semble rappeler des idées de crainte et d'inquiétude. Suivant plusieurs lexico-

Digitized by Google

graphes anciens et modernes (1), il dérive d'une racine qui signifie *j'éprouve de la peine* ou de la douleur; le mot qui en est l'adjectif peut avoir formé, par syncope, le substantif πόντος; lequel, par une métaphore usitée dans la langue grecque, désigne une quantité d'eau propre à faire éprouver des dommages. Les dérivés de ce mot confirment le sens qu'on lui a donné; tels sont ceux de καταποντίζω, *je submerge*, de καταποντισμὸς, *submersion, ravage occasionné par les eaux*, de πονηρὸς, *méchant, mordant, dangereux*, et beaucoup d'autres.

C'est par le même esprit de la langue des Grecs que divers fleuves ou rivières avaient reçu le nom de λύκος, *loup*, à cause du bouleversement qu'éprouvaient les terres situées près de leurs eaux. Les Turcs ont imité les Grecs, en donnant à ces rivières le nom de *Cara-sou*, *noires eaux*, nom que portent aujourd'hui le Strymon, l'Érigon et le Mestus.

C'est aussi par un effet du génie de la langue grecque, que des Pélasges lydiens donnèrent, au pays qui les reçut en Italie, le nom d'*Ombrie*, du mot ὄμβρος, qui signifie *pluie*, et qui faisait allusion à la fécondité que l'Appennin procure à cette province, au moyen du Tibre et de la Nase. Les Romains firent de ce mot celui de *imber*, *pluie*. Cet exemple et une infinité d'autres forment la preuve de l'admission de la langue pélasgique dans le pays des latins.

La mer *major*, autrefois connue sous le nom de *Pontus*, n'avait reçu ce nom des Grecs qu'à cause de la terreur que sa navigation leur inspirait; aussi n'y entraient-ils jamais sans avoir préalablement abordé à l'île de Samothrace, pour y subir des

---

(1) *Pontus* parait venir de πονέω, *je me fatigue, je me peine, je souffre*; l'adjectif πονηρὸς a pu former le mot *Pontus*.

Digitized by Google

expiations, y sacrifier aux dieux Cabires, et se faire initier à leurs célèbres mystères. Les modernes ont qualifié le Pont-Euxin de *Mer noire*, par les mêmes causes qui portèrent les Grecs à l'appeler *Pont-Euxin*, ou *Axin*, en le considérant comme un monstre qui dévore une multitude d'ambitieux appelés par l'amour du gain sur ses ondes orageuses.

C'est dans le même sens que les habitans de Serrès ont dû donner aux eaux débordées dont ils éprouvaient les ravages le nom de *Pontus*. Pour que ce nom pût avoir été donné à un très-beau fleuve, tel que le Strymon, dont le cours est de plus de quarante-cinq lieues, il faudrait trouver les causes de cette dénomination vers sa source, ou du moins sur un des points principaux de son cours : or, ces causes ne se trouvant nulle part dans l'intérieur du pays qu'il parcourt, on ne peut, en aucune manière, être autorisé à supposer que c'est le *Pontus*, et non le Strymon, qui circule dans la grande plaine de Serrès. D'ailleurs les Bulgares qui habitent sur ses bords ont conservé son ancien nom, altéré seulement suivant les désinences de leur langue : ce nom est rendu aujourd'hui par celui de *Strouma*, dont la ressemblance avec le mot *Strymon* ne peut laisser aucun doute.

Si le Strymon, considéré dans tout son cours, était le Pontus, tous les auteurs anciens qui ont écrit sur la Macédoine n'auraient pas dit que le fleuve qui sépare la Macédoine d'avec la Thrace est le Strymon. La limite naturelle étant demeurée la même, et le fleuve n'ayant pas changé de place, il s'ensuit que ce fleuve, nommé aujourd'hui *Strouma*, a toujours été le Strymon.

Antigonus Carystius, auteur d'un ouvrage sur quelques phénomènes de la nature, parle d'une rivière nommée *Pontus*, qu'on lui a dit se trouver dans la Thrace, au voisinage des Agrianes (1).

---

(1) Περὶ δὲ τὴν τῶν Ἀγρίων Θρᾳκῶν χώραν, φασὶν ποταμὸν προσαγορευόμενον Πόντον :

Digitized by Google

Quoique cet auteur n'indique pas d'une manière expresse où est situé le pays des Agrianes, il est vraisemblable qu'il a voulu parler des Agrianes de la Haute-Thrace.

Il existait en effet, dans ce pays, un peuple qui portait le nom d'*Agrianes*. Thucydide ne permet pas d'en douter, puisqu'il nous apprend que Sitalcès, roi des Odryses, incorpora dans ses troupes des Agrianes de la Haute-Péonie, lorsqu'il attaqua Perdiccas II, fils d'Alexandre I, roi de Macédoine (1).

Mais le témoignage d'Antigonus n'est pas suffisant pour faire croire à la réalité d'une rivière nommée *Pontus* dans la Haute-Thrace, où il ne se trouve que des torrens, et où le Strymon lui-même n'est encore qu'une rivière peu considérable, divisée en plusieurs branches, qui ont toutes une pente rapide, et qui, par conséquent, ne forment pas des inondations habituelles.

Hérodote, d'ailleurs, fait mention d'un peuple nommé aussi les *Agrianes*, qui habitait les environs du mont Pangée (2); il est vraisemblable que ces Agrianes étaient une colonie descendue des montagnes voisines, comme les Dobères, établis aussi auprès du mont Pangée, paraissent avoir été une colonie de ceux de la Haute-Péonie, dont parle Thucydide (3). Mais, quoi qu'il en soit, Antigonus, qui ne fonde son opinion que sur des ouï-dire, peut facilement avoir confondu les Agrianes voisins du Pangée avec ceux de la Haute-Thrace, et le Pontus des plaines de Serrès avec quelque ruisseau des montagnes supérieures; ce serait en un mot se décider d'après un témoi-

---

Antig. Caryst. *Historiarum mirabilium collectanea*. cap. CLI, pag. 111, Lugd. Batav. 1619.

(1) Thucyd., lib. II, cap. XCVI.

(2) Herodot., lib. V, cap. XVI.

(3) Thucyd., lib. II, cap. XCIX.

Digitized by Google

gnage trop peu certain, que d'établir le Pontus dans les montagnes de la Thrace, quand nous voyons l'inondation qui mérite réellement ce nom, exercer annuellement ses ravages dans la plaine de Serrès.

On trouve au nord-ouest de Serrès, et à douze ou quinze lieues de cette ville, une autre rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Vistrizza*. Elle se forme des ruisseaux qui descendent des vallées du Cercine, allant du sud-est au nord-ouest, et elle se jette dans le Strymon, à peu de distance de Mélénic. Cette ville de l'ancienne Médie s'appelait autrefois, suivant Tite-Live, *Petra*, et était la capitale de la contrée (1). On la nomme encore aujourd'hui *Petrits*, et on y tient, chaque année, une foire que fréquentent beaucoup les marchands de Salonique. Mais la Vistrizza ne saurait être confondue avec le Pontus, puisqu'elle prend sa source dans le pays des Médes, et qu'elle traverse des plaines qui ne sont nullement marécageuses.

On ne peut pas confondre davantage le Strymon avec le Mestus, car celui-ci coule au pied du mont Rhodope, à quinze lieues de Serrès.

Le Strymon ne peut pas se trouver non plus dans les forêts du Cercine. Les marchands et les bergers que j'ai consultés, m'ont tous assuré qu'on n'y rencontre que des ruisseaux qui se jettent dans la Vistrizza.

Je le répète enfin, le fleuve que je désigne pour être le Strymon conserve, parmi les Bulgares, le nom qu'il portait anciennement; ils l'appellent *Strouma*, au lieu de *Strymon*, par la difficulté qu'ils ont à prononcer les finales des noms grecs terminant en *on*.

---

(1) Tit-Liv. lib. XXVI, cap. XXV, et lib XL, cap. XXII.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Visite au monastère de Saint-Jean-Prodromos.

Nous partîmes de très-bonne heure de Serrès, pour aller passer la journée au monastère de *Saint-Jean-Prodromos*, belle solitude, aussi fréquentée à cause de l'attrait de ses belles eaux et de l'air pur qu'on y respire, que par esprit de dévotion. Cet empressement paraît même remonter à des temps très-reculés, si l'on en juge par l'ancien nom de la montagne, que la tradition a conservé : on l'appelle encore Ὄρος Μουνιχιὸν, *Montagne munichienne.* De semblables déterminations, en rappelant la Grèce attique, répandent en mille endroits, sur la Grèce moderne, le plus vif intérêt. Cette montagne touche au Cercine et ne s'en sépare qu'à ses plus hautes sommités; on pourrait dire qu'elle en fait partie.

A quelque distance de la rivière de Serrès, nous trouvâmes le grand ruisseau dont j'ai déja parlé, qui fait tourner plusieurs moulins dans la petite vallée dont il suit la pente parallèlement à la rivière, avant de se confondre avec elle. Ce ruisseau, dont la source est dans le Cercine, présente tous les caractères d'un torrent, et contribue beaucoup, ainsi que je l'ai dit, aux inondations de l'hiver. Après l'avoir traversé, nous parvînmes à des sentiers étroits qui intimident quelquefois le voyageur, lorsqu'il n'a pas mis pied à terre. En tournant ensuite vers le nord, nous découvrîmes des signes certains de la présence d'une carrière de

Digitized by Google

marbre blanc statuaire, production très-commune sur toute cette côte.

Une forêt qui s'étend jusqu'au sommet de la montagne, des eaux limpides et abondantes qui en découlent, des vergers d'oliviers, de beaux vignobles, nous annoncèrent bientôt le monastère antique qui forme le centre de cet agreste paysage. Jamais retraite ne put mieux convenir à une communauté d'ermites; mais le voisinage de Serrès en fait plutôt un séjour de divertissement qu'un lieu de pénitence. Le grand ruisseau qui serpente dans ses environs et la fraîcheur des bois y attirent, dans la belle saison, un grand nombre d'habitans de la ville. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une réunion de riches marchands et de leurs familles. La plupart ont fait bâtir sur les coteaux voisins du monastère de petits logemens qui leur servent non-seulement pour jouir du bon air et du repos, mais encore de sauve-garde dans les temps de peste.

Cette maladie avait commencé à se manifester à Serrès, et notamment chez un des primats nommé Manoli-Papas-Oglou (1). Sa famille occupait trois maisons, dont deux se trouvaient déjà contaminées. Les sujets du Grand-Seigneur, de toute religion, sont tellement familiarisés avec la peste, qu'à chaque nouvel accident qu'éprouvait ce primat, il se contentait de séparer les uns des autres les membres de sa nombreuse famille, et d'emprunter les habits de ses voisins pour faire purifier les siens et ceux de ses enfans. Il était sur sa porte, lorsque nous approchâmes de son habitation. Nous nous entretînmes quelques momens avec lui, à la distance convenable.

Le mal n'était pas assez répandu pour que les communications

(1) Ce qui signifie Manuel, fils de prêtre.

Digitized by Google

elles peuvent offrir un égal intérêt, je vais y suppléer par le tableau d'une fête du même genre dont j'ai été temoin.

Je me trouvai, il y a quelques années, sur les côtes nord de Scio, la veille de la fête de saint Dimitri, l'une des plus célèbres de la Grèce, dans un village nommé *Volisso*. Ce pays, qui ne contient qu'environ six cents ames, est très-peu connu des voyageurs et de nos géographes, quoiqu'il paraisse avoir été, sous le bas-empire, une petite ville, à en juger par les restes d'un ancien château, où se trouve une église en ruine, ornée de peintures. On allait célébrer la fête du Saint, dans une église dépendante d'un monastère peu éloigné. Un grand nombre d'habitans du voisinage y étaient rassemblés ; la curiosité m'y conduisit. Le matin, dès que la messe fut terminée, on amena un bœuf qui y fut immolé en présence d'un grand nombre d'assistans. Pendant qu'on en dépeçait les membres, on préparait le feu et les chaudrons où les viandes devaient être aprêtées, soit pour la soupe, soit pour les ragoûts, qui furent assaisonnés avec beaucoup d'oignons et d'épiceries. Quand tout fut prêt, les chefs des familles campées aux environs vinrent, ainsi que d'autres assistans, prendre la portion qui leur était destinée, suivant le nombre des personnes réunies à chaque table. La quantité de vin variait en raison de la faveur dont jouissaient auprès des frères distributeurs, soit par le rang, soit par des liaisons d'amitié ou de parenté, les personnes à qui se faisait la distribution ; les plus accréditées recevaient, au lieu de verres, un cratère d'argent.

Chacun ayant pris place à son gré sous les arbres des environs, la joie commença bientôt à s'établir. Elle se manifesta par des chants et par des décharges réitérées des armes. La danse ne tarda pas à se mêler à l'allégresse ; mais on n'y voyait figurer que des hommes : les fêtes de ce genre sont censées

Digitized by Google

religieuses, et, d'après ce principe, les femmes ne peuvent que les regarder.

Le primat chez qui j'étais descendu me fit l'honneur de m'admettre à sa table, où se trouvaient quelques personnes invitées. Sa femme et ses enfans étaient demeurés au logis, pour y recevoir les étrangers qui avaient, comme dans les temps antiques, droit d'hospitalité chez eux. On fit aux convives les honneurs d'un cratère d'argent; il circulait à la ronde, et servait successivement à chacun. Je ne fus pas peu surpris d'y apercevoir des ciselures qui retraçaient des compositions antiques. Le fond de la coupe représentait un lièvre poursuivi par deux levriers; d'autres cratères étaient semblables à celui-là; ils me firent penser au culte de Diane. Le local se prêtait à l'idée de l'existence d'un ancien temple de cette déesse, dans l'endroit où se trouve actuellement l'église. Deux petites colonnes en marbre blanc, d'ordre ionique, que j'avais remarquées dans l'intérieur du monument, confirmaient cette opinion, qu'appuyaient encore de hautes montagnes et une forêt voisine.

Sous quelle dénomination la Diane de *Volisso* avait-elle été honorée? c'est ce que je ne saurais dire avec certitude : on peut toutefois présumer, par les médailles d'Ionie en général, que c'était une Diane *chasseresse*.

Je ne dois pas oublier que Volisso, dont le territoire est aussi borné que sa population, possède encore dix-sept églises, et que cependant la plupart des habitans demandent l'aumône. Une fille de ce pays ne peut se marier, si elle n'est allée quêter sa dot à Smyrne ou à Constantinople. Ce déplorable usage, unique dans la Grèce, me paraît appartenir à des temps antérieurs au christianisme, et n'être qu'une modification d'une coutume autorisée dans les temps anciens, et que la religion chrétienne n'a pu entièrement abolir. La misère la perpétue, et

Digitized by Google

l'affreux massacre des habitans de l'île de Scio, qui aura vraisemblablement suspendu pour long-temps le culte de Saint-Dimitri sur les ruines d'un temple de Diane, n'aura fait que consolider et étendre une pratique honteuse pour la civilisation, et trop souvent contraire aux bonnes mœurs.

On peut supposer que la ville de Volisso, située au nord de Scio, possédait aussi un temple consacré à Vénus, et où cette déesse était honorée de la même manière que dans l'île de Chypre. Or, Justin prétend que les habitans de cette dernière île souffraient que leurs filles allassent sur les bords de la mer amasser leur dot par les moyens les plus vils (1).

Hérodote, sans doute plus exact, dit seulement que, dans quelques cantons de l'île de Chypre, on laissait la liberté aux femmes d'aller gagner de l'argent par des complaisances que Vénus approuvait (2). Ce dernier témoignage est plus vraisemblable que celui de Justin, dont nous devons croire que l'affirmation est trop générale.

Quoique la prostitution des femmes et des filles fût admise et consacrée, même par le culte, à Chypre, à Babylone, à Corinthe et dans d'autres lieux, il n'est pas présumable que tous les habitans d'une île ou d'une province voulussent rigoureusement adopter une licence qui devait répugner aux mœurs de la Grèce civilisée et savante ; mais le bas-peuple pouvait s'y livrer, parce qu'il était pauvre, ignorant et superstitieux ; et tels devaient être particulièrement les habitans de la ville de Volisso, dont la population n'était composée que de pêcheurs, de quelques agriculteurs et de bergers. Il ne serait pas présumable

(1) Lib. XXIII, cap. V.
(2) Lib. I, pag. 95, ed. Wesseling.

Digitized by Google

qu'un pareil usage se fût établi sous l'empire de la religion chrétienne ; mais les prêtres auront été forcés de le tolérer, parce qu'il était protégé par d'anciennes habitudes, et il l'a été même par le gouvernement turc.

L'idolâtrie n'a pu s'anéantir tout-à-coup ; et si l'on ne remarque pas toujours, comme à Volisso, des restes de l'ancien culte associés aux fêtes publiques et aux usages même du christianisme, on rencontre souvent dans toutes les provinces grecques une admiration qu'on pourrait dire naturelle, une sorte d'attachement involontaire pour les débris des temples et des images qui formaient anciennement l'objet de la vénération publique. Ce n'est pas l'amour de l'art qui inspire ce sentiment; il est mêlé d'ignorance et de superstition : mais il subsiste dans l'esprit de ce peuple un souvenir vague du respect que ses ancêtres avaient voué à ces monumens religieux; et, s'il ne considère plus un fragment d'une statue comme la représentation d'une divinité, il croit du moins y voir un talisman précieux pour le pays, et on peut dire l'image ou l'habitation d'un bon génie qui le protége.

La crédulité est telle dans certains pays de l'orient, qu'on attache une vertu protectrice à de simples fragmens de statues et de bas-reliefs, et même à des inscriptions Presque toutes les maisons d'Athènes présentent quelques morceaux de ce genre au-dessus des portes. Je citerai deux exemples récens de cette sorte d'attachement pour les monumens anciens.

J'ai été souvent témoin de la répugnance des habitans de la campagne à souffrir qu'on leur enlevât des fragmens le plus souvent très-dégradés.

Pendant que M. le comte de Choiseul-Gouffier résidait à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, Husseim Pacha, célèbre amiral de ce temps, et beau-frère du Sultan, permit à

Digitized by Google

ce ministre d'enlever la fameuse inscription de Sigée, illustrée par Chishull; mais la pierre où était gravée cette inscription, servant de siége à la porte de l'église du village, était devenue un objet d'attachement pour les habitans du pays; et les personnes envoyées sur les lieux de la part de l'ambassadeur éprouvèrent une telle opposition, qu'elles furent obligées d'abandonner leur entreprise.

Peu de temps après, lorsque le même amiral se trouvait aux Dardanelles avec son escadre, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, n'obtint que par la présence de ce commandant le monument auquel M. le comte de Choiseul avait renoncé par égard pour les préjugés des habitans, et pour leur éviter des vexations, en cas de plainte de sa part au Pacha.

Au commencement de ce siècle, des Anglais qui voyageaient dans l'Attique, s'emparèrent du beau fragment de la statue de Cérès, que les étrangers aimaient à retrouver au-devant du temple d'Éleusis. La propriété de ce fragment ne coûta aux acquéreurs qu'une paire de pistolets donnés à l'aga d'Athènes, rapace asiatique que les Athéniens flétrissaient du nom de tyran, et auquel ils parvinrent, par l'effet de l'argent qu'ils semèrent auprès de quelques grands de Constantinople, à faire trancher la tête. La terreur qu'inspirait cet aga arrêta toute espèce de résistance. Quelques années auparavant, un amiral vénitien, dont le vaisseau était mouillé à la rade d'Éleusis, ayant voulu tenter l'enlèvement de cette figure, les Grecs s'étaient armés; ils avaient fait front contre les ravisseurs, et la statue était restée sur le parvis du temple qu'elle semblait protéger par sa présence. Ce lieu sert en effet à établir en meules les gerbes récoltées dans les environs, et le monument colossal, représentant la déesse posée debout, semblait encore présider à la culture de la plaine d'Éleusis. L'attachement

Digitized by Google

des habitans pour cette statue mutilée était si profond, qu'ils ne cessent aujourd'hui de la regretter.

Je reviens au monastère de saint Jean-Prodromos, dont j'ai voulu faire connaître indirectement la fête, en retraçant celle de Volisso.

Dans une des salles qui précèdent l'église, se trouvait le portrait, de grandeur naturelle, du roi de Bulgarie, regardé comme le fondateur du monastère. Ce portrait, peint sur le mur, et réuni avec deux autres dans un même cadre, me parut trop fraîchement exécuté pour dater de la fondation du couvent.

Sur cette objection, notre conducteur me répondit que depuis peu d'années un peintre grec avait rafraîchi toutes les peintures de cette salle, mais sans rien changer ni aux couleurs ni aux airs de tête, et qu'il pouvait le certifier comme témoin. Il ajouta, d'après les traditions conservées dans le monastère, que ce roi se nommait *Estienne*, qu'il tenait sa cour à Serrès, qu'il avait épousé Hélène, fille d'Andronic III (Paléologue), et sœur de Jean V, lequel eut pour collègue Jean Cantacusène. Il nous dit aussi qu'Estienne était un prince très-pieux, ainsi que Jean V, qu'ils resserrèrent les liens de leur parenté, et se réunirent pour la fondation de ce monastère, lequel fut dédié à saint Jean-Prodromos, c'est-à-dire, *le Précurseur*, ou saint Jean-Baptiste.

Quoique l'histoire ne nomme point le fils du roi de Bulgarie qui épousa Hélène, fille d'Andronic III, il est facile de reconnaître, dans le récit de notre caloyer, le prince Estienne, contemporain en effet et beau-frère de Jean V.

On peut bien se persuader que ce dernier prince, collègue de son beau-frère Cantacusène, et mécontent de lui, se trouvant obligé de se retirer à Thessalonique, se lia étroitement avec Estienne pour trouver en celui-ci un soutien, lorsqu'il voudrait reprendre ses droits à la totalité de l'empire. On sait qu'il

Digitized by Google

parvint à rentrer à Constantinople, et qu'il obligea Cantacusène de renoncer à un partage auquel il n'avait lui-même consenti que forcément.

La peinture dont il s'agit contient trois portraits, savoir, ceux du roi et de la reine en habits royaux, et au milieu d'eux celui de leur fils, âgé de huit à dix ans. On pense bien qu'elle n'offre rien de curieux sous le rapport de l'art, si ce n'est toutefois le costume des trois personnages; mais elle éclaircit divers passages de l'histoire des Paléologues et de celle des rois bulgares, qui ont été négligés par les historiens contemporains. On peut reconnaître, par l'âge de l'enfant, que le mariage d'Hélène avec Estienne dut avoir lieu avant la mort d'Andronic, et qu'il fut un effet de la prévoyance de ce prince, lequel voulait, en mourant, faire à son jeune fils un allié puissant d'un prince qu'il aurait eu vraisemblablement à combattre sans cette alliance.

On ne connaissait pas le nom du prince bulgare auquel Hélène avait été mariée; on ignorait aussi le nom de la ville où habitait le roi son mari. Le monument dont je parle éclaircit ces deux points; il fait connaître la ville de Serrès pour une de celles où résidèrent les rois de Bulgarie, et atteste par conséquent son importance territoriale, politique et commerciale. Cette ville se trouvait en effet placée au centre des conquêtes des Bulgares, qui s'étaient établis jusqu'aux environs de Salonique. On pourrait inférer du choix que fit Jean V de cette résidence, lorsqu'il fut obligé d'abandonner Constantinople à son collègue Cantacusène, qu'il comptait sur l'appui de son beau-frère, pour se préparer les moyens de faire valoir ses droits à la couronne; ce qu'il effectua à l'âge de vingt-deux ans.

Quoique les historiens ne fassent aucune mention des troupes que Jean V employa pour renverser du trône un guerrier tel

Digitized by Google

que Cantacusène, on ne peut douter que ce ne fût avec le secours d'Estienne, et que ce dernier ne se mît lui-même à la tête de ses troupes.

Par la tradition conservée chez des religieux de Saint-Jean, au sujet de ces deux princes, nous pouvons trouver aussi l'époque de la fondation de leur monastère. Estienne n'était pas encore roi, lorsqu'il épousa Hélène, et Jean V, qui n'avait que neuf ans quand son père mourut, en avait quinze lorsque Jean Cantacusène, régent, fut proclamé empereur conjointement avec lui; il pouvait en avoir dix-sept, quand il épousa Hélène, fille de son collègue; il était âgé de vingt-deux ans, quand il partit de Salonique avec l'armée qui le rétablit dans sa capitale, et de vingt-trois, lorsqu'il força son beau-père à descendre du trône. L'année suivante, qui est l'an 1356, ce prince, ayant vaincu Mathieu Cantacusène, son beau-frère, demeura seul possesseur de l'empire; il était alors âgé de vingt-quatre ans. Il résulte de ce calcul que le séjour de Jean V à Thessalonique dura environ cinq ans. Peut-être ce prince exécuta-t-il le projet de la fondation du monastère, de concert avec Jean V, dans le même temps. Il est cependant plus vraisemblable que cette fondation fut l'accomplissement d'un vœu que le roi Estienne et l'empereur Jean firent ensemble pour le succès de leurs armes, lorsque la guerre eut été déclarée aux deux Cantacusène. Cette dernière opinion, plus conforme à l'esprit du temps et à la situation de ces deux princes, me paraît la seule admissible: elle fait dater l'établissement du monastère de Saint-Jean-Prodromos et sa dotation de l'an 1357.

Après avoir parcouru ce couvent, nous visitâmes quelques personnes du pays. A peine paraissaient-elles se douter qu'il y eût auprès d'elles une famille chez qui la peste s'était manifestée.

La maison où nous fûmes accueillis avec le plus d'empres-

Digitized by Google

sement fut celle du premier médecin de Jussuf-Bey. Né dans les îles ioniennes, il avait fait d'excellentes études en Italie, et était devenu l'ami et le confident du prince; il était auprès de lui le canal des grâces.

Je ne saurais terminer la description du monastère de Saint-Jean-Prodromos et celle de ses environs, sans entretenir mes lecteurs d'un phénomène qui, ainsi qu'on l'a déjà vu (1), n'est pas rare dans la Macédoine, et dont on reconnaîtra bientôt un autre exemple, lorsque je parlerai des sources de l'Angitas (2).

Le ruisseau que nous avions vu descendre des hauteurs voisines du monastère, au lieu de se précipiter dans la plaine de Serrès, de la manière ordinaire, se perd tout d'un coup dans le gravier, et va reparaître, à une demi-lieue de distance, parmi des rochers qui forment la partie la plus basse de la montagne. Les eaux s'échappent par petites cascades en quantité à-peu-près égale à celles qui coulent aux environs du monastère. Les chrétiens, et quelquefois les Turcs, viennent passer des journées avec leurs familles auprès de ces sources, pour jouir de l'ombrage et de la fraîcheur de ce beau site. Dans l'été, le tableau s'anime par l'action d'un grand nombre de teinturiers qui battent, sur des pierres plates, leurs écheveaux de soie ou de coton, pour les nettoyer.

Les eaux de Saint-Jean vont féconder des risières qui appartiennent toutes à Jussuf-Bey.

NOTE SUR LA VILLE DE VOLISSO.

L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, s'est beaucoup trompé lorsqu'il a avancé qu'Homère, parti d'Érythrée,

(1) Voyez page 88.
(2) Les eaux de cette rivière coulent sous terre pendant l'espace de trois heures.

Digitized by Google

ville située au pied du mont Mimas, pour aller à Scio, avait débarqué près de Volisso. Les ruines de cette dernière ville, ainsi que je l'ai dit plus haut, sont au nord de l'île, et à plus de dix lieues de Scio; la supposition de cet auteur est donc totalement invraisemblable. Du reste la ville de Volisso n'a jamais changé de nom. Quelques habitans de l'île prétendent que c'est Bélisaire qui l'a nommée *Volisso;* mais ce n'est là qu'une tradition populaire.

Digitized by Google

SUITE DU CHAPITRE IX.

Deux inscriptions trouvées à Serrès. — Temples dont elles font mention. — Divinité honorée dans ce temple. — Monnaies d'Alexandre.

Les deux inscriptions, presque contemporaines, que j'ai copiées dans la maison de l'évêque de Serrès, m'ayant paru de nature à ne pouvoir être expliquées que par les monnaies qu'on trouve dans la Macédoine, j'avais annoncé que je réserverais mes observations sur ces deux monumens pour la fin de la relation de mon voyage, afin de les réunir à d'autres du même genre; mais, après de mûres réflexions, il m'a semblé que je nuirais à l'unité et à l'intérêt de mon travail, si je séparais en deux parties ce que j'ai pu recueillir sur l'état ancien et moderne de la ville de Serrès. Je n'hésite donc pas à entrer dès à présent en matière pour l'explication de ces antiquités.

En voici le texte, suivi d'une traduction. J'ai eu soin, pour la satisfaction des amateurs de la paléographie grecque, de faire graver en *fac simile* le texte d'après la copie exacte que j'en ai faite sur les lieux; et si les lettres n'y sont pas figurées dans la grandeur de l'original, je puis certifier que je n'en ai pas moins conservé fidèlement la configuration.

ΟΙΝΕΟΙ
ΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ
ΤΟΥΚΟΙΝΟΥΜΑΚΕΔΟΝΩΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΑΔΕΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ
ΚΑΙΤΗΣΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝΠΟΛΕΩΣ

ΠΡΩΤΟΝΔΕΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝΤΗΣ
ΣΙΡΡΑΙΩΝΠΟΛΕΩΣΔΙΣΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΓΙΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΝΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΚΥΡΙΝΑΔΙΟΓΕΝΗΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣΚΑΣΑΝΔΡΟΥ
ΥΟΥΚΑΣΑΝΔΡΟΥ.

Les jeunes gens
honorent par ce monument, à cause de sa vertu, Tibère-Claude Diogène, de la tribu Quirina, fils de Diogène, grand-prêtre et agonothète de la communauté des Macédoniens, de plus, grand-prêtre et agonothète de la ville d'Amphipolis, premier agonothète de la ville de Sirris, dont il fut deux fois gymnasiarque à ses frais.

Cassandre, fils de Cassandre, faisant fonction d'épimélète.

ΗΠΟΛΙΣ
ΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ.
ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΝΦΛΑΟΥΙΑ
ΝΟΝΑΥΣΙΜΑΧΟΝΤΙΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΥΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΤΟΥΚΟΙΝΟΥ
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝΤΟΝΕΝΠΑ
ΣΙΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΥΝΟΙΑΣ
ΕΝΕΚΕΝΤΗΣΕΙΣΕΑΥΤΗΝΚΑΙΤΗΣ
ΔΙΗΝΕΚΟΥΣΦΙΛΟΔΟΞΙΑΣ
ΔΙΕΠΙΜΕΛΙΗΤΩΝ
ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥΤΟΥΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΥ
ΠΕΛΟΠΟΣΕΙΣΙΔΟΡΟΥ
ΕΙΣΙΔΟΡΟΥΟΥΛΛΕΡΙ...

La ville
honore par ce monument, à cause de sa bienveillance envers

elle, et de la continuelle noblesse de ses sentimens, le grand-prêtre et agonothète des Augustes, et son bienfaiteur en toute circonstance, Tibère Claude Flavianus Lysimaque, fils de Tibère-Claude Diogène, grand-prêtre de la communauté des Macédoniens.

Par l'entremise des épimélètes, Dioscoride, fils de Posidippe, Pélops, fils d'Isidore, fils de Valer....

La première de ces inscriptions est celle que M. le comte de Choiseul-Gouffier a publiée dans son Voyage de la Grèce, tom. II, pag. 168.

La seconde, plus récemment découverte, paraît ici pour la première fois; l'original se trouve encore aujourd'hui dans la cathédrale de Serrès, ainsi que celui de la première.

Ces inscriptions prouvent qu'il existait dans la Macédoine un temple consacré à une divinité quelconque, depuis l'époque où le royaume était tombé sous la domination romaine, et où Paul Émile l'avait divisé en quatre départemens égaux en droits, formant ensemble les états de Macédoine (1).

Il s'agit de savoir quelle était la divinité honorée dans ce temple, et que les inscriptions ne nomment point. Je crois qu'une médaille d'argent, de grand module, frappée à Thessalonique, sous l'empire romain, très-remarquable à plusieurs égards, peut nous la faire connaître. Les types de cette médaille, nouvelle quant à la Macédoine, semblent ne pouvoir se rapporter qu'à la fondation du temple dont il s'agit. Elle offre, d'un côté, la tête d'un jeune homme avec un menton arrondi, ayant une touffe de cheveux élevée perpendiculairement sur le front, et les autres cheveux un peu épars sur les côtés; elle est ornée de

(1) Tit. Liv., *Hist.* lib. XLV, cap. 29.

la corne d'Ammon. Derrière la tête se voit constamment le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, et entre la tête et la légende se trouve toujours un *thêta*, lettre intiale du mot *Thessalonique*.

Le revers de cette médaille présente le nom du questeur Æsillas, écrit en latin; de sorte qu'elle offre deux particularités rares et même extraordinaires; l'une, que les légendes sont en deux langues; l'autre, qu'elle porte le nom d'un questeur, quoiqu'elle soit en argent. Une cyste mystique, une grande massue, sont placées dans l'aire ou le champ, comme des attributs d'une divinité, et non comme des symboles propres aux Macédoniens, ainsi que le veut Eckhel (1); une chaise curule et la lettre Q qui accompagnent ces attributs, désignent l'autorité d'un questeur. Ces symboles sont entourés d'une couronne de laurier.

Ces nouveautés annoncent une circonstance particulière, dont la médaille a dû conserver le souvenir, et l'on est en droit de supposer qu'elle a été frappée à l'occasion de la fondation du temple dont les inscriptions font mention. Le caractère de la tête, qui est évidemment un portrait, semble prouver aussi que le Dieu à qui la médaille et le temple furent consacrés était Alexandre; mais le fait du portrait ayant lui-même besoin de preuves, et, Æsillas ayant vécu entre l'époque de Paul Émile et celle d'Auguste, ce qui nous éloigne de trois siècles de l'époque où régnait le héros macédonien, il est nécessaire que je remonte au temps de ce roi, que j'expose mon opinion sur son système monétaire, sur celui que suivirent les rois d'Égypte, de Thrace, de Syrie, de Macédoine, ses successeurs, et que j'arrive, par un enchaînement chronologique, le moins interrompu qu'il se pourra, jusqu'à Æsillas, et de celui-ci jusqu'à Caracalla. Alors

(1) Eckhel, *Doct. num. vet.*, tom. II, pag. 61.

Digitized by Google

nous pourrons reconnaître quel était le dieu dont Diogène et son fils furent successivement les grands-prêtres; et, si je ne me trompe, nous parviendrons à nous faire des idées justes sur le culte rendu à Alexandre, sur le portrait de ce héros, et sur l'époque où l'on a commencé à imprimer son portrait sur la monnaie, sujet intimement lié avec l'histoire de la Macédoine.

MONNAIES D'ALEXANDRE.

Lorsque j'ai soutenu précédemment (1) que l'effigie d'Alexandre se trouve sur des monnaies frappées sous les successeurs de ce prince, et même de son vivant, je n'ai fait que lui attribuer des monnaies marquées de son image à une époque plus ancienne que celle où Eckhel et Neumann en ont admis de semblables. On sait qu'ils ont reconnu la tête d'Alexandre sur des monnaies de bronze mises en circulation par les états de Macédoine, sous le règne de Caracalla (2), lesquelles portent le nom du héros macédonien (3); mais l'adoption de ce dernier fait suppose la réalité du premier; car une foule de princes tels que Séleucus Nicator, Antiochus I.er, Ptolémée Soter, Antigone d'Asie, ayant eux-mêmes fait graver leurs propres images sur leurs monnaies, ou bien leurs fils les y ayant placées pour les honorer après leur mort, on est obligé de reconnaître qu'ils n'ont fait en cela que suivre l'exemple donné par le fondateur de leur empire.

Pendant long-temps la piété des peuples n'admit sur les monnaies que les images ou les attributs des Dieux : si la gravure n'y représentait pas la divinité elle-même, un emblème sacré en

(1) *Recueil de lettres à M. Rostan;* lettre IV. Magasin encycl. fév. 1810, pag. 283.
(2) Eckhel, *Doct. num. vet.* Tom. II, pag. 110 et 111.
(3) Neumann, *Pop. et Reg.* Tom. I, pag. 156 et 157.

prenait la place. Le trident et le poisson rappelaient Neptune; la foudre, Jupiter; la chouette, Minerve (1). Une opinion religieuse telle que celle-là ne pouvait point éprouver de changement sans des inconvénients notables et sans une sorte de scandale public. Pour amener les peuples à voir l'image d'un homme, surtout d'un homme vivant, empreinte sur la monnaie, au lieu de celle des Dieux, il fallait qu'un décret positif eût prononcé sa déification, et un honneur aussi extraordinaire dut bien plutôt être accordé à Alexandre qu'à aucun des rois qui partagèrent son héritage.

Quand donc nous voyons l'image de Soter sur des monnaies de l'Égypte, celles de Séleucus et d'Antiochus son fils sur des monnaies de Syrie, celles de Philétaire et d'Eumène son neveu sur des médailles de Pergame, nous devons conclure que, déjà de leur temps et même auparavant, les peuples avaient accueilli ou placé eux-mêmes sur des monnaies la représentation du conquérant de l'Asie. La divinisation monétaire de ces divers princes est une attestation de celle d'Alexandre.

En effet, si l'on considère les actes successifs de ce roi, depuis son entrée dans l'Asie jusqu'à sa mort, on voit son orgueil s'accroître avec l'étendue de son empire, et l'on s'aperçoit que, s'il ne conçut pas d'abord l'idée de se donner pour un dieu, cette idée du moins ne dut pas tarder à naître dans son esprit séduit par de rapides victoires. Rien ne prouve que, dans les premières années de son règne, ce prince ait employé des coins qui lui fussent particuliers. Nous ne pouvons, au con-

(1) Ce principe religieux n'empêchait pas que les peuples, les villes et les rois n'employassent quelquefois sur leurs monnaies, comme symboles ou comme emblèmes, des objets propres à rappeler des faits particuliers de leur histoire, ou qui faisaient allusion à leurs noms.

Digitized by Google

traire, nous refuser à croire qu'en entrant dans l'Asie, il ne se soit borné à mettre en émission la monnaie de son père dans les trois métaux. On sait que la monnaie d'or de Philippe représente, d'un côté, une tête d'Apollon laurée, et, de l'autre, un athlète conduisant un char à deux chevaux. Celle d'argent offre la tête de Jupiter laurée, au revers un jeune homme nu, à cheval, tantôt tenant un rameau de la main droite, et tantôt la même main étendue vers les orellles du cheval. Divers symboles se voient dans l'aire de ces différentes monnaies.

Après le passage du Granique, le vainqueur dut aussi faire usage des dariques d'or et d'argent que la victoire versait en abondance dans ses mains; mais il ne cessa pas d'employer les monnaies de son père, soit par respect pour sa mémoire, soit à cause du crédit que ces monnaies avaient acquis partout où le nom de Philippe était parvenu. Ce qui nous le prouve, c'est la grande quantité de ces pièces qu'on ne cesse de découvrir dans toute l'Asie. A mesure que le vainqueur étendait ses progrès dans les provinces maritimes, il dut éprouver le désir de se former un système monétaire qui lui fût propre. Strabon nous apprend qu'après avoir passé le Granique il retourna à Ilium pour rendre un nouvel hommage à Minerve, sa déesse favorite, en action de grâces de la victoire qu'elle venait de lui accorder (1). Il enleva les armes dont la statue était revêtue, et il les faisait porter devant lui les jours de combat. Ce fut vraisemblablement à cette époque qu'il commenca à honorer cette divinité tutélaire, en faisant frapper la monnaie d'or où nous voyons empreinte, d'un côté, la figure de cette déesse casquée, et, de l'autre, une victoire tenant de la main droite une cou-

(1) Strab., lib. XIII, pag. 593.

ronne et de la gauche un mât de navire. En cédant ainsi la monnaie d'or à Minerve, pour n'imprimer sa propre image que sur les pièces d'argent, Alexandre semblait vouloir déclarer qu'il ne se regardait point comme l'égal des Dieux, et qu'il n'agissait, dans ses conquêtes, que pour l'exécution de leurs ordres. Que la fabrication de ces pièces d'or ait eu lieu d'abord à Ilium même, ou plutôt à Sardes, comme je serais tenté de le supposer, la connaissance de ce fait nous importe peu : ce qui est à remarquer, c'est que la multiplication de la monnaie d'or donnait une grande facilité pour le paiement des troupes dans des marches continuelles ; et c'est là un motif de plus pour nous faire croire que les monnaies où se voit Minerve sont les premières que nous puissions regarder comme propres à Alexandre.

La marche de ce héros dans l'Asie-Mineure était un triomphe continuel. Les villes grecques, dépouillées de leur liberté par les rois de Perse, et qui la recouvraient au moyen de ses victoires, lui témoignaient la plus vive reconnaissance, et dans leur enthousiasme, rappelant leurs anciennes mœurs, elles crurent voir en lui un dieu, ou le fils d'un dieu. Descendant d'Hercule, il leur parut un Hercule nouveau, qui conquérait l'Asie pour briser leurs fers.

L'opinion qui le fait aller directement de Sardes à Éphèse me paraît peu probable, attendu que, pour conduire son armée en ligne droite d'une de ces villes à l'autre, il aurait fallu qu'il franchît avec elle le mont Tmolus, un des plus hauts de l'Asie-occidentale, tandis qu'une route un peu plus longue, à la vérité, mais unie et commode, pouvait le conduire de Sardes à Smyrne, de Smyrne à Éphèse, et lui éviter la peine de revenir sur ses pas, quand il voudrait visiter la première de ces villes, ainsi que celle de Clazomènes qui, à cause de son port et de sa situation, lui offrait un grand intérêt.

Quoi qu'il en soit, Alexandre ayant trouvé les habitans d'Éphèse occupés à rebâtir le temple de Diane, brûlé la nuit même de sa naissance, leur offrit de payer la totalité de la dépense, à condition que son nom serait placé seul dans l'inscription votive, et ils lui répondirent que ce n'était pas à un dieu d'élever des monumens à un autre dieu (1). Ce mot, employé peut-être comme un honnête prétexte pour refuser une offre qui blessait l'amour-propre national, encouragea l'esprit d'adulation dans les villes qui voulaient capter par des flatteries le roi vainqueur, et dut faire naître ou développa chez Alexandre l'orgueilleuse idée de sa propre déification, qu'il n'avait pas manifestée jusqu'alors. Nous pouvons supposer aussi que ce prince, si avide de grandes choses, et si prompt à en apprécier l'utilité, conçut dès cette époque le projet de transporter les habitans de Smyrne, épars aux environs du Mélès, sur l'emplacement où elle se trouve aujourd'hui (2), et celui d'ouvrir, au pied du mont Mimas, un canal qui, en joignant le golfe de Clazomènes à celui d'Érythrée, aurait fait de cette première ville le point central d'un grand commerce, et, de sa rade, l'entrepôt d'une partie des flottes royales. Le plan relatif à Clazomènes ne fut jamais exécuté. La reconstruction de Smyrne n'eut lieu vraisemblablement qu'à la paix, lorsque le conquérant fut maître de l'Asie; mais l'époque n'est pas ce qui nous intéresse : ce que nous avons à remarquer, c'est la célébrité de ces grands bienfaits et les témoignages de reconnaissance que les habitans de Smyrne et de Clazomènes donnèrent à Alexandre (3). Strabon nous apprend qu'ils lui consacrèrent un autel aux confins respectifs de leurs terri-

(1) Strab., lib. IV, pag. 640.
(2) Aristid., *Orat.*, tom. I, pag. 265.
(3) Strab., lib. XIII, pag. 644, ed. Casaub.

toires. Or la consécration de cet autel suppose la déification du héros à qui il fut dédié; et en général la dédicace d'un autel, comme celle d'un temple, étant accompagnée, chez les Grecs, de l'émission d'une médaille destinée à perpétuer le souvenir de cette solennité, il est à croire que les Smyrnéens et les Clazoméniens en firent frapper une dès ce moment, dont le type, quel qu'il fût, renfermait un hommage adressé à leur bienfaiteur.

Il faut ici se rappeler que toutes les villes grecques de l'Asie Mineure avaient été privées, par les rois de Perse, du droit de frapper des monnaies, lorsqu'après la prise de Sardes, Darius s'en était rendu maître, qu'elles n'en jouissaient du moins que rarement et par intervalles; et que la restitution de leur liberté civile, bienfait qu'elles durent à Alexandre, les fit rentrer dans la pleine jouissance de ce droit, regardé de tout temps comme un des plus précieux qui fussent attachés à l'autonomie. Dans l'excès de la joie que leur fit éprouver une si heureuse réintégration, l'idée dut se présenter naturellement d'imprimer sur la monnaie de consécration l'image d'Alexandre lui-même, vraisemblablement revêtue ou accompagnée des attributs d'Hercule, et il est assez probable qu'entre les médailles de ce genre répandues dans nos cabinets, il en est quelqu'une qui appartient à cette première époque.

Les Clazoméniens allèrent encore plus loin dans le culte qu'ils vouèrent à leur libérateur : ils lui consacrèrent un bois, comme à une divinité, de concert avec les états d'Ionie, et établirent en son honneur, dans ce bois même, des jeux périodiques, qui furent appelés *Alexandréens* (1). Cette institution ne dut avoir lieu qu'après sa mort, mais elle nous montre l'esprit des peuples

(1) Strab., lib. XIII, pag. 644, loc. cit.

Digitized by Google

qui la décrétèrent; nous y voyons combien ils étaient portés à honorer le vainqueur du roi de Perse comme un dieu.

La bataille d'Issus, qui assura définitivement la liberté des colonies grecques de l'Asie Mineure, dut leur inspirer une nouvelle confiance dans leur affranchissement, et une nouvelle admiration pour le héros auquel elles en étaient redevables. Alexandre, de son côté, maître désormais de ces vastes contrées, et possesseur de trésors immenses, ne modérant pas plus son orgueil que son ambition, put commencer à croire de bonne foi à sa propre divinité, ou du moins à respirer sans répugnance l'encens que lui offraient les Ioniens, comme à un nouvel Hercule. La prise de Tyr accrut ces sentimens d'arrogance chez le roi, de crainte et d'admiration chez les peuples. Soit respect, soit terreur, les villes maritimes, les îles mêmes que les flottes du vainqueur pouvaient ou enrichir ou ravager, s'empressèrent de saluer le nouveau dieu, et scellèrent sa déification par leur culte monétaire.

Il serait difficile de marquer ici avec précision les époques où cet hommage, offert à Alexandre, prit naissance dans les divers pays où nous en retrouvons les traces, à cause du silence absolu que les historiens ont gardé sur ce point comme sur beaucoup d'autres du même genre. L'histoire métallique de l'antiquité est la branche la plus pauvre de la littérature ancienne, et la science de la numismatique est celle où il faut le plus souvent procéder par induction et par conjectures; mais il est un fait remarquable et qui ne peut manquer de frapper les antiquaires qui voudront y porter leur attention, c'est que, vers le même temps, et pour ainsi dire toutes à-la-fois, plus de vingt villes de l'Asie Mineure et des îles environnantes ont émis une monnaie portant la même tête et le même revers. D'un côté on voit la figure d'un héros jeune, sans barbe, ayant sur le front une touffe de cheveux qui

s'élève perpendiculairement, comme la chevelure de Jupiter, un menton arrondi, un nez presque droit, mais fin, et formant une legère cavité à sa racine au-dessous du front. De l'autre côté est un Jupiter assis portant l'aigle sur sa main, dit Jupiter *Aëtophore*, image presque nouvelle, et dont les monnaies n'avaient offert jusqu'alors que bien peu d'exemples. Les types ordinaires et distinctifs de chaque ville sont employés seulement comme symboles, et placés auprès de Jupiter Aëtophore. La tête du héros est coiffée d'une peau de lion, ce qui est cause qu'on l'a prise jusqu'ici pour une représentation d'Hercule ; mais la question est de savoir si elle présente en effet ce demi-dieu, ou bien, comme je le crois, Alexandre paré des attributs d'Hercule.

Or, loin d'offrir les traits qui distinguent Hercule, cette tête ne présente rien d'idéal, si ce n'est la touffe de cheveux perpendiculaire sur le front, signe nécessaire de la déification d'Alexandre, et propre à le faire connaître pour fils de Jupiter. La physionomie annonce manifestement un portrait ; on ne voit de différence, entre une médaille et une autre, que celle qu'a dû y apporter la main de l'artiste ou bien celle du pays et du temps. S'il s'agit d'une répétition postérieure, le type est toujours le même ; ce type est un homme jeune, beau, robuste comme était Alexandre.

Le revers ne mérite pas moins d'attention que la figure principale. Ce Jupiter Aëtophore, le même dans vingt villes, à la même époque, et à peu près nouveau pour toutes, suppose une pensée première, un type identique. Ce type ne peut avoir été conçu que par les premiers magistrats qui eurent l'idée de consacrer une monnaie à un roi victorieux ; et puisque nous le voyons paraître dans plusieurs villes à-la-fois, à l'époque d'Alexandre, à quel prince pourrait-il faire allusion, si ce n'est au conquérant de l'Asie ? Jupiter Aëtophore est ici le dieu qui a conduit le héros à la victoire, et qui l'a rendu maître de la terre, comme il est

lui-même le maître des cieux. C'est toujours Alexandre que rappelle le revers, comme c'est Alexandre que représente le type principal de ces monnaies uniformes.

Les villes qui offrent ces singularités sont celles qui avaient le plus gagné à la conquête de l'Asie, ou celles qui avaient le plus d'intérêt à flatter le conquérant. On distingue dans ce nombre Clazomènes, reconnaissable à son symbole, qui est la partie antérieure d'un sanglier ailé; Smyrne, caractérisée par son bœuf cornupète; Milet, avec son lion qui regarde un astre; Éphèse, avec sa mouche à miel; Mylasa, avec son trident. Parmi les îles ou les capitales des îles, se trouvent Ténédos, qu'indique sa bipenne; Lesbos, que fait connaître son Arion sur un dauphin; Chio, qui n'abandonne pas son sphinx accroupi sur une amphore; Rhodes, désignée par son balaustium; quelques villes encore reconnaissables à leurs symboles accoutumés, et d'autres, en assez grand nombre, dont les monnaies sont rangées parmi les incertaines.

Plusieurs de ces médailles portent des noms de magistrats; ce qui annonce quelque chose de grave et de solennel dans leur émission; car les magistrats ne plaçaient leurs noms sur les monnaies que dans des occasions importantes : d'autres portent des chiffres qui ne peuvent indiquer qu'une ère particulière, et cette ère ne s'étend pas au-delà de trente-trois ans, ce qui me paraît devoir faire entendre qu'elle date du passage du Granique ou de la bataille d'Issus, ou de quelque autre fait appartenant à l'histoire d'Alexandre, et particulièrement intéressant pour les villes Ioniennes, qui seules ont marqué cette ère sur leurs monnaies. Une circonstance enfin également singulière, et que je crois être le premier à faire remarquer, c'est qu'aucune de ces dernières monnaies, qui indiquent une ère, et de celles qui portent des noms de magistrats, ne présentent le mot ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *roi;* ce qui sert à prouver que celles qui ne donnent pas à Alexandre

Digitized by Google

cette qualification ont généralement été frappées de son vivant, et que celles où elle est exprimée ont toutes, sans exception, été publiées après sa mort (1).

Si les monnaies qui portent d'un côté l'image de ce prince, et de l'autre le Jupiter Aëtophore, étaient moins uniformes, si elles offraient quelques caractères distinctifs, on pourrait peut-être déterminer l'époque de leur émission et reconnaître si ce fut après la bataille d'Issus ou plus tard qu'elles commencèrent à entrer dans la circulation; on pourrait voir encore si Alexandre attendit, pour en faire frapper lui-même de semblables, qu'elles se fussent abondamment répandues dans les villes ioniennes, éoliennes et cariennes, et dans quelques autres provinces, à mesure qu'il les subjugait ou les rendait libres; ou si enfin, comme le présume l'abbé Le Blond, ce prince les faisait frapper dans tous les lieux où il établissait ses campemens.

Pour ce qui concerne les monnaies d'argent, il n'y a pas à douter que les villes qui avaient élevé des autels et consacré des bois au culte de leur bienfaiteur, n'aient les premières émis une monnaie d'autant plus agréable à Alexandre, que le Jupiter Aëtophore et sa propre image devaient le flatter également.

Je ne puis admettre l'opinion de Le Blond que relativement à la monnaie d'or. S'il s'agissait de la monnaie d'argent, il serait impossible que, dans le grand nombre qui nous en est parvenu, quelques-unes de celles qui ne portent pas le nom de *roi*, et qui sont les plus anciennes, ne nous offrissent pas des signes de cette fabrication *castrense*.

---

(1) Alexandre suivait en cela l'exemple de son père. Quand on rencontre des monnaies de ces deux princes, soit en or, soit en argent, qui portent le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ, il faut les donner à Philippe V, qui se plut à renouveler les coins de Philippe II et d'Alexandre.

Digitized by Google

Enfin, ce qu'il y a de remarquable dans toutes les monnaies d'argent frappées pendant le règne d'Alexandre, c'est qu'elles présentent toujours les mêmes traits ; son portrait est partout dessiné d'après le même modèle, partout il est reconnaissable au même accent de vérité : il est inutile d'ajouter qu'une pareille uniformité serait impossible s'il s'agissait d'une tête idéale ; d'autant que l'antiquité nous a laissé plusieurs têtes d'Hercule qui ne se ressemblent nullement entre elles.

Vouloir reconnaître, sur tant de monnaies qui se ressemblent, la tête d'Hercule de préférence à celle du vainqueur de l'Asie, c'est supposer que ce dernier prince tenait plus à l'honneur de descendre du héros thébain, qu'il n'était avide pour lui-même de gloire et de renommée.

Quand Neumann, qui reconnaît avec raison la tête d'Hercule sur les monnaies d'argent d'Amyntas III, de Perdiccas III, de Philippe II, argumente de ce type pour conclure que la tête imprimée sur les monnaies d'Alexandre est encore celle du chef de la dynastie macédonienne (1), il oublie l'éclat du règne du fils de Philippe, et il ne remarque pas le Jupiter Aëtophore, emblème des victoires qui ont paru élever ce héros au rang des dieux. Jamais cette image ne s'était montrée sur les monnaies des rois ses aïeux : un aigle, un bœuf cornupète, un cheval, un trépied, forment les revers de leurs monnaies. Quel événement eût fait adopter en même temps le Jupiter Aëtophore à tant de villes, plutôt que les importantes victoires du Granique et d'Issus ?

Le voyage d'Alexandre dans la Libye confirma de plus en plus

---

(1) Neumann, *Populorum et regum numi veteres inediti*; tom. I, pag. 156.

l'opinion qu'il voulait établir de sa divinité. Dès cette époque il ne garda plus lui-même de mesure à cet égard, et soit qu'il n'eût en cela qu'une vue politique, comme Arrien veut le faire entendre (1), soit que l'orgueil du pouvoir l'eût totalement égaré; il est certain qu'il laissa voir, jusque dans sa vie privée, la folie de vouloir être reconnu pour un dieu (2). Aussitôt qu'il eut été déclaré fils d'Ammon, par le grand-prêtre de ce dieu libyen (3), il se qualifia, dans ses lettres et dans ses décrets, du titre de fils de Jupiter Ammon (4). Saint Clément d'Alexandrie assure qu'il se fit représenter avec les cornes qui caractérisent ce dieu (5). Athenée ajoute qu'il avait coutume d'imiter dans sa coiffure cette arme du bélier (6). Les Grecs d'Europe et une partie même des Européens qui servaient dans ses troupes, se prêtaient difficilement à cette prétention. La proposition faite devant les Athéniens de le reconnaître pour un dieu fut rejetée (7); portée devant les Lacédémoniens, cette proposition n'excita que du dédain : « Puisque Alexandre veut être dieu, dirent ces hommes » indépendans, qu'il soit dieu (8). » Cette résistance courrouçait le vainqueur de Darius. « N'est-il pas risible, disait-il, » qu'on veuille m'engager à démentir l'oracle de Jupiter, par » lequel ce dieu m'a reconnu pour son fils? Les réponses des » dieux sont-elles donc en mon pouvoir? Il m'a lui-même déclaré

---

(1) Arrian., *de Exped. Alex.*, lib. VIII, cap. XXX.
(2) Sainte-Croix, *Examen crit. des hist. d'Alex.*, pag. 366.
(3) Plutarch., *Alex. vita*, t. I, opp. pag. 680.
(4) Varro apud Aul. Gel., lib. XIII, cap. IV.—Lucian., *Dial. Mort*, XII, XIII, XIV.
(5) S. Clem. Alex., *Protrep.*, pag. 47.
(6) Athen., lib. XII, pag. 537.
(7) Ibid., lib. IV, pag. 251. — Diog. Laert. *Vit. Diog.*, lib. VI, leg. 63. — Ælian., *Var. hist.*, lib. V, cap. XII. — Sainte-Croix, p. 367.
(8) Plutarch., *Apopht. lac.*, tom. II, pag. 219.

Digitized by Google

» son fils; j'ai cru qu'il ne serait pas inutile au succès de nos en-
» treprises d'accepter ce titre (1). »

Sa persévérance vainquit enfin l'opposition de la Grèce européenne. Plusieurs décrets furent rendus à cette occasion (2). Comme il était au lit de la mort, arrivèrent auprès de lui des *théories* de plusieurs villes de la Grèce, qui venaient poser sur sa tête des couronnes d'or, et lui décerner aussi, au nom de leur patrie, des honneurs divins (3). Il ordonna lui-même en mourant que son corps fût transporté au temple d'Ammon (4), et comme les préparatifs du convoi funèbre traînaient en longueur, Olympias, sa mère, s'écriait : « O mon fils! toi qui desirais si » vivement d'être reconnu pour un dieu, tu n'obtiens pas même » un peu de terre pour couvrir tes restes comme un simple mor- » tel! » Ptolémée Soter lui éleva un temple où il déposa son corps; il lui offrit des sacrifices, et célébra des jeux funèbres en son honneur avec beaucoup de pompe (5). L'inscription de Rosette le place à la tête des rois macédoniens qui ont été divinisés (6), ce qui nous montre que l'opinion de sa divinité ne s'était point effacée après sa mort; et Théocrite enfin l'assied dans l'Olympe à côté de Jupiter (7).

Si l'on se rappelle maintenant qu'un des apanages des divinités était de voir imprimer leurs images sur les monnaies, on ne s'étonnera pas que celle d'Alexandre ait obtenu ce privilége, du

(1) Quint. Curt., lib. VIII, cap. VIII; conf. cap. V.
(2) Ælian., *Var. hist.*, lib. II, cap. XIX.
(3) Ibid., lib. XIII, cap. XXX.
(4) Ibidem.
(5) Diod. Sic., lib. XVIII, cap. XXVIII. — Lucian., *Dialog. Mort.*, XIII. — Sainte-Croix, loc. cit., page 521.
(6) Inscript. de Rosette, ligne 4.
(7) Theocrit., *Idyll.* XVIII, vers. 18.

Digitized by Google

vivant de ce héros, et que lui-même se soit décerné un si précieux témoignage de sa divinisation. Une seule chose serait étonnante, c'est qu'Alexandre eût été reconnu dieu, et qu'aucune médaille ne nous offrît son image. Quand Rome apothéosa ses empereurs, elle se hâta d'associer leurs effigies, sur ses monnaies, à celles des divinités qu'elle adorait auparavant. Si les têtes des Césars se voient sur les types romains, c'est que ces princes avaient été divinisés; l'un de ces honneurs était la suite de l'autre. Eh! comment l'Ionie, rendue libre, et qui reconnaissait Alexandre pour dieu, lui eût-elle refusé ce culte monétaire que Rome asservie ne craignit pas d'accorder à Tibère et à Caligula?

La mort du héros n'apporta pendant long-temps aucun changement aux types des monnaies de ses successeurs. En partageant son empire, ils respectèrent son effigie imprimée sur ses monnaies d'argent. L'intérêt de leurs finances et celui du commerce de leurs sujets leur eussent inspiré cette conduite, si la vénération qu'ils devaient à leur ancien maître ne les eût pas portés à l'adopter.

Cassandre, roi de Macédoine, ne fit frapper avec son nom et le titre de roi que des monnaies de bronze; on y voit tantôt une tête d'Apollon et au revers un trépied; tantôt la tête coiffée de la peau du lion, que je dis être celle d'Alexandre, et au revers un homme à cheval, ou un lion brisant une lance avec ses dents.

Antigone, le plus puissant des successeurs immédiats d'Alexandre, paraît n'avoir fait frapper qu'une seule pièce d'argent où il ait pris le titre de roi: elle offre une tête de Neptune, et au revers Apollon debout sur une proue de galère, tenant un arc dans la main. Mais comme ce tétradragme est très-rare, et que c'est ce prince qui fonda la ville de Smyrne, selon l'ordre que lui en avait donné Alexandre, il est vraisemblable qu'ayant

Digitized by Google

gouverné la Basse-Asie, il avait laissé aux villes qui honoraient Alexandre d'un culte religieux la faculté de continuer la fabrication de la monnaie de ce prince, depuis long-temps en crédit, au lieu de reproduire la sienne propre. On connaît aussi une monnaie d'or d'Antigone; elle est entièrement semblable à celles qu'Alexandre fit frapper en si grande quantité. La seule différence qu'on y remarque, c'est le nom de ce roi accompagné du titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, eut aussi une monnaie d'argent qui lui fut propre; on y voit d'un côté Neptune debout lançant son trident, et de l'autre, une proue sur laquelle sont placées, tantôt une Victoire, tantôt une Renommée; néanmoins il renouvela la monnaie d'argent d'Alexandre où était imprimée la tête de ce héros coiffée de la peau du lion, et son nom seulement y fut substitué à celui d'Alexandre. Après la bataille de Chypre, son père lui avait donné le titre de roi, qu'il avait pris lui-même en apprenant la victoire que Démétrius avait remportée sur les alliés. La première de ces monnaies fut frappée en même temps que celle d'Antigone, et la seconde, sans doute, le fut dans la Macédoine, lorsque Démétrius s'empara de ce royaume, après avoir fait périr Alexandre, fils de Cassandre, qui l'avait appelé pour le protéger contre Antipater. On doit croire qu'à cette époque les tétradragmes d'Alexandre étaient encore la monnaie la plus courante et la plus recherchée dans la Macédoine, non parce qu'elle portait la tête d'Hercule jeune, mais parce qu'elle représentait celle d'Alexandre.

Séleucus Nicator, devenu maître de toutes les conquêtes faites dans la Haute-Asie par les armées macédoniennes, eut deux monnaies d'argent qui lui furent propres; la première offre d'un côté une tête de Jupiter, de l'autre Pallas dans un char tiré par quatre éléphans; la seconde reproduit la tête du héros coiffée de

Digitized by Google

la peau du lion, ce qui montre que depuis Alexandre cette monnaie n'avait pas cessé de circuler dans la Syrie : le seul changement qu'y fit Séleucus, en la faisant imiter, fut d'y admettre un Jupiter qui tient une victoire au lieu d'un aigle. Ce dernier signe se voit cependant toujours sur les tétradragmes frappés en l'honneur d'Alexandre, et le nom de Séleucus se trouve aussi toujours sur celles que ce prince faisait imiter, et où il se qualifiait de roi.

Antiochus, premier fils de Séleucus, renouvela d'abord comme lui la monnaie d'argent où se voit la tête d'Alexandre coiffée de la peau du lion, et il y fit graver son nom. La victoire par laquelle il délivra la Basse-Asie de l'invasion des Gaulois donna ensuite un nouvel exemple d'une des plus grandes révolutions que présente l'histoire de l'art monétaire, celle qui avait placé sur des monnaies l'image d'un homme vivant déifié. Les habitans de la ville de Sigée, non contens d'élever des autels à Antiochus et de lui donner le titre de Dieu *Soter* (*Dieu sauveur*), frappèrent une médaille d'argent sur laquelle ils placèrent sa tête : nous y voyons jaillir au-dessus du front une touffe de cheveux semblable à celle qui caractérise le héros macédonien couvert de la peau du lion, et, pour mieux exprimer encore la divinisation de ce prince, on adapta des ailes à sa tête.

C'est ici un fait bien remarquable, car, je le répète, jusqu'à Alexandre les monnaies ne portèrent d'autre effigie que celles des dieux, et, quelque grand que le vainqueur des Gaulois dût paraître aux Sigéens, ils n'eussent pas changé en sa faveur un usage consacré par la religion, dès la plus haute antiquité, si un roi plus illustre qu'Antiochus n'eût obtenu auparavant ce témoignage de l'admiration et de la reconnaissance des peuples. Ainsi la médaille des Sigéens qui atteste la déification d'Antiochus Soter donne elle-même la preuve que celle où la tête est coiffée de la dépouille du lion, successivement renouvelée par tous les

Digitized by Google

successeurs immédiats d'Alexandre, et par Antiochus lui-même, offre en effet l'image du conquérant de l'Asie.

Antiochus, après la mort de son père, lui décerna les honneurs de l'apothéose, et fit frapper une monnaie d'or où se voit Séleucus dont la tête le représente dans un âge avancé et est ornée d'une corne de taureau (1).

Enfin il se fit dieu lui-même, en plaçant son image sur ses monnaies; mais il fut assez modéré pour n'ajouter à la figure aucun des signes de sa déification placés sur la monnaie de Sigée, tels que les ailes et la touffe de cheveux qui jaillissent au-dessus du front. Les monnaies où se voit son effigie le représentent déja avancé en âge, d'où nous pouvons conclure que la monnaie de Sigée les avait précédées d'un assez grand nombre d'années, à moins qu'en le déifiant on n'eût voulu rajeunir son portrait.

Les successeurs d'Antiochus imitèrent cet acte d'orgueil : ils firent tous frapper des monnaies d'argent et de bronze où ils placèrent leurs propres images. La révolution se trouva ainsi consommée, et il n'y eut plus de difficultés pour les rois de se faire dieux, après qu'Antiochus se fut assimilé en ce point à Alexandre.

Successeur immédiat de ce dernier prince, Ptolémée Soter imita la réserve de tous les généraux qui en partagèrent les états : jamais il ne plaça sa propre effigie sur ses monnaies, non plus que Cassandre, Antigone, Séleucus et Lysimaque. Pieux envers la mémoire du conquérant, uni avec lui par les liens du sang et héritier de ses dépouilles mortelles, il se plut au contraire à lui rendre un culte solennel : nous ne pouvons douter

(1) On a pensé que cette médaille avait été frappée par Seleucus lui-même.

Digitized by Google

qu'il ne renouvelât d'abord la monnaie d'or d'Alexandre et même celle de Philippe (1). Quant à celles d'argent, il est probable qu'elles furent bientôt remplacées par celles que Philadelphe et ses successeurs consacrèrent à la mémoire de Soter, illustre chef de leur famille, pendant toute la durée de la dynastie (2).

Soter publia ensuite une médaille d'argent de grand module, qui se trouve ordinairement très-belle de coin. Elle représente la tête d'un jeune héros, coiffée de la dépouille d'un éléphant, symbole de l'Égypte et de l'Afrique, le front ceint d'un diadême; à côté de l'œil se laisse apercevoir la corne d'Ammon, dont la partie supérieure est cachée sous la peau de l'éléphant. Au revers est la Minerve d'Itone lançant le dard.

Cette médaille a exercé plusieurs antiquaires. Beger y a reconnu l'image d'Alexandre, et a cru voir la corne d'Ammon à demi cachée, ainsi que je viens de le dire (3). Froelich s'est montré disposé à adopter cette opinion, mais il a hésité (4); Pellerin suppose que cette médaille appartient à Alexandre, fils de Pyrrhus, et qu'elle porte son image (5). Eckhel prend la tête du héros pour celle d'une femme (6), et il se récrie contre Beger, qui avait reconnu la corne d'Ammon; mais Eckhel semble n'avoir pas remarqué que, si la tête peut être prise,

---

(1) On en trouve encore souvent des unes et des autres dans toute l'Égypte où je m'en suis procuré moi-même quelques-unes, dont les symboles désignaient ce pays.

(2) J'ai traité ce sujet historique dans mes lettres sur le monument de Rosette, et je persiste à croire que la tête de Soter, placée sur la monnaie d'argent, ne contribua pas peu à faire cesser le cours de la monnaie d'Alexandre dans tous les pays de l'Asie où ce conquérant l'avait introduite.

(3) Beger, *Thés. Brand.*, tom. I, pag. 241.

(4) Frœlich.....

(5) Pellerin, *Rois*, pag. 31.

(6) Eckhel, *Num. Anecd.*, pag. 104.

Digitized by Google

comme il le fait, pour celle d'une femme, il suit de là qu'elle ne présente pas Hercule, symbole d'une force surhumaine. Cet argument s'applique aussi à l'opinion de Pellerin ; car, si le héros peut être pris, comme il le dit, pour Alexandre, fils de Pyrrhus, il s'ensuit que la tête n'offre rien d'idéal et que ses caractères sont ceux d'un simple portrait; et si cette tête est un portrait, il ne s'agit plus, pour lui donner un nom, que de savoir à qui elle ressemble.

Or, pour peu qu'on la regarde, on est bientôt convaincu qu'elle est entièrement semblable à la tête imprimée sur les monnaies d'argent de Clazomènes, de Smyrne, de Milet, de Mylasa, de Lesbos, de Chio, de Rhodes et des autres villes que je viens de citer, et à celles des monnaies d'argent d'Alexandre qui portent seulement la légendre ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. C'est toujours la même tête qui a été reproduite sur les monnaies d'argent de tous les successeurs immédiats d'Alexandre, et comme une telle ressemblance entre des monnaies de rois et de pays différens ne saurait être l'effet du hasard, il faut bien conclure que l'image était celle d'un héros qu'ils honoraient tous, et, par conséquent, que ce héros est Alexandre.

Il y a lieu de croire que la médaille de Ptolemée Soter dont il est question fut frappée dans une occasion solennelle, et que ce fut lorsque ce prince reçut en Égypte le corps d'Alexandre. Cette médaille fut ainsi une monnaie de consécration ou de commémoration.

Elle ne tarda pas à être suivie d'une autre en bronze, où se reproduisit la même tête, coiffée d'une riche chevelure, ceinte du même bandeau, mais ornée seulement d'une corne d'Ammon; au revers est un aigle vu de face, les ailes déployées, et posé sur un foudre : la légende porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. La ressemblance de la tête de ces deux médailles nous prouve

Digitized by Google

encore que le dieu qu'elles représentent est le même. L'abondante chevelure qui orne cette tête sur la monnaie de bronze empêcherait seule d'y reconnaître Hercule : c'est donc toujours Alexandre que Soter offrit à la vénération publique, Alexandre divinisé et fils d'Ammon.

Philadelphe nous a prouvé lui-même que cette tête n'est pas celle de Soter, son père; car, après la mort de celui-ci, il célébra son apothéose à Memphis, comme nous le voyons par l'inscription de Rosette, et il fit frapper à cette occasion de très-belles monnaies d'or et d'argent, où est imprimée la tête de Soter; il y est représenté dans un âge avancé, et ne ressemble nullement à Alexandre.

Lysimaque, tant qu'il fut simple gouverneur de la Thrace, ne put faire usage que des coins d'Alexandre. Devenu roi, il adopta successivement deux systèmes différens. Ses premières monnaies d'argent reproduisirent la tête du héros jeune, imberbe, coiffé d'une peau de lion, que je dis être celle d'Alexandre; et pour légende il y imprima son propre nom. Plus tard, et vraisemblablement après que Soter eut orné cette tête des cornes d'Ammon, il rendit à Alexandre le même culte, en reproduisant ce dernier signe. Ses monnaies d'or et d'argent offrirent d'un côté l'effigie du conquérant macédonien, parée du diadême et de la corne d'Ammon, et de l'autre, Minerve Nicéphore.

Quelques savans ont paru portés à croire que la tête représentée sur ces monnaies est celle de Lysimaque lui-même (1). Cette opinion ne me paraît pas soutenable. Je remarquerai d'abord que, si cette tête a paru être un portrait de Lysimaque, c'est apparemment par la raison qu'elle est un portrait, et qu'elle n'offre point les formes grandioses et idéales d'Hercule; mais, de plus, si cette tête est un portrait, ce qui me paraît incontestable, il ne peut pas être celui de Lysimaque, par

Digitized by Google

plusieurs raisons : premièrement, parce qu'elle est entièrement semblable à celles que toutes les villes et tous les rois dont j'ai parlé ont répandues avec leurs monnaies dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie ; secondement, parce qu'elle offre un héros toujours du même âge, et que Lysimaque ayant régné plus de vingt-cinq ans, ses traits devraient laisser voir les effets de l'âge, si la monnaie dont il s'agit offrait effectivement son portrait ; troisièmement, parce que Lysimaque n'avait personnellement nul droit de se parer de la corne d'Ammon, et que Soter, ayant déjà adopté ce signe pour la tête d'Alexandre, devait chercher à rendre sa monnaie différente de celle du roi d'Égypte, plutôt que de l'imiter ; quatrièmement, enfin, par la raison que, s'il eût placé sa propre effigie sur sa monnaie, il eût été le seul des successeurs immédiats d'Alexandre qui se fût arrogé cet honneur, et qu'on ne peut pas lui supposer une pareille hardiesse, attendu qu'il n'était pas le plus puissant de ces rois. C'est donc à Alexandre que Lysimaque voua son culte monétaire, comme l'avaient fait Séleucus, Antigone, Cassandre et Soter.

Le choix de la corne d'Ammon donne sujet à une autre remarque ; car si la même tête pouvait être ornée indifféremment de la peau de lion, de la peau d'éléphant, ou bien des cornes d'Ammon, le héros ou le dieu qu'elle représentait ne pouvait pas être Hercule, à qui les cornes d'Ammon furent toujours étrangères. Ajoutons que l'Ammon de Soter et de Lysimaque est toujours imberbe, et que le véritable Ammon de Libye est généralement barbu.

Cet Ammon de Lysimaque et de Soter fut imité par différentes villes, comme l'avait été la première médaille qui avait offert le portrait d'Alexandre. L'île de Tinos frappa deux médailles, l'une d'argent, l'autre de bronze, aujourd'hui d'une ex-

Digitized by Google

trême rareté, portant la même tête, barbue sur l'une, sans barbe sur l'autre, et toujours parée de la corne d'Ammon (1).

Mitylène, ville de Lesbos, publia, à la même époque, une petite monnaie de bronze, aujourd'hui très-rare, avec la même tête et les mêmes attributs (2).

La Cyrénaïque nous fournit plusieurs monnaies de ce genre, en argent et en cuivre (3), les unes avec la tête d'Alexandre, les autres avec l'Ammon barbu. La Libye, *in genere*, nous donne aussi des monnaies d'argent, avec la tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion ; elles portent un lion au revers. Voyez aussi celles de Nuceria (4).

Il semble que l'immense renommée de ce prince eût changé les habitudes morales de l'antiquité, en altérant une ancienne opinion religieuse. Après que les Grecs d'Asie eurent élevé des autels à leur libérateur, les peuples s'abaissèrent successivement jusqu'à croire qu'un roi, vivant sous leurs yeux, le plus vil quelquefois et le plus infâme des hommes, était un dieu ou le fils d'un dieu. Les empereurs romains ne firent que s'appliquer à eux-mêmes une croyance établie en faveur du héros macédonien. Tibère et Caligula parvinrent à se faire honorer comme des êtres divins, parce que long-temps auparavant Alexandre avait été adoré comme fils d'Ammon.

Paul Émile, après la défaite de Persée, ayant aboli la monarchie macédonienne, et établi une sorte de gouvernement populaire, la liberté dont jouirent les Macédoniens favorisa leur en-

(1) Voyez planche III, n.os 8, 9.
(2) Voyez *idem*, n° 10.
(3) Voyez *idem*, n.os 13, 12.
(4) Voyez *idem*, n.° 11.

thousiasme pour Alexandre, et fit naître de nouvelles occasions de le manifester. La Macédoine fut divisée en quatre départemens qui eurent chacun leurs tribunaux, leur caisse particulière, leurs monnaies propres, et qui jouirent du droit de former des assemblées générales, lesquelles délibéraient sur les intérêts de chaque département, et sur leurs affaires communes (1). Amphipolis devint la capitale du premier département; Thessalonique celle du second; Pella celle du troisième; Pélagonie celle du quatrième: elles frappaient des monnaies communes aux quatre départemens.

Les Amphipolitains prirent pour type leur divinité favorite, qui était Diane taurobole (2), et joignirent à cette image le mot ΠΡΩΤΗΣ, *première division.* Les Thessaloniciens ne se créèrent aucun type particulier; ils firent usage de celui des Amphipolitains, avec cette seule différence qu'ils remplaçaient le mot ΠΡΩΤΗΣ par le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, *seconde division.* C'est ce qu'on peut voir sur ma planche III, où quelques-unes de ces monnaies sont représentées du n.° 1 au n.° 6, avec des variétés dont je donnerai tout-à-l'heure l'explication. La monnaie de Thessalonique, où se trouve le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, est extrêmement rare; un seul exemplaire parvenu jusqu'à nous, est conservé dans le cabinet de Paris; tandis que la monnaie d'Amphipolis, où se lit le mot ΠΡΩΤΗΣ, est tellement commune, qu'on ne peut la vendre en Macédoine qu'au prix du métal.

Quant à la troisième et à la quatrième division, je suis très-porté à croire qu'elles n'émirent aucune nouvelle monnaie, et qu'elles frappèrent des copies de celles d'Alexandre, ou qu'elles employèrent les anciennes qui circulaient avec abondance dans toute la Macédoine. Cette monnaie d'imitation peut se recon-

(1) Tit.-Liv., lib. XLV, cap. 29.
(2) Ibid. l. XLIV, cap. 44.

Digitized by Google

naître à la forme du flan, plus épais et plus étroit que celui des pièces originales, et mieux encore à la lettre Π, initiale des noms de Pella et de Pélagonie. Eckhel en cite une de la quatrième division, tom. II, pag. 64, mais de bronze seulement.

L'assemblée des quatre départemens réunis qui représentaient le pays en masse eut aussi une monnaie particulière; cette monnaie reproduisit le type d'Amphipolis, c'est-à-dire la Diane taurobole. Le mot ΠΡΩΤΗΣ fut supprimé, et remplacé par le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, lequel, en y ajoutant le mot ΚΟΙΝΟΝ sous-entendu, signifiait *communauté des Macédoniens*. Ce mot de ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ fut accompagné des trois lettres latines, LEG. qu'entourait une couronne d'olivier; mais cette monnaie, propre à la communauté de Macédoine, est extrêmement rare. Vraisemblablement elle ne fut frappée qu'une seule fois, en mémoire de quelque exploit par lequel une légion romaine composée de Macédoniens s'était illustrée, et dont la communauté de Macédoine voulut rappeler le souvenir. On pourrait même supposer que la plupart des légionnaires appartenaient à la division qui porte le type d'Amphipolis.

A toutes ces monnaies qui circulaient dans la Macédoine sous les Romains, se mêlaient celles des Thessaliens, qui ont pour symbole une lampe ardente, accompagnée d'un lambda, initiale du nom de Larissa, capitale de la Thessalie, et de monogrammes qui varient (1). Il s'y joignait aussi des monnaies de Chalcis d'Eubée, faussement regardées aujourd'hui comme appartenant à l'Achaïe, parce qu'elles présentent toujours le monogramme ΧΑ, et que je donne à Chalcis, en interprétant le

(1) Eckhel a attribué ces monnaies à Lampsaque, d'autres antiquaires ont suivi cette classification : je la crois très-vicieuse.

Digitized by Google

monogramme XA par ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ, par la raison que l'alpha compte pour A et en même temps pour Λ. On peut encore ajouter à ces monnaies, devenues familières aux Macédoniens sous les Romains, celles que *Mithridate* fit frapper dans une ville de l'Eubée, siége de son quartier-général, lorsqu'il allait surprendre Athènes où il avait des intelligences. Ces dernières monnaies se distinguent par la hauteur du relief de la tête, et par le monogramme du nom de Mithridate renfermé dans une couronne de laurier. J'ai dû en parler, parce qu'elles se rencontrent encore aujourd'hui dans la Macédoine.

De toutes ces monnaies ou médailles, la plus curieuse, sans contredit, est le tétradragme que j'ai décrit au commencement de ce chapitre, et où l'on voit d'un côté une tête imberbe ornée de la corne d'Ammon, toujours accompagnée de la lettre thêta et du mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ, et, de l'autre côté, une ciste mystique, une massue, une chaise curule, le mot ÆSILLAS et la lettre Q.

Les caractères distinctifs de ce tétradragme, malgré ce qu'ils présentent de singulier, me paraissent faciles à interpréter. Le mot ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ annonce qu'il a été frappé par les états de Macédoine; la lettre *thêta*, qu'il a été exécuté à Thessalonique. La ciste et la massue sont des emblêmes du culte de Bacchus et de celui d'Hercule, dieux particulièrement honorés des Macédoniens; la chaise curule et la lettre Q désignent les fonctions d'un questeur; le mot ÆSILLAS est le nom de ce magistrat. Après ce que j'ai dit précédemment, il n'y a guère lieu de douter que la tête ne soit celle d'Alexandre. Le rapprochement d'un mot grec écrit en grec, et d'un autre écrit en latin, nous démontre l'influence de Rome : mais, de plus, l'existence du nom d'un questeur sur une médaille d'argent est un fait si extraordinaire, qu'il nous oblige de rechercher quelque cause également extraordinaire qui ait pu le motiver. Ce médaillon se rencontre

Digitized by Google

fréquemment, et de différens styles, ce qui prouve qu'il a été souvent reproduit.

Eckhel me semble ne lui avoir pas donné toute l'attention qu'il mérite : non-seulement il n'y a pas vu la corne d'Ammon, ou du moins il n'en a pas fait mention, mais encore il a confondu le nom d'Æsillas avec celui des autres questeurs qui le remplacèrent successivement (1). Cependant il ne pouvait pas ignorer que les officiers du fisc n'avaient pas le droit d'inscrire leur nom sur les monnaies d'argent. Ce savant ne dit rien de la lettre *thêta*, initiale du nom de *Thessalonique*, qu'on voit constamment sur ces médaillons d'Æsillas, à très-peu d'exceptions près. Il semble aussi n'avoir pas vu un monogramme qui remplace quelquefois cette initiale. Ce monogramme est composé des trois lettres, TO.B, qui me paraissent signifier *deuxième*, et remplacer le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ, qui désigne le second département. J'ose croire enfin que cet illustre antiquaire ne s'est pas suffisamment appliqué à l'interprétation d'un autre monogramme placé au-dessus de la lettre *thêta*; celui-ci se compose des lettres initiales latines CAE. PR. Eckhel veut y trouver CAECILIVS PRÆTOR; j'aimerais mieux dire *Cæsaris provincia* (2); premièrement, parce qu'il eût été inconvenant de grouper ensemble le nom d'un magistrat de première classe, tel qu'un préteur, et celui d'un questeur qui était son subordonné; secondement, parce que la Macédoine n'eut jamais pour préteur que celui d'Achaïe, habituellement absent. Si cette dernière observation est juste, elle autorise à croire que la monnaie qui portait le nom d'Æsillas fut reproduite jusqu'après le règne d'Auguste, lorsque ce prince se vit délivré d'Antoine, puisque ce ne fut qu'alors que le

(1) Eckhel, *Doctrina*, tom. II, pag. 60, 61.
(2) Voyez ma planche III, n.° 5.

Digitized by Google

gouvernement de Macédoine put entrer dans les attributions particulières de l'empereur.

Quoi qu'il en soit de cette observation, le tétradragme qui, bien qu'en argent, porte extraordinairement le nom d'un questeur et la tête du fils d'Ammon, ayant dû être frappé la première fois dans quelque occasion mémorable, l'idée qui me paraît se présenter le plus naturellement, c'est qu'il a eu pour objet de rappeler l'inauguration du temple élevé dans la ville de Thessalonique par la communauté des Macédoniens, et où Diogène Tibère Claude, et Tibère Claude Flavien Lysimaque, son fils, exercèrent successivement les fonctions de grand-prêtre, ainsi que nous l'apprennent les inscriptions de Serrès ci-devant citées. Mais, dans ce cas, le dieu auquel le temple était consacré est Alexandre fils d'Ammon, puisque l'image du dieu imprimée sur la monnaie des états de Macédoine est Alexandre paré de la coiffure d'Ammon.

Il faut de deux choses l'une, ou que le dieu dont l'image sanctifie cette monnaie soit Ammon lui-même, ou que ce dieu soit Alexandre. Or, nous ne pouvons pas y voir Ammon, qui est rarement sans barbe, et qui n'avait avec les états de Macédoine aucun rapport direct : ce dieu est donc le fils d'Ammon, le libérateur de l'Asie, la gloire et l'orgueil des Macédoniens, et il est au moins extrêmement vraisemblable que le tétradragme et le temple appartiennent au même culte et ont eu pour objet d'honorer le même dieu.

Nous pouvons conjecturer que les Romains, pour s'attacher la Macédoine et lui faire oublier la race d'Antigone, se montrèrent disposés à favoriser le culte d'un dieu cher au pays, et dont ils n'avaient à craindre aucune rivalité. Ils étaient aussi trop superstitieux pour ne pas chercher à apaiser le génie du héros, qu'ils pouvaient supposer avoir offensé par leur conquête.

Digitized by Google

Apparemment Æsillas, grec de naissance, sollicita et obtint à Rome la permission d'élever un temple au dieu nouveau à qui toute la Macédoine rendait déjà un culte habituel; ce temple fut placé à Thessalonique, par la raison que cette ville, outre les convenances locales, était la capitale d'un département maritime; et la consécration de cet édifice donna occasion aux états de témoigner à Æsillas la reconnaissance de la nation, en se faisant autoriser, à leur tour, à placer son nom sur la monnaie d'argent qui devait perpétuer le souvenir de ce grand acte de la dévotion des Macédoniens envers Alexandre.

L'époque précise de la construction de ce temple demeurera vraisemblablement toujours inconnue; il est toutefois présumable que le choix d'un questeur grec de naissance fut un acte de prudence de Paul Émile, qui voulait accoutumer doucement les Macédoniens au joug des Romains. En admettant ce fait, le temple consacré à Alexandre, dans la ville de Thessalonique, daterait à peu près de l'année 590 de Rome, et sa construction serait postérieure à la mort d'Alexandre d'environ 155 ou 160 ans.

D'autres questeurs, qui succédèrent à Æsillas, placèrent leur nom sur des monnaies de bronze. J'ai fait graver quelques-unes de ces pièces sur ma planche III, du n.° 7 au n.° 13. On y voit aussi les images de différentes divinités honorées dans les quatre départemens. J'ai voulu par là seulement faciliter la connaissance des monnaies les plus répandues dans la Macédoine, vers les commencemens de la domination romaine, et sous les premiers empereurs (1).

---

(1) On peut juger, dans le Recueil de M. Mionnet, de la fréquence des renouvellemens des monnaies macédoniennes sous les Romains.

Digitized by Google

L'opinion de la divinité d'Alexandre s'était consolidée de plus en plus, tant à la faveur des médailles qui reproduisaient les traits de ce héros que par un effet naturel de l'admiration des peuples pour ses grandes actions; et ce sentiment, répandu parmi les Grecs, s'était propagé chez les Romains. Pausanias nous apprend qu'on voyait, de son temps, dans le bois sacré d'Olympie, une statue où Alexandre était représenté sous les traits de Jupiter : elle lui a été consacrée, ajoute-t-il, par un Corinthien, non pas de l'ancienne Corinthe, mais de ceux qui ont habité cette ville depuis que César l'a repeuplée (1).

Auguste s'étant emparé pour lui seul du droit d'émettre des monnaies d'or et d'argent, les états de Macédoine réduits, comme toutes les provinces et comme le sénat lui-même, à ne frapper que des monnaies de bronze, placèrent d'abord l'effigie de l'empereur sur la face principale de leur monnaie. Le bouclier macédonien en occupa le revers, comme il avait fait jusqu'alors sur plusieurs de leurs pièces d'argent; et autour de ce symbole national était gravée la légende ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΣΕΒΑΣΤΟΣ, *le vénéré des Macedoniens*, ce qui signifiait que le prince divinisé de son vivant recevait sur la monnaie un des hommages réservés long-temps aux dieux.

Sous Domitien, le mot de ΣΕΒΑΣΤΟΣ fit place à celui de ΚΟΙΝΟΝ, *assemblée*, *états*, *communauté*, et depuis Domitien jusqu'à Caracalla inclusivement, nous voyons toujours le même type et la même légende sur la monnaie impériale, frappée par le ΚΟΙΝΟΝ des Macédoniens.

Quoique Caracalla eût été honoré dans la Macédoine par une monnaie qui présentait le même revers, il changea cet état de

(1) Pausan., lib. V, cap. XXIV.

choses. A peine fut-il arrivé dans la Thrace, en allant visiter la Macédoine, qu'il manifesta pour Alexandre un enthousiasme porté presque jusqu'à la folie. Il voulait persuader qu'il en avait les traits, et il marchait, la tête penchée sur le côté, pour le faire croire (1). Il ordonna que les statues d'Alexandre fussent réparées, ou qu'il en fût érigé de nouvelles dans toutes les villes qui en avaient possédé auparavant. Il voulut qu'il n'existât nulle part aucun temple où l'on ne vît quelque image de ce dieu favori. Caracalla fit même exécuter des hermès à deux faces, qui offraient d'un côté le portrait d'Alexandre, et de l'autre le sien propre (2). Il fit célébrer aussi, dans la Thrace, des jeux dits *Alexandréens*, sorte de fêtes dont les médailles nous offrent des exemples, non-seulement dans la Thrace et la Macédoine, mais encore à Alexandrie, sous les Ptolémées (3).

L'arrivée de Caracalla dans la Macédoine fut marquée par la publication d'une médaille d'un grand intérêt, et dont les exemplaires sont extrêmement rares. Elle présente d'un côté la tête de ce prince avec la légende : ΑΥΤ.ΚΑΙ.Μ.ΑΥΡ.ΑΝΤΟΝΕΙΝΟϹ, l'*autocrate César Marc-Aurèle-Antonin*, et au revers Alexandre domptant Bucéphale, avec la légende : ΚΟΙΝΟΝ.ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Β.ΝΕΩ. Ces initiales Β.ΝΕΩ., qui signifient *néocores pour la seconde fois*, annoncent un néocorat plus ancien, et un temple où il y avait des néocores (4), avant l'arrivée de Caracalla dans la Macédoine. On voit de plus que c'était la communauté des Macédoniens qui était elle-même le néocore de ce temple; le second néocorat en annonce une nouvelle consécration. Il est par con-

(1) Aurel. Vict., *Epist.* ed. var., pag. 105.
(2) Herodian., lib. IV.
(3) Inscription de Rosette, ligne 4.
(4) Voyez sur le Neocorat la *Doctrine* d'Eckhel, tom. IV, chap. VII, pag. 288.

séquent évident que le temple dont il s'agit est celui dont les inscriptions, rapportées ci-dessus, font mention; que le Dieu est Alexandre, et que la communauté des Macédoniens se déclare une seconde fois néocore pour répondre au vœu de l'empereur qui enjoignait à toutes les villes d'entretenir ou de relever les images d'Alexandre, et de perpétuer son culte religieux (1).

Après cette époque de Caracalla vient une longue suite de monnaies où l'on voit d'un côté la tête d'Alexandre, avec le nom de ce roi, placé en face de la tête, et au revers, des types très-variés, tels qu'un lion marchant, deux temples vus de face, ou en face l'un de l'autre, un Jupiter assis, une ciste, Alexandre domptant Bucéphale, &c., et toujours la légende qui se trouve sur le revers de la monnaie de Caracalla, où le mot *néocore* est tantôt abrégé, tantôt en entier. Parfois aussi ce mot a été supprimé, comme sur une médaille de Diaduménien, citée par Eckhel dans son catalogue des villes néocores.

Je dis expressément la tête d'Alexandre, attendu qu'il n'y a plus ici de contestation. Eckhel et Neumann, ainsi que je l'ai déjà observé, ont reconnu sur ces monnaies le portrait d'Alexandre. Ils semblent ne pas s'apercevoir que le culte rendu à ce demi-dieu ne pouvait pas dater seulement du règne de Caracalla, et ils paraissent oublier que ce prince était non-seulement alors l'admirateur outre d'Alexandre, mais encore le restaurateur de son culte, ce qui annonce des monnaies bien plus anciennes que celles du règne de cet empereur.

Eckhel distingue les monnaies de bronze, dont l'émission commença sous Caracalla et qui offrent toutes la tête d'Alexandre, en quatre classes : les premières sont celles où la tête porte un

(1) Herodian, *loc. cit.*

diadême; les secondes sont celles où elle est coiffée de la peau du lion; les troisièmes, celles où la tête est ornée d'un casque, et les quatrièmes, celles où la tête du héros a les cheveux épars, et où le regard paraît se tourner vers le ciel.

Par le diadême, dit le savant antiquaire de Vienne, Alexandre est honoré comme roi; par la dépouille du lion, comme issu de la race d'Hercule; par le casque, comme un héros. Celles qui regardent le ciel, Eckhel les avait expliquées auparavant, en citant la fameuse épigramme d'Achélaüs, publiée dans les analectes de Brunc (1): « Lysippe sut exprimer toute l'audace » d'Alexandre. Que présente ce bronze? il est parlant. En tour- » nant ses regards vers Jupiter, il semble lui dire : la terre est » à moi; toi, Jupiter, sois le maître des cieux (2). »

A ces quatre classes de médailles, dont la distinction me paraît juste, je dois en ajouter une cinquième, dont j'ai découvert très-récemment un exemplaire, peut-être unique, qui est passé dans le cabinet du roi. Cette médaille ressemble entièrement à celles de Lysimaque, sur lesquelles la tête porte la corne d'Ammon. La différence consiste en ce que celle-ci est de bronze, et que les autres sont d'or ou d'argent; en ce qu'elle présente le nom d'Alexandre du côté de la tête, comme toutes celles que j'ai citées ci-dessus, et qu'au lieu d'une Minerve Nicéphore au revers, elle offre un Jupiter Nicéphore assis (3). Cette pièce doit achever de détruire l'ancienne erreur qui attribuait à Lysimaque lui-même les têtes où il faut reconnaître l'image d'Alexandre.

Il est donc bien certain que, sous le règne de Caracalla, les

---

(1) Brunc., *Analect.*, tom. I, pag. 53.

(2) Eckhel., *Doct.*, tom. II, pag. 111.

(3) Voyez cette monnaie, pl. V, n.° 9. M. Mionnet l'a donnée aussi dans son troisième supplément, pl. X, n.° 6.

états de Macédoine changèrent le système monétaire employé en l'honneur des empereurs romains, jusqu'à ce prince inclusivement. L'effigie de l'empereur fait place à la représentation des diverses têtes d'Alexandre que nous venons de décrire, employées, dès cette époque, comme types dominans, à cause de la passion que manifestait Caracalla pour son héros favori. Ce nouveau système monétaire des Macédoniens n'avait, par conséquent, rien de commun avec celui du règne de Sévère Alexandre, comme le voulait Pellerin. Le type d'une monnaie, frappée en l'honneur de Caracalla, par les mêmes états et portant au revers Alexandre qui domptait Bucéphale, est une preuve de plus en faveur de mon opinion.

Rien jusqu'à présent ne nous autorise à croire que, sous les empereurs Macrin, Élagabale, Sévère Alexandre et Gordien Pie, la communauté des Macédoniens ait reproduit les types qui portaient la tête d'Alexandre. On voit seulement que, jusqu'à Gordien inclusivement, cette communauté continua à se qualifier, comme sous Caracalla, de *néocore pour la seconde fois*. Sous Philippe, les états renouvelèrent les coins marqués du nom et de la tête d'Alexandre, et si l'on considère le grand nombre de ces pièces qui subsistent encore, la variété de leur module, et les différences qui existent dans la composition des revers, on ne pourra pas douter qu'après le règne de Philippe cette fabrication n'ait été reprise jusqu'à Gallien, époque qui vit détruire dans toutes les villes de la Grèce, le droit de monnaie (1).

Quant aux circonstances qui donnèrent lieu à l'émission de

(1) On sait que Sévère Alexandre naquit dans un temple consacré à Alexandre-le-Grand, à Arca, ville située près du Liban. L'époque de la dédicace de ce temple n'est pas connue; mais elle devait remonter fort au-delà de la naissance de Sévère Alexandre. Ce fait, rapporté par Lampride, a été cité par l'abbé Belley. Académie des inscriptions, tom. XXXII, pag. 686.

ces monnaies, sous le règne de Philippe, voici ce qui paraît le plus vraisemblable :

Philippe, désigné par les troupes d'Asie pour succéder à Gordien, se hâta de faire la paix avec les Persans, et d'aller à Rome voir confirmer son élection. Le sénat, non-seulement donna son approbation au choix qu'avait fait l'armée, mais encore il invita l'empereur à se rendre sur les frontières orientales de l'empire, où des ennemis de Rome l'appelaient.

Arguntis, roi des Carpiens, ou Carpates, peuples goths d'origine, qui habitaient la Transilvanie, avait cru l'occasion favorable pour attaquer les troupes romaines établies dans son voisinage. Déjà il s'était emparé des rives gauches du Danube, et menaçait en même temps la Thrace et la Macédoine, pays que sa nation avait autrefois dévastés, pendant les guerres civiles que se faisaient les successeurs d'Alexandre.

Philippe vola sur le théâtre de la guerre, où Arguntis venait de livrer plusieurs combats aux Romains; il le surprit, mit ses troupes en déroute, et le força à demander la paix.

Après cette victoire, l'empereur se rendit dans la Macédoine pour donner du repos à ses légions. On sent combien un tel libérateur avait de droits à la reconnaissance publique.

Le nom de la ville que choisit l'empereur pour séjourner dans la Macédoine ne nous a pas été transmis par les historiens romains, qui s'occupaient en général très-peu des Macédoniens; mais le nom de la ville de Bérée, que portent diverses monnaies frappées à la même époque, et la conformité qui existe entre la date de quelques-unes de ces monnaies, où se voient l'effigie et le nom d'Alexandre, et la date de celle qui présente une tête radiée de l'empereur Philippe, forment des témoignages convaincans du séjour que ce dernier prince fit à Bérée, pendant tout le temps qu'il demeura dans la Macédoine.

Si l'histoire a passé sous silence le sejour que Philippe et son fils firent dans la ville de Bérée, elle a dû à bien plus forte raison taire les motifs qui empêchèrent ces deux princes de s'arrêter à Thessalonique. Cette ville était alors la plus remarquable de toutes celles de la Macédoine, par sa population, par son commerce, par sa position topographique et ses édifices publics : tout y était disposé pour y recevoir avec distinction, et pour y fêter les empereurs et les consuls qui y passaient ordinairement, quand ils allaient porter la guerre dans l'intérieur de l'Asie, et il ne faut pas oublier que la voie *Appia* la traversait. Nous pouvons ajouter que, sous les Romains, les quatre départemens s'étaient réunis pour la construction du cirque élevé à Salonique, et qu'ils supportaient les frais des jeux en commun. Il est même probable que Thessalonique en fit souvent à elle seule la dépense. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que Philippe refusa d'entrer dans cette ville pour y recevoir les honneurs qu'il savait lui être destinés. La vue du cirque, où il avait vu naguère Gordien recevoir les hommages des Macédoniens, avec beaucoup d'éclat et d'enthousiasme, blessait la vue de son assassin, et la place qu'il aurait dû y occuper aurait peut-être excité trop vivement ses remords. Il serait, je crois, difficile de trouver d'autres motifs, qui eussent pu déterminer Philippe a préférer Bérée à Thessalonique pour y établir sa cour et pour y appeler l'assemblée générale des états macédoniens.

La preuve que les fêtes et les jeux publics décernés dans cette occasion à Philippe et à son fils furent célébrés à Bérée, se trouve sur plusieurs monnaies de cette époque. Je commencerai par la description de deux de ces monnaies que j'ai possédées. L'une fut frappée pour Philippe le père, et l'autre pour son fils, mais ce qui aura lieu de surprendre, c'est qu'avec le signe de la fabrication faite à Bérée, elles offrent, en toutes lettres, le nom de Thessa-

lonique : il est d'autant plus nécessaire de faire remarquer cette singularité, qu'elle n'avait attiré jusqu'à présent l'attention de personne.

MONNAIE DE PHILIPPE LE PÈRE.

ΑΥΤ. Μ. ΙΟΥΛΙΟϹ. ΦΙΛΙΠΠΟϹ. Tête laurée.

℞. ΘΕϹϹΑΛΟΝΙΚΕΩΝ. ΠΥΘΙ.... Table sur laquelle on voit une urne d'où sort un rameau; d'un côté est une fiole sans anse; de l'autre se trouvent cinq globules; sous la table est une autre petite fiole; dans l'aire on voit un B. . . . . Æ. 2.

MONNAIE DE PHILIPPE FILS.

Μ. ΙΟΥΛ. ΦΙΛΙΠΠΟϹ. Tête nue de Philippe le fils.

℞. ΘΕϹϹΑΛΟΝΙΚΕΩΝ. ΠΥΘΙΑ. Apollon nu, debout, tenant un rameau de la main droite, et présentant un globe au jeune Philippe habillé en cabire, qui tient un marteau sur l'épaule droite; dans l'aire est un B, comme sur la monnaie de Philippe le père. . . . . Æ. 2.

Ces deux médailles ont fait partie de ma collection. Elles sont gravées dans la première planche de cet ouvrage, que j'ai intitulée *Melanges*, à cause de la diversité des pièces qu'elle contient. Celles dont il est question prouvent, comme on voit, qu'en effet les Thessaloniciens firent célébrer des jeux en l'honneur des deux Philippes. Mais si l'on observe que la lettre B ne se trouve sur aucune médaille de Thessalonique, du même âge ou à-peu-près, ni d'aucune autre ville voisine, on n'aura aucune difficulté à croire que cette lettre s'explique par le nom de la ville de *Bérée*, dont elle est l'initiale.

Le type de la seconde de ces médailles est l'expression d'un vœu que faisaient les Thessaloniciens pour la prospérité de la

famille de Philippe. Ils y représentèrent le fils de ce prince, comme destiné par Apollon à gouverner l'empire dont le globe était le symbole.

Ces deux médailles ne sont pas les seules que nous connaissions, avec la marque B qui les distingue. La même lettre se trouve dans l'aire de plusieurs monnaies frappées à Thessalonique, en l'honneur du même Philippe; elles sont citées par M. Mionnet dans son troisième supplément des médailles grecques, depuis le n.° 1061 jusqu'au n.° 1064. Quoique toutes ces pièces, frappées à Thessalonique, portent le nom de cette ville, la lettre B n'indique pas moins que la célébration des jeux a eu lieu à Bérée. Les Thessaloniciens, qui se rappelaient les vexations d'Antoine, aimaient à comparer Philippe, qui les avait délivrés de l'invasion des Carpiens, à Auguste, qui avait détruit la tyrannie d'Antoine : c'est apparemment par cette raison qu'ils célébrèrent extraordinairement des jeux *Actiens*. Le n.° 1064 est surtout remarquable par la mention des jeux pythiens et actiens, ΠΥΘΙΑ. ΑΚΤΙΑ.

D'autres médailles, qui portent le nom d'Alexandre, et qui reproduisent la tête de ce roi, appartiennent aussi au règne de Philippe. Ce fait résulte premièrement du mot *Bérée* écrit en entier, ou par abréviation, sur trois de ces monnaies, n.os 2, 3 et 4 du catalogue qui va suivre; secondement, de la date ЄOC (275), que porte le n° 1 du même catalogue, et qui se trouve reproduite sur le n.° 2 que je viens de citer, ainsi que sur les n.os 6 et 7.

On peut même croire que, sous le règne des deux Philippes, les états de Macédoine renouvelèrent quelques-unes des monnaies frappées sous Caracalla, avec l'effigie d'Alexandre. Le grand nombre de ces pièces, que nous possédons, doit nous le faire présumer. J'aimerais aussi à croire que, sous l'un et l'autre

des deux Philippes, et même sous Caracalla, on en faisait des distributions au peuple dans les solennités des fêtes et des jeux, et que la distribution se faisait par l'agonothète des Sébastes (ΑΓΟΝΩΘΕΤΗΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ), dont une des inscriptions de Serrès fait mention.

Nous avons vu que la superstition des peuples pour les images d'Alexandre venait de très-loin. Le devin Aristarque, présent à Babylone lorsque ce roi y expira, avait dit : « Bienheureuses » seront les terres qui posséderont le corps du plus puissant des » rois (1) ! »

Le système monétaire que les états de Macédoine suivaient encore sous Philippe, n'était ainsi qu'une continuation du culte qu'ils avaient voué très-anciennement au héros macédonien. L'opinion de la divinité de ce prince, née de son vivant, s'était propagée et reproduite d'âge en âge sur des portraits qui étaient bien réellement les siens (2).

La durée de ce culte nous est attestée par saint Jean-Chrysostôme. « Que dira-t-on (ce sont les paroles de ce père), que » dira-t-on de ceux qui se servent d'enchantemens et de cordons » superstitieux, en employant dans leur parure des monnaies de » bronze d'Alexandre le Macédonien ? Dites-moi, est-ce là que » doivent aboutir nos espérances ? Devons-nous mettre notre » confiance dans l'image d'un roi païen (3) ? »

---

(1) Ælian., lib. XII, cap. LXIV.

(2) On doit se méfier, pour la ressemblance de ces portraits, autant des graveurs anciens que des modernes. Les têtes les plus ressemblantes se voient sur les belles médailles d'or et d'argent de Lysimaque, que l'on retrouve encore, mais rarement, dans la Basse-Asie. Quant à celles qui nous parviennent de Bysance et des bords du Pont-Euxin, elles sont toutes d'un très-mauvais goût : telles sont celles de Tomi et d'Istrus, que possède en abondance le cabinet de Vienne.

(3) S.ti Chrysost. Op., tom. II, pag. 243, ed. Montfauc.

Digitized by Google

Treb. Pollion, en nous rappelant la superstition que nourrissait la famille des Macriens au sujet des images d'Alexandre, dit : « Je rapporte ce trait, parce qu'on prétend que tous ceux qui » ornent leurs vêtemens de l'image de ce conquérant, empreinte » sur l'or et sur l'argent, réussissent dans leurs entreprises (1). »

Je puis donc avancer enfin, que toutes les monnaies d'argent qui portent d'un côté un Jupiter Aëtophore assis, avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, et de l'autre côté, une tête prise généralement jusqu'ici pour une image d'Hercule jeune, nous offrent non point la tête d'Hercule, mais celle d'Alexandre lui-même, soit que le mot ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ s'y trouve seul, soit qu'on y ait joint le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ, roi.

J'ajouterai à tant de faits, une conjecture à laquelle j'attache peu d'importance, mais qui ne sera pas entièrement sans intérêt.

J'ai dit qu'il existait à Salonique une mosquée connue sous le nom d'*Eski-dgiuma* (*ancien vendredi*), où l'on reconnaît facilement un monument antique, malgré les murs gothiques qui la défigurent dans l'intérieur. Un voyageur éclairé a cru y voir un temple consacré à Vénus Therméenne (2). Je desirerais pouvoir ne former aucun doute sur l'authenticité de la source où l'auteur a pu découvrir une origine aussi curieuse; mais il est possible qu'il ait été induit en erreur par quelque tradition locale qui ne remonte pas à une haute antiquité. Il eût été, à ce qu'il me semble, d'autant plus nécessaire de fonder une assertion de

(1) Hist. August. script., tom. II, pag. 295. Ed. Var.
(2) M. Félix Beaujour (*Tableau du commerce de la Grèce*, tome I, pag. 44).

Digitized by Google

cette nature sur quelque autorité respectable, que les médailles, frappées en très-grand nombre à Thessalonique, ne présentent aucune trace d'un culte public rendu à Vénus. J'ai conçu une autre opinion, et je dois la proposer, car je suis obligé de rapporter une inscription sur laquelle je la fonde.

Cette inscription est conservée dans le souterrain de la mosquée d'Eski-dgiuma. Je pense qu'elle pourrait servir à prouver que l'édifice antique devenu la mosquée de l'*ancien vendredi*, est le temple consacré par les états de Macédoine, sous les Romains, à Alexandre-le-Grand ; mais, avant de donner quelque développement à cette conjecture, il est nécessaire que je place sous les yeux du lecteur l'inscription elle-même; elle date du règne de l'empereur Zénon. Le texte porte :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΚΑΙΟΑΡΖΗΝΩΝΕΥΟΕ (βής) ΝΙΚΗ (τής)
ΤΡΟΠΕΟΥΧΟΟΜΕΓΙΟΤΟΑΕΙΟΕΒΑΟΤΟΟ.
ΦΙΛΟΥΙΜΗΟΑΜΕΝΗΗΑΥΤΩΝΕΥΟΕΒΕΙΑΩΟΕ (ν)
ΠΑΟΑΙΣΥΑΙΟΠΟΛΕΟΙΚΑΙΕΝΥΑΥΤΗΥΗΑΥΥΟΥ
ΠΟΛΕΙΕΔΩΡΗΟΑΥΟΧΡΗΜΑΥΩΝΔΟΟΙΝΥΑΟΥΝΑ
ΓΟΜΕΝΑΕΚΥΟΥΠΡΑΚΥΕΙΟΥΦΗΜΙΥΟΥΕΝΥΑΥΘΑ
ΒΙΚΑΡΑΥΟΥΥΩΝΚΑΘΩΟΙΩΜΕΝΩΝΒΑΛΛΑΙΟ
ΥΡΑΡΙΩΝΔΙΩΝΑΝΑΝΕΟΥΝΥΑΙΥΑΥΕΙΧΗΠΡΟΟ
ΟΩΥΗΡΙΑΝΥΗΟΑΥΥΗΟΠΟΛΕΩΟΚΑΙΕΥΧΑΡΙΟ
ΥΟΥΝΥΕΟΑΝΕΘΗΚΑΜΕΝΥΟΔΕΥΟΥΙΥΛΟΝ
ΕΙΟΜΝΗΜΟΟΥΝΟΝΑΕΙΔΙΟΝΥΗΟΑΥΥΩΝ
† ΒΑΟΙΛΕΙΑΟ †
ΑΝΕΝΕΩΘΗΔΕΟΠΥΡΓΟΟΟΥΥΟΟΠΡΑΥ
ΥΟΝΥΟΟΥΟΥΜΕΓΑΛΟΠΡΕΠΟ (πάτου) ΚΟΜ (ητος)
† ΔΙΟΓΕΝΟΥΣΕΥΟΥΣΦΙΒΕΝΙΝΔ. (ιλίων) ΙΔ †

TRADUCTION.

« Zénon, empereur, César, pieux, victorieux, triomphateur, » très-grand, toujours Auguste, répandant *leurs* largesses dans

» cette ville comme dans toutes les autres cités de sa domina-
» tion, nous a fait un don de la somme provenant du bureau de
» recettes du vicariat du corps dévoué des ballistaires en garni-
» son ici; fonds qui ont été employés à réparer nos murs pour
» le salut de notre ville; et c'est pleins de reconnaissance que
» nous avons fait placer cette inscription en souvenir éternel
» de *leur* règne. (1) »

« Cette tour a été réparée sous l'administration du très-ma-
» gnifique comte Diogène, l'an 512, la onzième indiction. »

L'inscription, placée d'abord sur les murs d'une tour qui formait une des défenses du temple, et dont l'administration était confiée à un comte Diogène, semble annoncer que Diogène était un descendant des grands-prêtres attachés au temple d'Alexandre, vers la fin de la république romaine. La pierre aura été transportée par les Grecs dans les caves du temple, comme un monument intéressant pour leur ville, à l'époque où la tour a été démolie; et ils l'auront conservée soigneusement, parce qu'apparemment la tradition avait perpétué le sou-

---

(1) J'ai soumis l'inscription dont il s'agit au jugement d'un de mes savans confrères, qui a bien voulu me communiquer l'intéressante note que l'on va lire:

« Cette inscription me paraît importante, vu l'extrême rareté des monumens » épigraphiques qui datent du règne de Zénon. Elle mérite d'être examinée, sous » le rapport historique, pour en fixer l'époque, que nous croyons être de l'an 488 de » notre ère, par conséquent du temps même où, par un effet des victoires de » Clovis, la puissance romaine fut éteinte en-deçà des Alpes. On pourra, sans » doute, indiquer aussi les points de l'histoire déjà connus auxquels on peut rat- » tacher ce monument; nous nous permettrons seulement de rappeler un passage » de Jean Malala (*Chronogr.*, lib. XVI, pag. 409, ed. Bonn.), où cet historien fait » l'éloge de la sollicitude de Zénon à réparer les enceintes des villes soumises à son » empire : Ἔκλιον δὲ καὶ εἰς ἑκάστην πόλιν τῆς Ῥωμανίας διάφορα κλίσματα, καὶ τείχη, καὶ » ἀγωγούς, κ. τ. λ. A l'égard du pluriel dans les pronoms, quand il s'agit de la per- » sonne de l'Empereur, on en trouve plusieurs exemples dans les historiens de » Byzance. »

Digitized by Google

venir de la filiation de la famille des Diogènes. Sans cette conjecture on expliquerait difficilement comment cette inscription aurait été conservée et sauvée de tout danger, dans un pays où les monumens de ce genre sont presque toujours détruits.

Qu'on adopte ou qu'on rejette ma supposition, la singularité d'une inscription qui date du temps de Zénon, conservée dans un temple antique, dont on a fait une mosquée, était trop remarquable pour que je n'en fisse pas mention.

Quant au motif qui a pu déterminer les Turcs à donner à ce temple le nom d'*Eski-Dgiuma*, nom qui signifie *ancien vendredi*, ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le premier capitaine turc entré à Salonique choisit ce temple antique comme le plus apparent de la ville, pour y faire sa première prière du vendredi. Après la révolte des Grecs, lorsque le sultan Amurat II rentra dans cette ville, le temple, redevenu mosquée, fut nommé l'*ancien vendredi*, en mémoire de la prière qu'y avait faite l'ancien conquérant.

Il suivrait de tout cela que le temple antique consacré à Alexandre par les Macédoniens, dans la ville de Thessalonique, serait aujourd'hui une mosquée; mais, quoi qu'il en soit de ce dernier point, la divinisation du héros macédonien a été prouvée par des témoignages assez convaincans pour n'être plus révoquée en doute.

FIN DU TOME PREMIER.

VA1 1541509

Digitized by Google

INSCRIPTION

Découverte dans la Métropole de Serres.

ΟΙΝΕΟΙ

ΑΡΧΙΕΡΑΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ

ΤΟΥΚΟΙΝΟΥΜΑΚΕΔΟΝΩΝ

ΑΡΧΙΕΡΑΔΕΚΑΙΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝ

ΚΑΙΤΗΣΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝΠΟΛΕΩΣ

ΠΡΩΤΟΝΔΕΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝΤΗΣ

ΣΙΡΡΑΙΩΝΠΟΛΕΩΣ·ΔΙΣΕΚΤΩ

ΙΔΙΩΝ·ΓΙΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ

ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΝΔΙΟΓΕΝΟΥΣ

ΚΥΡΙΝΑΔΙΟΓΕΝΗΑΕΤΙΣΕΝΕΚΣΝ

ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ · ΚΑΣΑΝΔΡΟΥΤΟΥΚΑΣΑΝΔΡΟΥ

NAPOLI

Digitized by Google

INSCRIPTION

Découverte dans la Métropole de Serres

ΗΠΟΛΙΣ
ΤΟΝΑΡΧΙΣΕΒΑΚΙΑΓΩΝ°
ΘΕΗΝΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΤΙ·ΚΛΑΥΔΙΟΝΦΛΑΟΥΙΑ
ΝΟΝΛΥΣΙΜΑΧΟΝΥΙΟΝ
ΤΙΚΛΑΥΔΙΟΔΙΟΓΕΝΟΥΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΤΟΙΚΟΙΝΟΥ
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝΤΟΝΕΝΠΑ
ΣΙΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΕΥΝΟΙΑΣ
ΕΝΕΚΝΤΗΣΕΙΣΕΑΥΤΝΚΑΙΤΗΣ
ΔΙΗΕΚΣΦΙΛΟΔΟΞΙΑΣ

ΑΙΣΠΙΜΕΛΗΤΩΝ ΠΕΛΟΠΟΣΕΙΣΙΔΟΡΟΥ
ΑΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥΤΟΥΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΥ ΕΙΣΙΔΟΡΟΥΟΥΑΛΕΡΙ

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

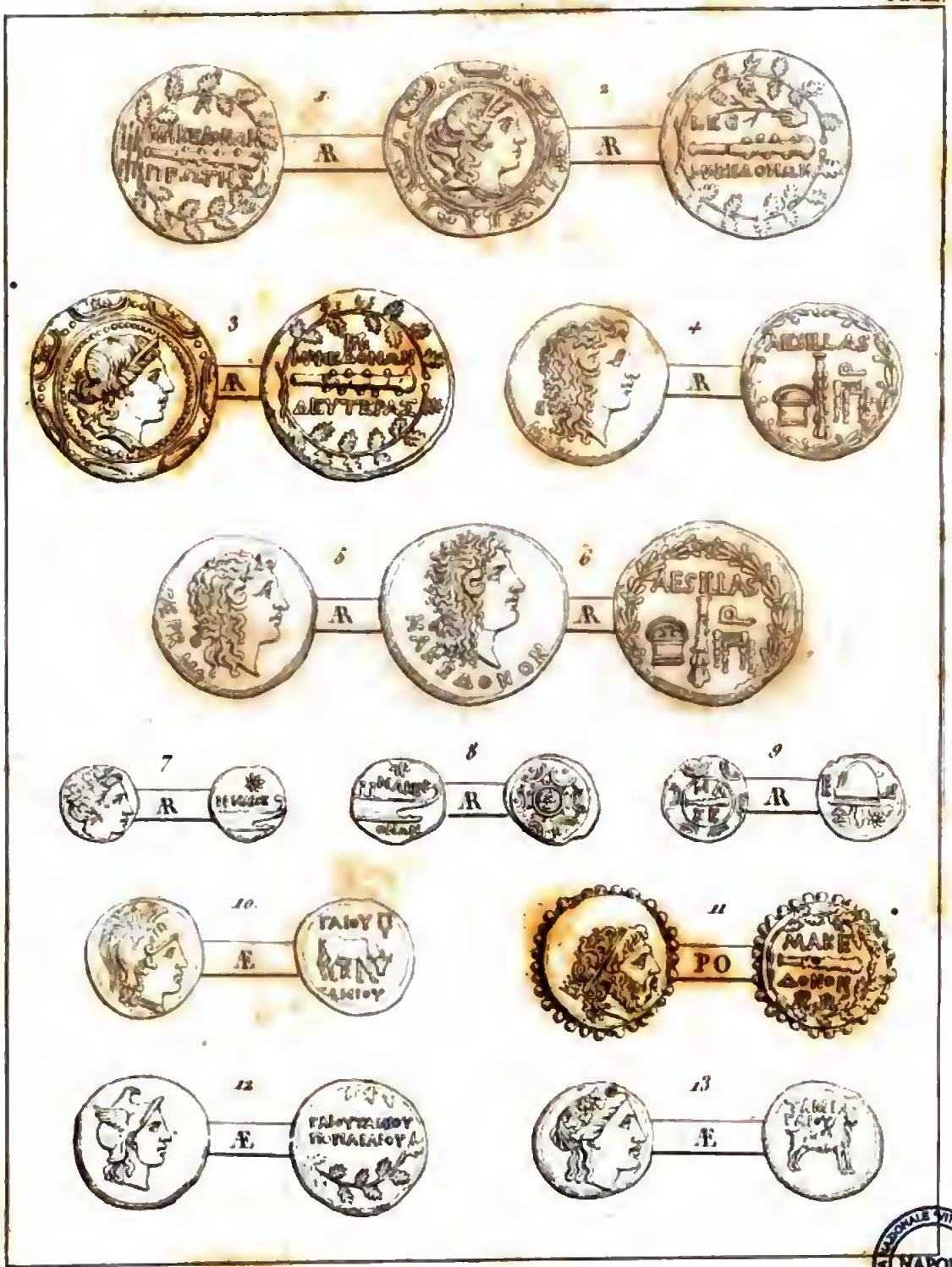
Digitized by Google

Digitized by Google

MACÉDOINE.

Sous les Romains.

PL. III.

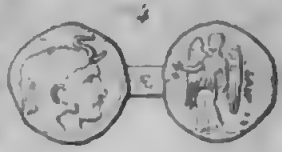


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

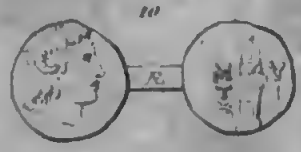
Digitized by Google

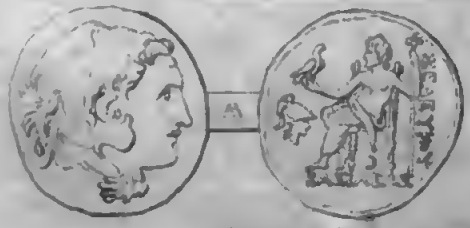
Digitized by Google

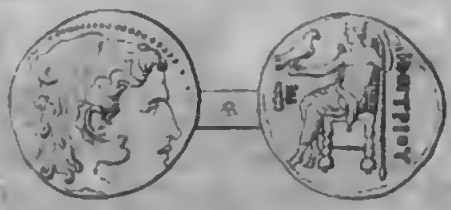
MONNOIES FRAPPÉES APRES LA MORT D'ALEXANDRE AVEC SON PORTRAIT PORTANT LA CORNE D'AMMON



EGYPTIENNES.







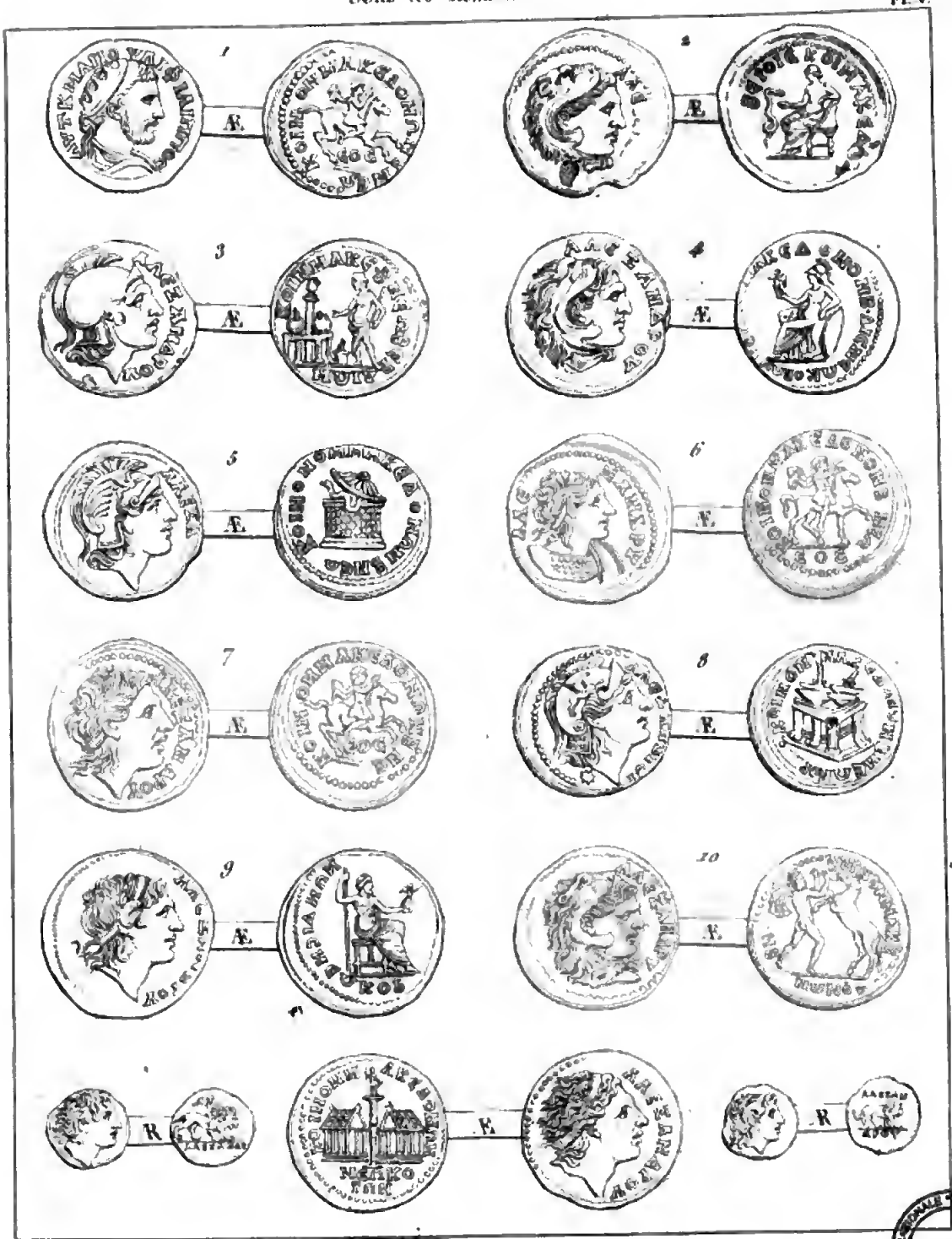
On a cité ces monnoies plus haut, page 243

NAPOLI

Digitized by Google

MACÉDOINE,

Sous les Romains.



NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU

DE DISTRIBUTION DES PLANCHES

DANS CE PREMIER TOME,

POUR LE VOYAGE DANS LA MACÉDOINE.

SUJET DE CHACUNE DES PLANCHES.

NUMÉROS des Planches.		Pages
1.	Vue de la rade et de la ville de Salonique	23.
2.	Vue de l'arc de triomphe élevé en l'honneur de Marc-Antoine et d'Auguste, après la victoire remportée sur Brutus et Cassius, dans les plaines de Philippi	25.
3.	Mélanges de médailles, servant à divers articles indiqués dans ce premier tome	28.
4.	Vue de l'arc de triomphe de Constantin, après ses victoires sur les Sarmates	29.
5.	Ruines d'un cirque	32.
6.	Temple d'un dieu Cabire, servant de mosquée	34.
7.	Inscription copiée dans l'église de Saint-Dimitri, servant aussi de mosquée	43.
8.	Vue des cascades de Vodina, ancienne Edesse	75.
9.	*Idem* de quelques monumens anciens qui se trouvent à Pella et à Jénidgé	99.
10.	Dessin d'un bas-relief satirique trouvé à Amphipolis	125.

Digitized by Google

NUMÉROS des Planches.	SUJET DE CHACUNE DES PLANCHES.	Pages
11.	Vue des ruines de cette ville, prise de celles de Cerdilium.	134.
12 et 13.	Deux inscriptions, *fac simile*, trouvées à Serrès, servant de texte à la dissertation sur le portrait d'Alexandre.	
14, 15, et 16.	Trois planches de médailles relatives à la même dissertation.	
	Ces cinq dernières planches font la clôture du premier volume, et sont placées en regard de la page.....	271.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Macédoine en général, et de ses habitans anciens et modernes..... pages 11 à 22.

CHAPITRE II.

Salonique; ses anciens monumens; ceux du moyen âge; son commerce; ses manufactures; son gouvernement actuel; ses environs. Emplacement du mont Disoron, nommé aujourd'hui Corthiat, et du mont Cissus, nommé par les Turcs mont Salomon..... 23 à 56.

CHAPITRE III.

Voyage de Salonique à Berée ou Caravéria; retour par Edesse et Pella, successivement capitales de la Macédoine avant les Romains. Description de ces trois villes et des plaines qu'elles dominent... 57 à 99.

CHAPITRE IV.

Premier voyage à Amphipolis. Description de l'Anthémontide et du lac de Bolbe. Retour par les rivages sud du lac Cercine. Première visite à Ismaïl-Bey, gouverneur de Serrès..... 100 à 139.

CHAPITRE V.

Second voyage à Serrès. Description de cette ville et de ses environs. Passage par la Crestonie. Première visite à Jusuf-Bey, fils d'Ismaïl, ci-devant gouverneur de Patras. Gouvernement et commerce de Serrès..... 140 à 166.

CHAPITRE VI.

Reconnaissance du mont Cercine. Description des plaines que parcourt le Strymon. Conjectures sur les anciens habitans de cette vallée. Du séjour d'été que font les Turcs de Serrès sur le mont Cercine, auquel on donne le nom de Jaïla..... 167 à 183.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des ialias en général dans la Turquie..... 184 à 203.

CHAPITRE VIII.

Des environs de Serrès. Éclaircissement sur le Pontus, pris faussement pour le Strymon..... 204 à 211.

CHAPITRE IX.

Visite au monastère de Saint-Jean-Prodromos..... 212 à 224.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Deux inscriptions découvertes à Serrès à des époques différentes. Temples dont elles font mention. Divinité honorée dans ce temple. Monnaies d'Alexandre-le-Grand..... 225 à 270.

Digitized by Google